

# Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris

Société franco japonaise de Paris. Auteur du texte. Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris. 1914-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

Paraissant trimestriellement.

AVRIL 1914

XXXIII

# BULLETIN

(ANNUAIRE)

de la

# Société Franco-Japonaise de Paris

*Fondée le 16 Septembre 1900.*

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

107, RUE DE RIVOLI, 107

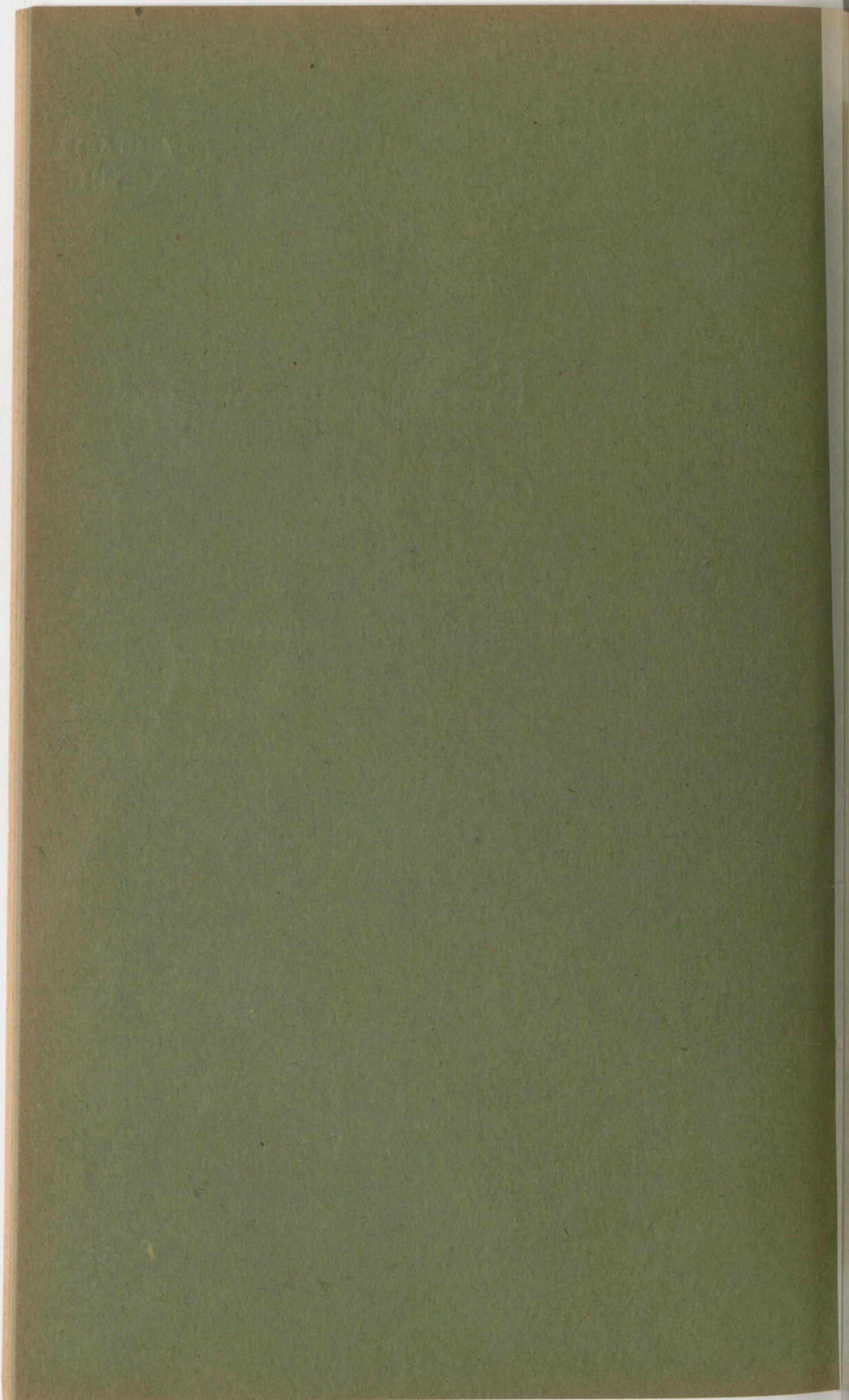
PARIS

—  
1914

Prix : 5 francs.

DOUBLE

0<sup>2</sup>. 623



COLLECTION IN-4° LAROUSSE

*Publication nouvelle*

# LE JAPON

## ILLUSTRÉ

Par F. CHALLAYE

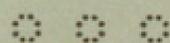


*Souscrivez avant le 30 juin  
pour profiter du prix de faveur*

(Voir pages suivantes)

# TOUT LE JAPON

## TOUTE LA VIE JAPONAISE



On sait avec quel intérêt ont été accueillis les ouvrages publiés dans la *Collection in-4° Larousse* sur l'*Italie*, sur l'*Espagne*, sur l'*Allemagne*, sur la *Belgique*, sur la *Hollande*, et tout récemment sur la *Suisse*. Voici une œuvre qui éveillera une curiosité plus vive encore, car c'est cette fois dans un monde absolument différent de tout ce que nous pouvons voir dans nos contrées que le lecteur pénétrera.

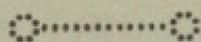
On a beaucoup parlé du Japon depuis quelques années ; mais malgré les relations qu'ont pu nous donner quelques voyageurs, ce pays, dont l'extraordinaire transformation est un fait unique dans l'histoire mondiale, restait pour nous plein de mystère. *Le Japon illustré* est le **premier ouvrage d'ensemble vraiment complet**, croyons-nous, qui lui soit consacré, le premier où un texte rigoureusement documenté, accompagné d'une illustration sans précédent, photographies d'après nature et reproductions de ces artistiques estampes si représentatives de l'âme japonaise, de planches et de cartes en noir et en couleurs, le fasse vivre tout entier sous les yeux du lecteur, tel qu'il est aujourd'hui, avec ses mœurs si nouvelles pour nous et ses paysages étranges.

On verra là, avec les beautés pittoresques du Japon, ses lacs, ses volcans, ses villes, ses temples, tout ce qu'il est intéressant de savoir sur ses habitants, sur la vie morale et matérielle, sur la femme et la famille, sur le commerce, l'industrie, l'agriculture, la religion, la littérature, les arts, les institutions politiques et administratives, etc. Tous les esprits curieux voudront posséder ce magnifique ouvrage, qui sera présenté sous la forme artistique et luxueuse si hautement appréciée dans les volumes de la *Collection in-4° Larousse*.

Le Japon illustré contiendra environ 600 gravures photographiques, 8 planches en noir, 4 planches en couleurs, 11 cartes et plans en couleurs. 13 cartes et plans en noir.

Demander le magnifique prospectus spécimen  
à la LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, Paris (6<sup>e</sup>)  
et chez tous les libraires.

## CONDITIONS DE SOUSCRIPTION



*Le Japon illustré* comprendra au moins 24 fascicules gr. in-4° (32 × 26), imprimés sur papier couché de grand luxe, et formera un magnifique volume qui fera partie de la *Collection in-4° Larousse* (voir au dos la liste des volumes déjà parus dans cette collection).  
Il paraîtra un fascicule chaque samedi à partir du 16 mai 1914.

Le fascicule : 80 centimes.

## PRIX DE FAVEUR JUSQU'AU 30 JUIN 1914

pour la souscription à l'ouvrage complet

En un volume broché, livrable à l'achèvement..... 18 fr.  
En un volume relié demi-chagrin (reliure originale de G. AURIOL),  
livrable à l'achèvement..... 24 fr.

**N. B.** — Les personnes qui, souscrivant à l'ouvrage complet, voudront le recevoir par *fascicules* (prix : 18 fr. jusqu'au 30 juin 1914), devront s'adresser à leur libraire et lui remettre un bulletin de souscription.

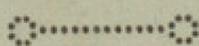
### Payement 5 francs tous les deux mois

(Au comptant en souscrivant,  
5 0/0 de remise sur le prix broché, 10 0/0 sur le prix relié)

Au 1<sup>er</sup> juillet 1914, ces prix seront portés à 20 et 26 fr.

## BULLETIN DE COMMANDE valable seulement jusqu'au 30 juin 1914

à remplir et à adresser avant ce te date à son libraire ou à la  
LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, Paris (6<sup>e</sup>)



Veillez m'inscrire pour un exemplaire du *Japon illustré*, au prix de faveur de 18 fr. broché, — 24 fr. relié demi-chagrin, que je payerai par traites de 5 fr. tous les deux mois, la première le 5 du mois prochain (1) — au comptant en souscrivant (ci-joint le montant total moins la remise [2]). (Biffer les mots dont il ne doit pas être tenu compte.)

L'ouvrage devra me parvenir *franco* à l'achèvement.

Nom et qualité .....

Adresse de l'emploi .....

Domicile personnel .....

Gare la plus proche .....

Le ..... 1914

SIGNATURE :

(1) Conditions valables seulement pour la France, l'Algérie, la Tunisie, l'Alsace-Lorraine, la Belgique et la Suisse.

(2) 5 % sur le prix broché, soit 17 fr. 10 net, et 10 % sur le prix relié, soit 21 fr. 60 net, conformément au tarif syndical de librairie.

**N. B.** — **Aucun versement ne doit être fait aux courtiers. Les recouvrements sont faits sans frais par la Librairie Larousse.**

## DANS LA MÊME COLLECTION

*Parus précédemment :*

<b>La France, Géographie illustrée</b> , en deux vol., par P. JOUSSET. Broché, 56 fr. — Relié demi-chagrin.....	68 fr.
<b>L'Allemagne contemporaine illustrée</b> , par P. JOUSSET. Broché, 18 fr. — Relié demi-chagrin.....	23 fr.
<b>La Belgique illustrée</b> , p. DUMONT-WILDEN. Br., 20 fr. — Rel.	26 fr.
<b>L'Espagne et le Portugal illustrés</b> , par P. JOUSSET. Br. Relié demi-chagrin.....	22 fr. 28 fr.
<b>La Hollande illustrée</b> . Broché, 12 fr. — Relié demi-ch.	17 fr.
<b>L'Italie illustrée</b> , par P. JOUSSET. Broché, 22 fr. — Relié.	28 fr.
<b>La Suisse illustrée</b> , par DAUZAT. Broché, 19 fr. — Relié.	25 fr.
<b>Atlas Larousse illustré</b> . Broché, 26 fr. — Relié demi-ch.	32 fr.
<b>Atlas Colonial illustré</b> . Broché, 18 fr. — Relié demi-ch.	23 fr.
<b>Paris-Atlas</b> , par F. BOURNON. Broché, 18 fr. — Relié...	23 fr.
<b>Le Musée d'Art (des Origines au XIX<sup>e</sup> siècle)</b> . Broché. Relié demi-chagrin.....	22 fr. 27 fr.
<b>Le Musée d'Art (XIX<sup>e</sup> siècle)</b> . Broché, 28 fr. — Relié..	34 fr.
<b>La Terre, Géologie pittoresque</b> , par Aug. ROBIN. Br. Relié demi-chagrin.....	18 fr. 23 fr.
<b>La Mer</b> , par CLERC-RAMPAL. Broché, 20 fr. — Relié.....	26 fr.
<b>Les Sports modernes illustrés</b> . Broché, 20 fr. — Relié.	26 fr.
<b>Histoire de France illustrée</b> , en 2 vol. Br., 53 fr. — Relié.	65 fr.
<b>Histoire de France contemporaine</b> ( <i>en cours de publication</i> ). Prix de souscription : broché, 30 fr. — Relié demi-ch.	36 fr.

**Payement : 5 fr. par mois jusqu'à 100 fr. de commande,  
10 fr. de 100 à 200 fr., 15 fr. de 200 à 300 fr., etc.**

(Remise au comptant : 10 0/0 pour les ouvrages d'un prix supérieur  
à 20 fr., 5 0/0 pour les autres.)

## BULLETIN DE COMMANDE

à adresser à son libraire ou à la LIBRAIRIE  
LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, Paris (6<sup>e</sup>)

Veuillez m'adresser *franco* les ouvrages ci-dessous :

	PRIX :
La France, Géographie illustrée, en deux volumes — broché — relié.	_____
L'Allemagne contemporaine illustrée — broché — relié.....	_____
La Belgique illustrée — broché — relié.....	_____
L'Espagne et le Portugal illustrés — broché — relié.....	_____
La Hollande illustrée — broché — relié.....	_____
L'Italie illustrée — broché — relié.....	_____
La Suisse illustrée — broché — relié.....	_____
Atlas Larousse illustré — broché — relié.....	_____
Atlas Colonial illustré — broché — relié.....	_____
Paris-Atlas — broché — relié.....	_____
Le Musée d'Art ( <i>des Origines au XIX<sup>e</sup> siècle</i> ) — broché — relié.....	_____
Le Musée d'Art ( <i>XIX<sup>e</sup> siècle</i> ) — broché — relié.....	_____
La Terre — broché — relié.....	_____
La Mer — broché — relié.....	_____
Les Sports modernes illustrés — broché — relié.....	_____
Histoire de France illustrée, en deux volumes — broché — relié.....	_____
Histoire de France contemporaine — broché — relié (livrable à l'achèvt).	_____
Le Japon illustré — broché — relié (livrable à l'achèvement).....	_____
(Biffer le mode non choisi et les ouvrages qu'on possède déjà ou qu'on ne désire pas recevoir.)	TOTAL.....

que je payerai par traites mensuelles de..... (1), la première le 5 du mois prochain  
— au comptant (ci-joint le montant total moins la remise [2]) [Biffer le mode non choisi].

Nom et qualité.....

SIGNATURE :

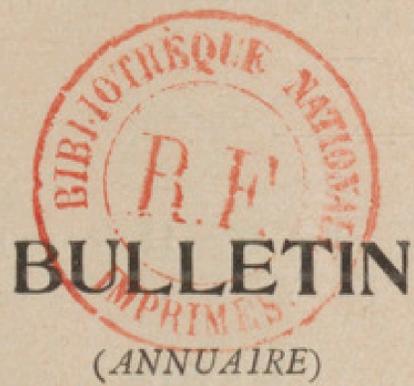
Adresse de l'emploi.....

Domicile personnel.....

Le ..... 191

(1) 5 fr., 10 fr., 15 fr., etc., suivant le montant de la commande (V. ci-dessus). (Conditions valables  
seulement pour la France, l'Algérie, la Tunisie, l'Alsace-Lorraine, la Belgique et la Suisse.)  
(2) La remise doit être calculée à raison de 10 0/0 sur les ouvrages de plus de 20 fr.,  
5 0/0 sur les ouvrages de 20 fr. et au-dessous, conformément au tarif syndical de librairie.

Avril 1914. N° 33.



DE LA

Société Franco-Japonaise  
de Paris

*Honoré d'une souscription  
du Ministère de l'Instruction Publique*

*Double Né  
4020  
623*

Dépositaires du Bulletin :

**PARIS**

G. FICKER, 6, rue de Savoie, ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte.  
MARCEL RIVIÈRE, 31, rue Jacob.

**BERLIN**

A. ASHER & C<sup>o</sup>  
Behrenstrasse 17. W. 8.

**LONDRES**

EUG. L. MORICE  
9 Cecil Court, Charing Cross Road. W. C.

Paraissant trimestriellement.

AVRIL 1914

XXXIII

BULLETIN

(ANNUAIRE)

de la

Société Franco-Japonaise  
de Paris

Fondée le 16 Septembre 1900.

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :  
PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN  
107, RUE DE RIVOLI, 107  
PARIS

—  
1914

1800

1801

1802

1803

1804

1805

1806

1807

1808

1809

1810

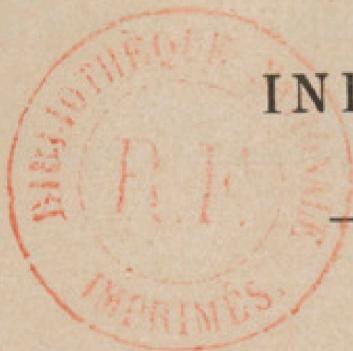
1811

1812

1813

1814

1815



## INDEX

	Pages,
<b>E. A. :</b>	
S. M. L'Impératrice Douairière du Japon . . . . .	7
<b>Annuaire :</b>	
Statuts. — Membres d'honneur. — Composition du Bureau et du Conseil d'Administration. — Liste Alfabétique des Membres . . .	11
<b>Assemblée Générale du 11 mars 1914 :</b>	
Procès-Verbal. — Allocution du Vice-Président. — Rapport du Secré- taire-général. — Exposé du Trésorier . . . . .	29
<b>H.-L. Joly :</b>	
Note sur le Fer et le Style Namban. . . . .	39
<b>Marquis de Tressan :</b>	
Nouvelles contributions à l'étude de l'Histoire de la garde de sabre japonaise. . . . .	43
<b>*** :</b>	
Inauguration d'un monument en souvenir du Général Lebon . . . . .	93
<b>E. A. :</b>	
A l'Ecole de l'Etoile du Matin . . . . .	97
<b>Bibliographie :</b>	
BRIEUX : <i>Au Japon, par Java, la Chine et la Corée</i> (E. A.). — Ernest FENELLOSA : <i>L'Art chinois et japonais</i> (E. A.). — <i>Memoires</i> <i>concernant l'Asie Orientale</i> (E. A.). — Pierre BARBOUTAU : <i>Les</i> <i>Peintres Populaires du Japon</i> (E. A.). — T. Philip TERRY : <i>Japa-</i> <i>nese Empire</i> (H. L. Joly). — Félicien CHALLAYE : <i>Le Japon Illustré</i> (E. A.). — <i>Le Mont Omei</i> (E. A.). — Fernand FARJENEL : <i>A travers</i> <i>la Révolution Chinoise</i> (E. A.). — Jules PATENÔTRE : <i>Souvenirs</i> <i>d'un Diplomate</i> (Ed. Clavery). — <i>Oestasiatische Zeitschrift</i> (Weber).	107

**Vie de la Société :**

Pages.

Déjeuner du mardi 24 mars 1914. — Démission de M. le Colonel Sainte-Claire-Deville. — Nomination au Secrétariat-Général de M. Souhart, Ancien Ministre Plénipotentiaire. — Départ de M. Hotta. — Entrée de M. Kikuchi au Conseil d'Administration. — Groupement des Importateurs d'Objets d'Art d'Orient et d'Extrême-Orient. — Errata. . . . . 133

**Supplément au « Bulletin de la Société Franco-Japonaise de Paris » :**

Le Japon Illustré.

*M. A. Portier a bien voulu mettre à notre disposition pour nos culs-de-lampe une deuxième série de ses intéressants clichés de pièces ayant figuré à la Vente Arthur Kay. Nous l'en remercions vivement.*

---

N. B. — Les articles signés engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. La direction du *Bulletin* n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions qui y sont émises.

S. M.

## L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE

DU

## JAPON

---

Moins de deux ans après la soudaine disparition de Meiji Tennô, S. M. l'Impératrice Douairière, laissant au cœur des Japonais d'unanimes et profonds regrets allant se marier en un durable souvenir de respect et d'admiration à ceux laissés par le Grand Empereur, s'éteint à son tour d'une affection cardiaque dont les journaux du Japon ne commencent à dire un mot que vers la fin de mars.

Quelques feuilles françaises du soir publiaient le 9 avril un télégramme de Tôkyô du même jour annonçant sans aucun détail la mort de S. M. l'Impératrice Haruko. Nos organes du lendemain, tout en reproduisant cette dépêche, ajoutaient que ni l'Ambassade du Japon à Paris, ni le Quai d'Orsay n'en avaient confirmation. Ce n'est que le samedi matin que parvenait officiellement la nouvelle de cette perte qui replonge dans le deuil l'Empire du Soleil Levant et va rejeter, dit-on, à 1916 le couronnement de S. M. l'Empereur qui était fixé pour août prochain.

Sa Majesté l'Impératrice Douairière avait trépassé dans la nuit du 10 au 11 avril, suivant le communiqué.

A la suite du *Times* du 10, le *Temps* du même soir écrivait :

« On télégraphie de Tôkyô que l'on n'a pas confirmation officielle de la mort de l'Impératrice Douairière. La seule note officielle reçue dit textuellement : *Douairière critique décide rentrer Tôkyô*. On fait remarquer qu'il n'y a là rien qui doive étonner, car l'étiquette de la Cour ne permet aucune mention du décès d'un membre de la Famille Impériale. La mort est considérée comme certaine. »

Pour faire part de la mort, on a sans doute attendu, comme cela s'est présenté pour S. A. le Prince Arisugawa, l'arrivée à Tôkyô du corps de la souveraine défunte qui séjournait au Palais de Numazu.

Le *Times*, toujours en état de nous fournir tant de détails circonstanciés sur les pays et les hommes, ne consacre qu'une centaine de lignes à l'Impératrice Haruko et nombre de ces lignes ne parlent guère d'elle. C'est qu'au Japon, comme autrefois en Grèce et à Rome, on aime à être discret sur l'épouse qui, elle aussi, sait garder l'effacement qui lui convient, sans pour cela renoncer aux charmes physiques, moraux et intellectuels lui assurant au foyer familial la place due.

« Haruko, Impératrice du Japon, née le 28 mai 1850 et déclarée Impératrice le jour de son mariage avec l'Empereur. » Voilà tout ce que nous apprend le *Japan Year Book* de 1912 sur celle que maintes et maintes fois les Occidentaux se sont plu à appeler, en traduisant son nom charmant, l'Impératrice Printemps.

Dans sa note biographique, le grand organe de la *Cité* dit que l'Empereur se maria le 9 février 1869, à la veille de quitter la vieille Capitale de Kyôto pour aller s'installer dans la métropole Shôgunale de Yedo nommée depuis Tôkyô, quatre mois après son couronnement, fait remarquer le *Times*. Le *Temps* se range à cette même date du 9 février 1869, puisant, on le sent, ses renseignements dans le journal anglais. Le *Japan Year Book* que nous citons plus haut donne, lui, celle du 28 décembre 1868 dans sa notice sur l'Empereur Mutsu-Hito, où on lit :

« Il épousa le 28 décembre 1868 la Princesse Haruko, troisième fille d'Ichijo Tataka, noble de premier rang. » MM. Takenobu et Kawakami, les éditeurs du *Japan Year Book* semblent en ceci avoir cru bon de conserver la concordance des calendriers japonais et occidental en usage avant la vi<sup>e</sup> année de Meiji.

L'épouse de Meiji Tennô appartenait donc à la branche Ichijo, une des cinq descendances des Fujiwara : Konoe, Kujo, Nijo, Ichijo et Takatsukasa, une des *Gosekke* dans lesquelles seules pouvaient être choisis l'Impératrice, le Kwampaku et le Sesshô, ces deux dignités les plus élevées de la Cour Impériale d'hier qui s'excluaient l'une l'autre.

Dans le numéro d'avril 1904, le premier d'une intéressante publication périodique illustrée japonaise éditée en anglais au cours de la campagne de Mandchourie par la Maison Kinkodo et C<sup>ie</sup> de Tôkyô : *The Russo-Japanese War*, on peut lire sur l'Impératrice Haruko une sobre esquisse dont voici la traduction à laquelle nous nous sommes efforcé de laisser la saveur de l'original :

« S. M. l'Impératrice est la compagne, l'épouse dévouée de l'Empereur, une femme d'incomparable vertu féminine. Son attachement à son époux est réel et affectionné, et aussi intimement qu'on les connaît, il n'y a jamais eu ombre de désaccord entre les époux. Sa Majesté l'Empereur se donne à son armée et à sa marine ; l'Impératrice travaille pour la Société de la Croix Rouge et se consacre aux malades et aux blessés. En temps de paix, l'Empereur, centre de la vie politique du pays, est entièrement absorbé par les Affaires de l'Etat ; l'Impératrice met son bonheur dans les œuvres de charité ;

l'Empereur donne à ses sujets l'impression de la force, l'Impératrice, celle de la bonté.

« Les appartements privés de la souveraine sont simples et naturels, en parfaite harmonie avec ceux de son illustre époux. Elle est industrielle et aime à s'occuper de travaux féminins. Durant la guerre avec la Chine, elle faisait de ses propres mains des bandages pour les blessés et incitait les princesses de la Famille Impériale à suivre son exemple ; ses visites aux hôpitaux, ses bonnes paroles de consolation aux souffrants révélaient son cœur. Au début même de cette nouvelle guerre, elle réduisit les dépenses de sa maison, exhorta les hommes attachés à sa personne de rejoindre l'armée et sous tous les rapports se montra pour toutes les femmes au Japon un exemple digne d'éloges. »

A ces lignes écrites il y a dix ans par une plume japonaise traduisant la pensée de tous qui depuis n'a pu varier, ajoutons celles-ci du *Times* :

« Distinguée par son amour de l'art et de la littérature, par son don poétique, l'Impératrice, avec ses vues éclairées de la vie, était bien l'épouse qu'il fallait au Premier Empereur pour avancer au milieu de ses sujets. Dévouée à l'accomplissement des devoirs de sa position, elle joua dans la vie de la nation le rôle que l'on attend d'une souveraine occidentale et par son exemple et par son influence elle fit beaucoup pour élever la situation de la Japonaise. »

Rappelons aussi que l'Impératrice Haruko honora l'œuvre internationale de la Croix Rouge d'une souscription vraiment impériale et que le Congrès de cette œuvre qui se tenait alors aux États-Unis lui en exprima toute sa respectueuse reconnaissance.

La faculté poétique de la souveraine défunte ne le cédait pas à celle de Meiji Tennô. Il nous a été donné de mettre sous les yeux des membres de notre Société une glane des poèmes impériaux, nous leur en transcrivons deux de l'Impératrice Haruko, empruntés à l'*Anthologie Japonaise* de M. Michel Revon :

Même au diamant  
S'il n'est pas poli,  
L'éclat du joyau  
Ne s'ajoutera pas  
L'homme aussi, étudiant,  
C'est seulement ensuite  
Que sa vraie vertu  
Apparaîtra.

II

Cette année venue,  
Les pins mêmes se réjouissent  
Et chantent  
Ce règne où les vagues ne s'agitent pas  
Au dehors même des Huit Iles !

M. Michel Revon nous dit en note que la première poésie, en vers classiques de 7 et 5 syllabes, est chantée depuis longtemps dans toutes les écoles de filles de Tôkyô. Dans la deuxième, une simple tanka, l'Impératrice, exprime sa joie de la paix au lendemain de la Guerre Russo-Japonaise.

« Le Diamant, dit le *Nichi-Nichi*, inspire à toutes les femmes le désir de polir leurs vertus. »

Le *Japan Times*, dans la Revue de la Presse de son numéro du 18 avril, résumant les impressions du *Hochi*, du *Chugai Shogyô* et d'autres grands quotidiens japonais dit à son tour :

« Tous félicitent feu l'Impératrice Douairière de son admirable modestie. Le nom de cette souveraine traversera l'histoire avec celui de son illustre époux, et cependant, elle ne prit jamais une part ouverte à la conduite des affaires nationales, se contentant, d'aider l'Empereur à la maison. En cachant ses talents et ses vertus, elle a vraiment incarné et donné en exemple ce qu'il y a de meilleur dans la féminité japonaise. Sa perte en est d'autant plus à regretter à un moment comme celui-ci où les vieilles traditions de cette féminité japonaise ont perdu de leur influence et de leur charme et où le caprice et la frivolité règnent superbement. »

Devant le nouveau deuil qui atteint la Famille Impériale Japonaise et le Japon tout entier, la Société Franco-Japonaise de Paris offre à L. L. M. M. l'Empereur et l'Impératrice, à la Famille Impériale, à M. le Prince Ichijo, son ancien Vice-Président, dont elle ne saurait oublier le passage à Paris en qualité d'Attaché Naval, à sa famille et à la nation japonaise tout entière ses plus profondes et ses plus respectueuses condoléances.

STATUTS  
DE LA  
**SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE**  
DE PARIS

---

**I. — But et Siège social.**



ARTICLE PREMIER. — La Société Franco-Japonaise de Paris est un centre où se traitent toutes les questions dont s'occupent à un titre quelconque les japonisants : artistes, industriels, commerçants, amateurs et savants.

Elle favorise le développement des relations sociales entre les Français et les Japonais, en offrant aux résidents et voyageurs français au Japon, et japonais en France, l'assistance dont ils ont besoin pour leurs études et leurs affaires.

ART. 2. — La Société a pour moyens d'action des conférences, des publications et une bibliothèque composée d'ouvrages spéciaux.

ART. 3. — La Société a son siège à Paris, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli ; ce siège peut être transféré, à Paris, par décision du Bureau.

**II. — Composition de la Société.**

ART. 4. — La société se compose : 1° de membres d'honneur ; 2° de membres donateurs ; 3° de membres à vie ; 4° de membres annuels ; 5° de membres libres.

Pour devenir membre de la Société, il faut être présenté par deux membres et agréé par le Conseil.

Le titre de membre d'honneur peut être offert à de hautes personnalités, parmi lesquelles peuvent être choisis des Présidents d'honneur.

Les membres donateurs sont ceux qui auront versé une somme de 300 francs au minimum en une fois.

Les membres à vie sont ceux qui auront versé en une fois une somme de 150 francs.

Les membres annuels sont ceux qui versent une cotisation annuelle de 15 francs, plus 12 francs d'entrée, donnant droit à l'insigne.

Le titre de membre libre peut être accordé à des personnes susceptibles — notamment par la voie de la presse — de rendre des services à la Société.

ART. 5. — Les dames peuvent faire partie de la Société.

**III. — Administration de la Société.**

*1° Conseil.*

ART. 6. — La Société est administrée par un Conseil composé de 35 membres élus en Assemblée générale, et renouvelable annuellement par cinquième.

Les membres sortants sont rééligibles.

ART. 7. — En cas de vacance, pour quelque cause que ce soit, le Conseil pourvoit lui-même au remplacement de ses membres, sauf ratification par la plus prochaine Assemblée générale.

ART. 8. — Tout membre nommé en remplacement d'un membre décédé ou démissionnaire est considéré comme mis en son lieu et place, et ses fonctions ne s'étendent pas au delà du terme assigné à son prédécesseur.

ART. 9. — Le Conseil se réunit au moins six fois par an.

ART. 10. — Tout membre du Conseil ayant manqué aux séances consécutives d'une année pourra être considéré comme démissionnaire.

ART. 11. — Le Conseil a la haute administration de la Société; il nomme le Bureau chargé de la gestion.

Il statue sur les admissions et les radiations de sociétaires, sur les acceptations de dons et legs; il charge le Bureau de soumettre à l'Assemblée générale toutes les propositions qu'il juge utiles et, en particulier, les modifications aux statuts qui peuvent lui paraître nécessaires.

#### 2° Bureau.

ART. 12. — Le Conseil choisit annuellement son Bureau parmi ses membres dans la séance qui suit l'Assemblée générale.

ART. 13. — Le Bureau se compose : d'un Président, de plusieurs Vice-Présidents, d'un Secrétaire général, d'un Bibliothécaire archiviste, d'un Trésorier, d'un Trésorier adjoint.

Le Bureau pourra prendre, dans le sein du Conseil, des adjoints au Trésorier et au Bibliothécaire-archiviste.

ART. 14. — Les fonctions des membres du Conseil et du Bureau sont gratuites.

ART. 15. — Le Bureau est chargé de la gestion de la Société; il expédie les affaires courantes et pourvoit à toutes les dépenses utiles.

Il veille à la constitution d'un fonds de réserve pris sur tout ou partie des apports fournis par les membres à vie ou donateurs.

ART. 16. — Les employés, salariés ou non, reconnus nécessaires par le Bureau, seront désignés, congédiés et remplacés par le Président.

#### IV. — Assemblées générales.

ART. 17. — L'Assemblée générale des sociétaires est convoquée en séance ordinaire une fois par an, dans le premier trimestre.

Son bureau est celui du Conseil d'administration.

ART. 18. — Il est présenté à l'Assemblée, par le Bureau, un rapport moral et financier de l'état de la Société.

L'ordre du jour est établi par le Bureau; il n'y figure que les propositions émanant du Conseil ou qui auraient été communiquées au Bureau, huit jours au moins avant la séance, par un ou plusieurs sociétaires.

ART. 19. — L'Assemblée arrête les comptes, procède aux élections des Membres du Conseil et se prononce sur toutes propositions qui lui sont présentées par le Bureau.

ART. 20. — Il peut être tenu des Assemblées générales en séance extraordinaire; elles sont alors convoquées par délibération spéciale du Conseil.

ART. 21. — Les décisions de l'Assemblée générale sont prises à la majorité des membres présents ou ayant exprimé leurs suffrages.

Les votes pourront avoir lieu par procuration ou par correspondance.

#### V. — Dissolution.

ART. 22. — La dissolution de la Société ne pourra être prononcée qu'en Assemblée générale.

Il sera décidé dans cette séance de l'attribution de l'actif.

---

## PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. l'AMBASSADEUR DU JAPON EN FRANCE.

## MEMBRES D'HONNEUR

MM.

LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS.

LE MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

P<sup>ce</sup> AUGUSTE D'ARENBERG, Membre de l'Institut.

P<sup>ce</sup> ROLAND BONAPARTE. Membre de l'Institut.

BOUSQUET . . . . . Ancien Conseiller d'État.

BRINCKMANN (D<sup>r</sup> J.) . . . Directeur du Muséum de Hambourg.

CHAVANNES (Ed.) . . . Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.

COLLIN-DELAUVAUD. . . D<sup>r</sup> hon<sup>rs</sup> de l'Office National du Commerce Extérieur.

CROISSET. . . . . Doyen de la Faculté des Lettres de Paris.

DIÓSY. . . . . Vice-Président du Conseil de la *Japan Society*.

DUBAIL (G.) . . . . . Ministre Plénipotentiaire.

FLOURENS . . . . . Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

FURUICHI (D<sup>r</sup> Koi) . . . Membre de la Chambre des Pairs du Japon.

GONSE. . . . . Membre du Conseil Supérieur des Beaux-Arts.

HANOTAUX. . . . . Membre de l'Académie Française.

HIRAYAMA . . . . . Membre de la Chambre des Pairs du Japon.

ISHII (S. E. le Baron) . . Ambassadeur du Japon à Paris.

KURINO (Vicomte) . . . Ancien Ambassadeur du Japon en France.

LÉVI (Sylvain). . . . . Professeur au Collège de France.

LIARD . . . . . Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

MASAKI (S.) . . . . . Directeur de l'École des Beaux-Arts de Tôkyô.

MOTONO (Baron). . . . . Ambassadeur du Japon en Russie.

ROUJON. . . . . Membre de l'Académie Française.

SAÏONJI (Marquis). . . . Ancien Président du Conseil des Ministres du Japon.

SAMAD KHAN . . . . . Env. Extr. et Ministre Plénipotentiaire de Perse à Paris.

SCHNEIDER . . . . . Maître de forges.

SÉNART . . . . . Membre de l'Institut.

SIEGFRIED . . . . . Sénateur, Ancien Ministre du Commerce.

SOCIÉTÉ DES ATELIERS ET CHANTIERS DE LA LOIRE.

SUYÉMATSU (Vicomte) . . Ancien Ministre.

TATSUKÉ (S.) . . . . . Conseiller à l'Ambassade du Japon en Russie.

TÉRAOUTCHI (Comte) . . Général, Gouverneur général de Corée.

WADA (H.). . . . . Ancien Commissaire général de la Section Japonaise à l'Exposition de Londres 1910.

## BUREAU

MM.

BERTIN . . . . . Membre de l'Institut, Dir<sup>r</sup> du Génie maritime C. R. *Président.*

GUIMET . . . . . Fondateur du Musée des Religions.

KŒCHLIN (R.). . . . . Prés<sup>t</sup> des *Amis du Louvre.* } *Vice-Présidents.*

LEBON . . . . . Général.

MIURA . . . . . Conseiller d'Ambassade.

SOUHART . . . . . Ministre Plénipotentiaire. *Secrétaire général.*

ALÉVÈQUE . . . . . Explorateur. *Secrétaire général adjoint.*

**BUREAU (suite).**

MM.			
ARCAMBEAU . . . . .	Professeur . . . . .		<i>Bibliothécaire archiviste.</i>
LEBEL . . . . .	Littérateur . . . . .		<i>Bibliothécaire adjoint.</i>
CHEVALIER (H) . . . . .	Ingénieur . . . . .		<i>Trésorier.</i>
BANNO . . . . .	Négociant . . . . .		<i>Trésorier adjoint.</i>

**CONSEIL D'ADMINISTRATION**

MM.		
ANCELET . . . . .	Docteur en médecine.	
BARBIER . . . . .	Rédacteur aux Travaux Publics.	
BERTHELOT (Ph.) . . . . .	Ministre plénipotentiaire.	
COLLIN (Raphaël) . . . . .	Membre de l'Académie des Beaux-Arts.	
DESHAYES . . . . .	Conservateur du Musée d'Ennery.	
DESLANDRES . . . . .	Membre de l'Institut.	
DUFOURMANTELLE . . . . .	Secrétaire général honoraire de l'Alliance Française.	
DUVENT (Ch.) . . . . .	Artiste-peintre.	
GUYOT (Yves) . . . . .	Ancien Ministre.	
HARMAND (J.) . . . . .	Ambassadeur honoraire.	
ISAAC (P.A.) . . . . .	Artiste-peintre.	
KIKUCHI . . . . .	Secrétaire à l'Ambassade du Japon.	
KRAFFT (Hugues) . . . . .	Membre du Conseil d'Adm. de l'U. C. des Arts Décoratifs.	
LEMAIRE (Eug.) . . . . .	Ag <sup>t</sup> g <sup>l</sup> de la Soc. d'Encouragement pour l'Industrie Nationale.	
MARTEAU . . . . .	Ingénieur.	
MARUYAMA (C <sup>t</sup> ) . . . . .	Capitaine de frégate, Attaché naval du Japon en France.	
MAZELIÈRE (M <sup>is</sup> de la) . . . . .	Littérateur.	
METMAN . . . . .	Conservateur du Musée des Arts Décoratifs.	
NOCQ (Henry) . . . . .	Graveur en médailles.	
ODIN (Ulrich) . . . . .		
S <sup>te</sup> CLAUDE DEVILLE (C <sup>el</sup> ) . . . . .	Colonel de cavalerie en retraite.	
SABURI . . . . .	Secrétaire à l'Ambassade du Japon.	
VEVER . . . . .	Joailleur-orfèvre.	
WATANABÉ (C <sup>el</sup> ) . . . . .	Attaché militaire à l'Ambassade du Japon en France.	
<i>Membre honoraire : Ed. CLAVERY, Consul de France à Cadix.</i>		

**Composition du Conseil d'Administration  
par séries**

(Y compris les Membres du Bureau).

Première série.	Deuxième série.	Troisième série.	Quatrième série.	Cinquième série.
ALÉVÈQUE	BARBIER	ARCAMBEAU	D <sup>r</sup> ANCELET	DESLANDRES
COLLIN (R.)	DUVENT	BERTHELOT	BANNO	KIKUCHI
KRAFFT (H.)	GUIMET	DESHAYES	BERTIN	C <sup>d</sup> MARUYAMA.
LEMAIRE (E.)	HARMAND	DUFOURMANTELLE	CHEVALIER	M <sup>is</sup> de la MAZELIÈRE
METMAN	LEBEL	ISAAC	GUYOT (Yves)	C <sup>l</sup> S <sup>te</sup> .C <sup>re</sup> DEVILLE
MIURA	NOCQ (H.)	MARTEAU	KœCHLIN	SABURI
VEVER	ODIN	SOUHART	Gén <sup>al</sup> LEBON	C <sup>el</sup> WATANABÉ

La quatrième série sera soumise à réélection en 1915.

## Liste Alphabétique des Membres

DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS

*Membres d'Honneur* : H. — *Membres donateurs* : D.

*Membres à vie* : V. — *Membres annuels* : A. — *Membres libres* : L.

MM.

1900 V	ADATCI (S. E. M <sup>r</sup> ) . . .	Ministre plénipotentiaire du Japon au Mexique,	Mexico (Mexique).
1902 V	AKASHI . . . . .	Général de brigade,	Séoul (Corée).
1900 V	AKIDZUKI (S. E. M <sup>r</sup> ). . .	Ambas. du Japon,	Tokyô.
1900 V	ALÉVÈQUE (Charles). . .	Explorateur,	12, rue Desrenaudes.
1900 L	ALEXANDRE (Arsène). . .	Rédacteur au <i>Figaro</i> ,	18, rue Ravignan.
1911 A	AMBRUN (A.) . . . . .	Tailleur,	46, rue de Richelieu.
1900 A	ANCELET (D <sup>r</sup> ) . . . . .	Docteur en médecine,	104, rue de Rennes.
1907 V	ANDO . . . . .	Général de brigade,	Nagoya (Japon).
1913 A	ARBEL (D <sup>r</sup> Luc) . . . . .	Docteur en médecine,	37, rue de la Bienfaisance.
1901 A	ARCAMBEAU (E.) . . . . .	Professeur,	133, boul. Voltaire.
1910 A	ARCAMBEAU (M <sup>me</sup> ) . . . . .		133, boul. Voltaire.
1903 H	ARENBEGB (P <sup>ce</sup> A. d') . . .	Membre de l'Institut,	20, rue de la Ville-L'Évêque.
1901 A	ARNAUD. . . . .	Notaire,	Luzarches (S.-&-O.).
1913 A	ASHER (A. et C <sup>ie</sup> ) . . . . .	Libraires-Editeurs,	17, Behrenstrasse, Berlin W.
1902 V	AUBRY . . . . .	Propriétaire,	14, rue de Hambourg,
1911 A	AULNEAU (Joseph) . . . . .	Avocat à la Cour d'Appel,	56, rue de Rennes.
1913 A	BABEY (Marcel) . . . . .	Fondé de pouvoirs à la Banque Franco-Japonaise,	132, rue Réaumur.
1909 A	BAGGIO . . . . .	Avoué,	30, r. Gambetta, Arras.
1913 A	BALSAN (Jean). . . . .	Industriel,	8 bis, rue de la Baume.
1906 V	BANNO . . . . .	Négociant,	55, rue des Petites-Écuries.
1912 V	BANCELIN (Jacques) . . . . .	Orfèvre,	352, rue Saint-Honoré.
1912 A	BARBIER. . . . .	Rédacteur aux Travaux Publics,	10, avenue du Réservoir, Parc St-Maur.
1914 A	BARBOUTAU (Pierre). . . . .	Homme de lettres,	1, rue Beautreillis.
1910 A	BARDONNAUT (M <sup>me</sup> V <sup>ve</sup> ) . . . . .		6, Square de Latour-Maubourg.
1912 A	BARRIER (André). . . . .	Juge au Tribunal de la Seine,	49, rue de Prony.

MM.

1903 A	BAVIER (de)	Consul général de Danemark,	25, rue Franklin.
1913 A	BECHER (Dr Carl)	Kaiserlicher Rat,	Karlsbad, Autriche.
1913 A	BEMBERG		161, av. Victor-Hugo.
1900 V	BÉNAZET	Docteur ès lettres, Attaché au Musée du Trocadéro,	9, rue des Eaux (square Alboni) XVI <sup>e</sup> .
1910 A	BERLY		184, rue de Rivoli.
1912 A	BERNARD (Jean)	Publiciste,	11, place de la Bourse.
1914 A	BERNOT	Professeur au Lycée de Sens,	Sens (Yonne).
1908 A	BERTHELOT	Ministre Plénipotentiaire,	126, boulevard Montparnasse.
1900 V	BERTIN (E.)	Membre de l'Institut, Dir <sup>r</sup> du Génie mar., C. R.,	8, rue Garancière.
1906 V	BERTIN (Ch.)	Capitaine, ancien Attaché militaire au Japon,	8, rue Garancière,
1900 V	BETHMANN (B <sup>on</sup> de)	Banquier,	31, rue Pauquet.
1906 A	BEURDELEY		79, rue de Clichy.
1909 A	BING (M.)		18, rue Boissonnade.
1913 V	BLANC (Auguste)	Industriel,	26, rue des Colonnes du Trône.
1913 A	BLES (Arthur)	Conférencier d'Art,	31, boul. Péreire.
1910 A	BLOCHE (Arthur)	Expert près la Cour d'Appel,	21, boulev. Haussmann.
1900 V	BLONDEAU	Banquier,	50, rue de la Boétie.
1900 H	BONAPARTE (P <sup>ce</sup> Roland)	Membre de l'Institut,	10, avenue d'Iéna.
1910 A	BOREL (Jean)	Secrétaire de l'Ambassade de France,	Pékin.
1909 V	BOUASSE-LEBEL	Ancien éditeur,	19, quai Ma'auquis.
1909 A	BOURGOIS (G. L.)	Lieutenant de vaisseau,	Tôkyô.
1913 V	BOURLET (Maurice)	Négociant,	12, rue Jean-Bart, Lille.
1900 H	BOUSQUET (G.)	Ancien Conseiller d'État,	7, rue Alfred-de-Vigny.
1912 A	BOYER (P.)	Admin. de l'École des Langues Orientales vivantes.	2, rue de Lille.
1913 V	BRIEUX	Membre de l'Académie Française,	53, avenue Trudaine.
1906 H	BRINCKMANN (Dr Justus)	Directeur du Muséum de Hambourg,	5, Eteinthorplatz, Hambourg.
1911 A	BROEK (Ernest van den)	Conservateur du Musée d'Histoire Naturelle,	Nov.-Mars : 39, place de l'Industrie, Bruxelles. Avril-Octobre : Les Roches fleuries, Genva Brabant.
1902 V	BRUHL (H.)	Négociant,	57, rue de Châteaudun.
1913 V	BRULIN (Karl)	Négociant,	17, place Simon Vollant, Lille.
1903 V	BRUNET (J.-L.)	Ancien Député de la Seine.	45, boul. Berthier.
1908 A	BRYLINSKI (R.-A.)	Attaché naval à l'Ambassade de France.	Tôkyô.
1909 V	CABROL (Phil. de)	Adm. dél. de la Société des Chantiers de la Loire,	Vilvert, Jouy-en-Josas (S.-&-O.).
1910 A	CAIX (C <sup>te</sup> Robert de)	Dir <sup>r</sup> de l'« Asie Française »,	108, rue St-Dominique.

MM.

1913 A	CARTIER-BRESSON.	Industriel,	16, rue de la Ravinelle, Nancy.
1912 A	CASTANET (H.)	Industriel,	10, r. de Constantinople.
1901 V	CAZENAVE	Ministre plénipotentiaire, en mission,	Pékin.
1911 A	CHAIX (M <sup>me</sup> Albert)		164, boul. Montparnasse.
1908 L	CHALLAYE (F.)	Professeur,	1, rue Léopold-Robert.
1909 A	CHANOINE (Général)	Anc. Ministre de la Guerre,	Baudement, par Anglure (Marne).
1911 A	CHANOINE (L <sup>t</sup> Maxime)	13 <sup>e</sup> Régiment de dragons,	Melun (Seine-et-Marne).
1913 A	CHARPENAY	Banquier,	26, rue du Lycée, Gre- noble.
1909 A	CHARPENTIER (Maurice)	Consul de France, Vice-Prési- dent de la Société Franco- Japonaise de Kobé,	Kobé (Japon).
1912 A	CHARRON (l'Abbé Isidore)	Missionnaire apostolique,	Himeji, Japon.
1904 H	CHAVANNES (Ed.)	Membre de l'Institut, prof <sup>r</sup> au Collège de France,	1, rue des Écoles, Fontenay- aux-Roses (Seine).
1913 A	CHEMIN (D <sup>r</sup> )	Médecin de la marine,	Rochefort (Charente-Inf.)
1906 A	CHÉRADAME (A.)	Publiciste,	16, rue Lalo.
1901 V	CHEVALIER (H.)	Ingénieur,	14, boul. Émile-Augier.
1913 A	CHRISTMAS (D <sup>r</sup> John de)	Docteur en médecine,	37, rue des Acacias.
1912 A	CLAUSSE (Roger)	Conseiller d'Ambassade,	7, rue Bayard.
1906 V	CLAVERY (Ed.)	Consul de France,	Cadix.
1909 A	CLAVERY (Paul)	Ministre plénipotentiaire,	24, avenue du Chemin- de-Fer, Le Vésinet (Seine-et-Oise).
1911 A	COHN (D <sup>r</sup> W.)		Halensee Kurfürsten- damm 98/99 (All.).
1910 A	COLLIN (Raphaël)	Artiste peintre, Membre de l'Institut,	152, rue de Vaugirard.
1900 V	COLLIN (Victor)	Ministre plénipotentiaire,	160, avenue de Suffren.
1901 H	COLLIN-DELAUVAUD	Dir. hon <sup>re</sup> de l'Office Natio- nal du Commerce Extér.,	5, rue St-Jean, Pontoise (Seine-et-Oise).
1911 A	COLONNIER (M <sup>me</sup> R.)		5, rue de Crussol.
1912 V	CORBIN (Paul)	Ingénieur,	43, avenue du Bois-de- Boulogne.
1904 V	CORVISART (Général)	Commandant la 3 <sup>e</sup> Brigade de Cavalerie,	Versailles (S.-et-O.).
1909 A	COSSON		5, avenue Friedland.
1910 A	COULERU	Ingénieur-chimiste,	7, r. Francisque-Sarcey.
1911 A	COURCELLE-SENEUIL (J.L)	Capitaine de Frégate T. R. en retraite,	Ascain (Basses-Pyrénées)
1910 V	CREWDSON (Wilson)	M. A. Vice-Président du Conseil de la <i>Japan Society</i> .	Southside St-Leonard's on sea, Angleterre.
1900 H	CROISET	Doyen de la Fac. des Let.,	13, rue Cassette.
1912 A	CULIN (Stewart)	Ethnologiste,	The Brooklyn Institute Museum, New-York (États-Unis).

MM.

1911 D	DAN (Takuma)	. . . .	Direct. de la maison Mitsui.	Tango cho, Akasaka Tô-kyô.
1906 V	DARD (E.)	. . . .	Secrétaire d'Ambassade,	24, rue de l'Université.
1903 V	DEGUY (Alfred)	. . . .	Ingénieur,	2, rue du Pont de Barre, Montgeron (S.-et-O.).
1909 A	DELTEIL (Loÿs)	. . . .	Artiste graveur, expert,	2, rue des Beaux-Arts.
1906 A	DELPECH (Albert)	. . . .		10, rue Lord-Byron.
1911 A	DENIKER (Georges Jean)		Élève diplômé de l'École des Langues Orientales,	Légation de France, Pé- kin.
1900 A	DESHAYES	. . . .	Conservateur du Musée d'En- nery,	59, avenue du Bois-de- Boulogne.
1901 V	DESLANDRES (H.)	. . . .	Membre de l'Institut, Dir. de l'Observatoire de Meudon.	39, avenue du Château, Bellevue (S.-et-O.).
1904 V	DILLAIS (L.)	. . . .	Lieut.-colonel en retraite,	92, rue du Ranelagh.
1902 H	DIÓSY (A.)	. . . .	V.-Président du Conseil de la <i>Japan Society</i> ,	20, Hanover Square, London.
1914 A	DONNIO (M <sup>lle</sup> D.)	. . . .	Professeur,	13, rue de Rambuteau.
1912 V	DOPPFELD (H.)	. . . .	Ex-Directeur des Postes à Shanghai,	10, rue de la Fontaine Le Vésinet (S.-et-O.).
1913 V	DORIZON (Louis)	. . . .	Directeur de la Société Gé- nérale.	48, rue Ampère.
1913 A	DORIZON (René)	. . . .	Directeur de la Banque Franco-Japonaise,	132, rue Réaumur.
1907 V	DOUCET (Jacques)	. . . .		19, rue Spontini.
1911 A	DOUCET (Raoul)	. . . .	Courtier maritime,	33, quai de la Fosse, Nantes (Loire-Infé- rieure).
1908 H	DUBAIL (G.)	. . . .	Ministre plénipotentiaire,	19, r. Godot-de-Mauroy.
1909 A	DUBREUIL (Lt-Émile)	. . . .	au 16 <sup>e</sup> Rég. d'Infanterie co- loniale, Attaché au Con- sulat de France,	Han-Kéou, Chine.
1900 V	DUFOURMANTELLE (L.)	. . . .	Secrétaire général honoraire de l' <i>Alliance Française</i> ,	6, rue de Madrid.
1914 A	DUGAND	. . . .	Vice-Consul honoraire,	6, av. du général Detrie.
1910 V	DUVAL	. . . .	Commandant le 9 <sup>e</sup> bataillon de chasseurs,	Longwy.
1908 A	DUVENT (C.)	. . . .	Artiste peintre,	78, avenue de la Grande- Armée.
1911 A	ECORCHEVILLE (J.)	. . . .	Directeur de la <i>Société Inter- nationale de musique</i> .	22, rue Saint-Augustin.
1913 V	VAN EETVELDE (Baron Edmond)	. . . .	Ministre d'Etat,	4, avenue Palmerston, Bruxelles.
1907 A	ETIENNE-OLIVIER	. . . .	Avocat,	17, place de la Madeleine.
1912 A	FARAUT (Léon)	. . . .	Publiciste,	38 bis, rue Lamarck.
1909 A	FAURE (Ed.)	. . . .	Consul du Japon,	35, Pavé des Chartrons Bordeaux (Gironde).
1910 D	FEDERICI (M <sup>me</sup> , née Bois- sonnade)	. . . .		villa Bellevue, Cap d'An- tibes (Alpes-Mar.).
1911 A	FERRAND (Fr.)	. . . .	Chirurgien-dentiste,	6 bis, rue de Châteaudun.
1911 A	FERRIEU	. . . .	Commissaire de 1 <sup>re</sup> classe de la marine.	L'Abbaye, Moissac (Tarn- et-Garonne).

MM.

1912 A	FILIPPINI (Hyacinthe) . . . . .	Avocat à la Cour d'appel.	48, rue Copernic.
1912 A	FLEURIOT (José) . . . . .	Enseigne de vaisseau breveté, interprète pour le Japonais,	A bord du « Vergniaud », Toulon.
1900 H	FLOURENS . . . . .	Anc. Min. des Aff. Etr.,	82, rue du Ranelagh.
1901 V	FLOURY . . . . .	Éditeur,	3, boul. des Capucines.
1910 A	FOURNIER (D <sup>r</sup> Edmond)		77, rue de Miromesnil.
1910 A	FOURNIER . . . . .	Vice-Amiral, C. R.	65, avenue Bosquet.
1911 A	FOURNIER . . . . .	Colonel d'Artillerie,	1, place de la Trinité, Rennes.
1913 A	FUNAKOSHI . . . . .		55, rue des Petites- Ecuries.
1910 H	FURUICHI (D <sup>r</sup> Koi) . . . . .	Membre de la Chambre des Pairs.	34, Nichomé Yumicho Hongo, Tôkyô.
1907 D	FUSHIMI (S. A. I. le M <sup>al</sup> ).		Tôkyô.
1909 D	FUSHIMI (S. A. I. le P <sup>ce</sup> Hiroyasu) . . . . .	Capitaine de frégate,	Ko-ji matchi Ki-oïtcho, Tôkyô.
1907 A	GALLAIS (A.) . . . . .	Homme de lettres,	Avenue des Cygnes, Brunoy (S.-et-O.).
1910 A	GARBUTT (Matthew). . . . .	Architecte,	95, Howard's Lane, Put- ney, Londres S. W.
1909 A	GAUDINEAU (Félix) . . . . .	Lieut. au 46 <sup>e</sup> Régiment d'in- fanterie,	10, rue Michel-Chasles.
1909 A	GAUSSEN (Édouard) . . . . .	Consul général de France,	La Canée (Crète).
1910 V	GAUTHIER (Camille). . . . .	Consul général de France,	28, boul. de Strasbourg, Boulogne-sur-Seine.
1914 A	GAUTHIER (Edouard). . . . .	Homme de lettres,	1, avenue du Bel-Air.
1910 A	GAYAT DE WECKER . . . . .	Premier Secrétaire d'Ambas- sade honoraire,	240, rue de Rivoli.
1913 A	GAYET (Ernest) . . . . .	Artiste peintre,	11, quai de la Pêcherie, Lyon.
1910 V	GÉRARD (A.) . . . . .	Ambassadeur de France,	21, boul. St-Germain.
1911 A	GILLOT (M <sup>me</sup> ) . . . . .		76, rue Madame.
1911 V	GILSON . . . . .	Consul suppléant,	2, rue de Messine.
1903 A	GLINEL (P.) . . . . .	Avocat à la Cour d'Appel,	28, quai du Louvre.
1914 A	GOMPERTZ (A. S.) . . . . .	Expert près le Tribunal de la Seine,	51, rue de Miromesnil.
1913 A	GONIN (Amédée). . . . .	Artiste peintre.	76, avenue Malakoff.
1900 H	GONSE (L.). . . . .	Membre du Conseil supé- rieur des Beaux-Arts.	205, boul. St-Germain.
1912 A	GOOSSENS (Alfred) . . . . .	Conseiller privé de la Cham- bre du Commerce de Yokohama,	Leverville, Congo Belge.
1912 A	G'SELL (Gaston) . . . . .	Directeur du Journal <i>Les Beaux-Arts</i> ,	68, rue Damrémont.
1913 A	GUERNAUT (Henri) . . . . .	Président du Conseil d'Ad- ministration de la Banque Franco-Japonaise,	8, rue de Florence.
1900 V	GUIMET (Emile) . . . . .	Fondateur du Musée Gui- met,	Musée Guimet, place d'Iéna.
1908 V	GUNZBOURG (B <sup>on</sup> G. de)		32, avenue Kléber.

MM.

1909 V	GUNZBOURG (Bon J. de).		50, avenue Bugeaud.
1909 A	GUYOT (Yves) . . . . .	Ancien Ministre des Travaux Publics,	95, rue de Seine.
1908 V	GYSIN (R.) . . . . .	Négociant.	
1909 A	HAILLANT . . . . .	Avoué, Docteur en droit,	21, pl. de l'Atre, Épinal.
1902 A	HALAIS (Ch.) . . . . .	Gouverneur h <sup>re</sup> des colo- nies,	15, boul. de la Tour- Maubourg.
1912 A	HALBERSTADT (D <sup>r</sup> ) . . . . .		Ostbanegade 21, Co- penhague.
1909 L	HALOT . . . . .	Consul impérial du Japon,	13, rue de Florence, Bru- xelles.
1903 A	HALPHEN (J.) . . . . .	Officier d'artillerie,	81, aven. Victor-Hugo.
1912 V	HAMELLE (Henri) . . . . .	Industriel,	10, rue de Prony.
1900 H	HANOTAUX . . . . .	De l'Académie Française,	15, rue d'Aumale.
1901 V	HARMAND (J.) . . . . .	Ambassadeur,	225, faub. St-Honoré.
1912 A	HARDION . . . . .	Architecte en chef des Mo- numents historiques,	4, rue Traversière, Tours.
1909 V	HATANO (Tadao) . . . . .	Capitaine de corvette de la Marine imp. japonaise,	Kuré, Japon.
1910 A	HÉLARY (Louis) . . . . .	Professeur de langue japo- naise,	11, rue de Chartres, Neuilly-s.-Seine.
1913 A	HENRIOT (Alexandre) . . . . .	Ancien Consul de Russie,	40, rue de l'Université, Reims.
1902 V	HEURTEL . . . . .	Capit. de frégate, C. R.,	91, avenue Kléber.
1912 V	HIRAOKA (Hirotaka) . . . . .	Propriétaire du Grand-Res- taurant du Kagetsu-Rô.	Shiba, Tôkyô.
1900 H	HIRAYAMA . . . . .	Membre de la Chambre des Pairs,	Ko-ishi-kawa Haramat- chi 31, Tôkyô.
1903 D	HISHAMATSU (C <sup>te</sup> ) . . . . .	Colonel,	Shiba, Sakaitcho 13, Tô- kyô, Japon.
1914 V	HORI . . . . .	Lieutenant de vaisseau,	16, rue Eugène-Manuel.
1909 A	HORIOUCHI . . . . .		452, Aokimachi Kanaga- wa, Yokohama, Japon.
1911 A	HOTTA (Massa-Aki) . . . . .	Secrétaire d'Ambassade,	Ministère des Affaires Étrangères, Tokyô, Ja- pon.
1902 V	HOUDARD (Ch.) . . . . .	Artiste peintre,	9, rue Margueritte.
1913 A	HUGUET . . . . .	Contre-Amiral Commandant la division navale d'Ex- trême-Orient.	A bord du <i>Montcalm</i> .
1908 V	HYDE (James H.) . . . . .		18, rue Adolphe-Yvon.
1902 V	INOUYÉ (Kinjiro) . . . . .	Négociant,	Tôkyô.
1912 H	ISHII (S. E. le Baron) . . . . .	Ambassad. du Japon à Paris,	7, avenue Hoche.
1900 V	ISAAC (P.-A.) . . . . .	Artiste peintre.	11, pass. de la Visitation.
1904 V	ITCHIJO (P <sup>ce</sup> ) . . . . .	Maître des cérémonies de S. A. I. le prince héritier,	Akassaka Fukuyoshit- cho, 2, Tôkyô.
1913 A	JACOB (M <sup>lle</sup> Johanna) . . . . .	Professeur,	16, rue de Siam.
1912 V	JACOBY (Gustav) . . . . .	Consul honoraire du Japon.	175, Uhlandstrasse, Ber- lin.

MM.

1900 A	JACQUIN. . . . .	Avoué,	5, rue des Moulins.
1909 A	JACMART. . . . .		4. rue Le Chapellier, Bordeaux.
1902 V	JANET . . . . .	Anc. ingén. de la Marine,	29, rue des Volontaires.
1912 A	JANNOT . . . . .	Ingénieur représentant MM. Schneider au Japon,	Tôkyô, Ambassade, 21, b. St-Germain, Paris.
1901 V	JAVAL . . . . .	Membre du Conseil général de l'Yonne,	45, rue Boulainvilliers.
1907 A	JOLY (H. L) . . . . .	Ingénieur,	4, Glebe Place, Chelsea, London, S. W.
1906 D	KAHN (A.). . . . .	Banquier,	102, rue de Richelieu.
1913 A	KIEN. . . . .	Négociant,	Shottenring 9, Wien Autriche.
1913 A	KIKUCHI . . . . .	2 <sup>e</sup> Secrétaire à l'Ambassade du Japon,	7, avenue Hoche.
1910 V	KIJIMA . . . . .	Vice-Consul du Japon,	18, place Tholozan, Lyon (Rhône).
1909 A	KLECZKOWSKI (Alfred) .	Ministre Plénipotentiaire,	193, rue de l'Université.
1913 A	KLEYKAMP (Firma W. C. G.) . . . . .	Office artistique,	9, Oranjestraat La Haye (Hollande).
1909 A	KLOBUKOWSKI (A.) . .	Ministre de France en Bel- gique,	41, boul. du Régent, Bruxelles.
1910 A	KOBAYASHI (Rikiya) . .	D <sup>r</sup> de la Ci <sup>e</sup> Mikimoto,	14, Clifford Street, New Bond Street, Londres W.
1900 V	KŒCHLIN (R.). . . . .	Publiciste, Président des Amis du Louvre,	32, quai de Béthune.
1910 A	KŒNIG (L) . . . . .	Capitaine de frégate, C. R.,	15, rue Pétrarque, XVI <sup>e</sup> .
1912 A	KOSHIBA (Kinji) . . . .	Artiste peintre.	38, rue Falguière.
1912 A	KOMAI (Ojogiro) . . . .	Fab. d'articles damasquinés,	Fourou Monnzen Kyôto.
1900 V	KRAFFT (H.) . . . . .	Membre du Conseil d'Adm. de l'U. C. des Arts Déco- ratifs,	42, rue de Lubeck.
1908 A	KRAUSS (A. E.) . . . .	Ingénieur-mécanicien,	21, rue Albouy.
1911 A	KÜMMEL (Otto) . . . . .	Conservateur aux Musées de Berlin,	7, Prinz Albrecht's str. Berlin S. W. II.
1910 D	KUNI (S. A. I. le Prince).		Azabu Toriégakamatchi, Tôkyô.
1900 V	KURINO (Vicomte) . . .	Ancien Ambassadeur du Ja- pon à Paris.	4, Hinoki cho Akasaka, Tôkyô.
1901 A	LABBÉ (P.). . . . .	Secr. gén. de la Société de Géographie commerciale,	30, rue Washington.
1900 A	LABOURET (M <sup>lle</sup> de) . . .	Inspectrice de l'Enseigne- ment du dessin de la Seine,	11, avenue de Fontenay, à Fontenay-sous-Bois (Seine).
1900 V	LABRY (C <sup>te</sup> de) . . . . .	Capitaine de cavalerie,	21, avenue Kléber.
1903 L	LAGOUDAKI. . . . .	Docteur en médecine,	103, avenue de Villiers.
1912 A	LANESSAN (De) . . . . .	Ancien ministre,	Ecouen (Seine-et-Oise).
1913 A	LANET (André) . . . . .	Fondé de pouvoirs à la Ban- que Franco-Japonaise,	132, rue Réaumur.

MM.		
1900 V	LANGWEIL (M <sup>me</sup> ) . . .	26, place Saint-Georges.
1913 A	LAPPARENT (Vicomte Jacques de) . . .	Maitre de Conférences à la Faculté des Sciences de Lille, 172, boul. de la République, La Madeleine (Nord).
1901 V	LEBEL (J.) . . .	Littérateur, 81, avenue de Villiers.
1909 V	LEBON (G <sup>al</sup> Georges) .	Ancien membre du Conseil supérieur de la guerre, 40, avenue Duquesne.
1913 A	LECONTE (Gilles Aug.)	Médecin dentiste, 8, cloître Notre-Dame, Chartres.
1910 A	LEFEUVE (Gabriel) . .	10, rue de la Paix, Saint-Cloud (Seine-et-Oise).
1904 V	LE GOFF . . . . .	Docteur en médecine, 178, faub. Saint-Honoré.
1913 A	LEHMANN (André) . .	16, rue d'Angoulême.
1908 A	LEMAIRE (E.) . . . .	Agent général de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale, 44, rue de Rennes.
1902 D	LEMAIRE (M <sup>me</sup> G) . .	11, rue Tronchet.
1900 A	LEMOINE (H.) . . . .	Éditeur de musique, 9, rue Chaptal.
1911 A	LEMOISNE (P. A.) . .	Attaché à la Bibl. Nationale, 91, rue de l'Université.
1913 A	LEONHARDT . . . . .	Négociant, 22, rue Richer.
1913 A	LEPAGE . . . . .	Ingénieur civil, 7, rue du Moulin Dregghem, Bruxelles.
1910 L	LEQUEUX (M <sup>me</sup> A.) . .	52, rue Vaneau.
1909 A	LE ROND (H.) . . . .	Chef d'escadrons, Attaché militaire à l'Ambassade de France au Japon, Ambassade de France, Tôkyô, Japon.
1900 A	LEROUX (Ernest) . . .	Éditeur, 28, rue Bonaparte.
1911 A	LEROUX (Ch.) . . . .	Dr de l'Harmonie des Mines de Blanzv, 1, rue de Gourdon, Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire).
1909 A	LEROY-BEAULIEU (Pierre)	Ancien Député, 94, avenue Kléber.
1912 A	LESOURD (Georges) . .	Ingénieur, 24, rue d'Aumale.
1907 A	LE VAVASSEUR (J.) . .	Négociant, 82, quai des Chartrons, Bordeaux.
1904 H	LÉVI (Syivain). . . .	Prof <sup>r</sup> au Collège de France, 9, rue Guy-de-la-Brosse.
1910 A	LÉVY (Émile) . . . .	Directeur de la Librairie Centrale des Beaux-Arts, 13, rue Lafayette.
1908 A	LÉVY (R. G.) . . . .	Professeur à l'École des Sciences Politiques, 3, rue de Noisiel (rue Spontini), XVI <sup>e</sup> .
1901 H	LIARD . . . . .	V.-Rect <sup>r</sup> de l'Ac. de Paris, 5, rue de la Sorbonne.
1903 V	LOGÉ (A.) . . . . .	Négociant, 39, r. de Constantinople.
1913 A	LOGÉ (Joseph). . . .	Négociant, 57, rue Saint-Lazare.
1904 A	LUCY-FOSSARIEU (M <sup>me</sup> , M <sup>lles</sup> Inès et Renée de)	148, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.
1913 A	LUCY-FOSSARIEU (C <sup>te</sup> de).	Agriculteur, Trianon, Le François, (Martinique).
1900 L	MACON (L.) . . . . .	Syndic honoraire de la Presse étrangère, 6, rue Gounod.
1912 V	MADROLLE (Claudius) .	Explorateur, 95, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.

MM.

1912 A	MADVIG (C.) . . . . .	Artiste peintre,	27, boul. Montparnasse.
1911 A	MADRASSY . . . . .	Joailler-expert,	11, rue de Provence.
1911 V	MAEDA (Massana). . . . .	Membre de la Chambre des Pairs,	Tôkyô.
1913 A	MALLE . . . . .	Ingénieur conseil,	11, rue Magellan.
1900 V	MALLET (G.) . . . . .		Le Bois-des-Moutiers. Varangeville-sur-Mer. (Seine-Inférieure).
1911 A	MALLON (Paul) . . . . .		172, boul. Haussmann.
1900 D	MARCEL . . . . .	Architecte du Gouvernement,	14, rue des Saints-Pères.
1912 A	MARIN (L.) . . . . .	Député de Nancy,	137, boul. Saint-Michel.
1900 A	MARONI . . . . .		25, avenue d'Eylau.
1906 V	MARTEAU (G.) . . . . .	Ingénieur,	3, rue de la Boétie.
1903 V	MARTINIE (R.) . . . . .	Administrateur de la Banque Franco-Japonaise,	Tôkyô.
1904 V	MARUYAMA (S.) . . . . .	Capitaine de frégate, Attaché naval à l'Ambassade du Japon,	16, rue Eugène-Manuel.
1910 H	MASAKI (S.) . . . . .	Directeur de l'École des Beaux-Arts,	Tôkyô.
1910 V	MASSIP (Armand). . . . .		70, rue d'Auteuil, Paris.
1914 A	MATIGNON (D <sup>r</sup> J. J.) . . . . .	Docteur en médecine,	59, rue Galilée.
1903 V	MATSUMURA (C <sup>dt</sup> J.) . . . . .	Capitaine de vaisseau, Attaché à la maison militaire de S. M. l'Empereur du Japon,	Ministère de la Marine, Tôkyô.
1908 V	MATSUOKA (I.) . . . . .	Ingénieur en chef de l'armée japonaise,	Takatamura, Zoshigaya, 730, Tôkyô.
1902 V	MAZELIÈRE (Mis de la) . . . . .	Littérateur,	40, rue Barbet-de-Jouy.
1911 A	MEAUDRE DE LAPOUYADE (André) . . . . .		79, rue Lachassaigne, Bordeaux.
1900 A	METMAN. . . . .	Conservateur du Musée des Arts Décoratifs,	38, rue de Lubeck.
1912 A	MEYER (Georges). . . . .	Agrégé de l'Université,	78, rue des Martyrs.
1900 V	MIGEON (G.) . . . . .	Conservateur au Musée du Louvre,	150, rue du Bois-de-Fleury, à Meudon (Seine-et-Oise).
1901 H	MINISTRE (le) . . . . .	Des Affaires Étrangères,	Au Ministère.
1901 H	MINISTRE (le) . . . . .	Du Commerce et de l'Industrie,	Au Ministère.
1901 H	MINISTRE (le) . . . . .	De l'Instruction Pub. et des Beaux-Arts,	Au Ministère.
1910 D	MITSUI (B <sup>on</sup> ) . . . . .		Iwai Cho, Az. Tôkyô.
1912 V	MIURA (Yagoro) . . . . .	Conseiller d'Ambassade,	Ambassade du Japon aux États-Unis, Washington, États-Unis.
1910 A	MIYAMOTO . . . . .	Docteur en droit, Avocat,	4, Itchômé Minami-Kabécho, Kiobashi, Tôkyô.
1910 A	MÖLLER (Tyge) . . . . .	Licencié de l'Université de Copenhague,	6, avenue de Lamotte-Piquet.

MM.

1910 A	MOMMÉJA (René) . . .	Banquier,	41, boul. Haussmann.
1912 A	MONCONDUIT (Paul) . .	Lieutenant de vaisseau,	10, boul. de Strasbourg, Toulon.
1912 A	MONTHÉROT (de) . . .	Secrétaire d'Ambassade,	69, rue de Courcelles.
1911 A	MOREAU (Frédéric) . .	Ingénieur,	22, avenue de la Grande- Armée.
1911 A	MORIONDI (Ch.) . . .	Ingénieur, officier du génie de l'armée italienne C. R.	19, boulevard de la Seine Nanterre (Seine).
1912 A	MORITA (Kikujiro) . .		1, cité Condorcet.
1907 V	MORIYAMA . . . . .	Capitaine de vaisseau,	Ministère de la Marine, Tôkyô.
1904 H	MOTONO (Bon) . . . .	Ambassadeur du Japon en Russie,	Saint-Pétersbourg.
1912 A	NAGAMOCHI (Capitaine Genji) . . . . .	de l'Artillerie Impériale du Japon,	Ministère de la Guerre, Tokyô, Japon.
1913 L	NAÏTO . . . . .	Secrétaire-interprète de la Société,	312, rue Saint-Jacques.
1904 D	NASHIMOTO (S. A. I. le Prince)	Colonel,	Tôkyô, Japon.
1906 A	NAUDEAU (Ludovic) . .	Publiciste,	63, rue Caulaincourt.
1906 V	NEL . . . . .	Lieutenant de vaisseau,	9, rue de Chabannes, Toulon.
1907 A	NETTANCOURT (C <sup>te</sup> J. de)		2, rue Goethe.
1911 A	NEW-YORK PUBLIC LI- BRARY . . . . .		New-York.
1900 V	NISHIO . . . . .		Tôkyô.
1900 A	NOCQ (Henry) . . . .	Graveur en médailles,	29, quai Bourbon.
1913 A	NOGUCHI . . . . .	Directeur de l'Ecole Normale de Himéji,	Himéji (Japon).
1912 L	OÇOUMI (Tamezo) . .	Professeur,	Tôkyô.
1911 A	ODIN (Ulrich) . . . .		24, quai de Béthune.
1912 A	OLIVIER (René) . . . .	Artiste peintre,	8, rue Garancière.
1900 V	OPPENHEIMER . . . . .	Négociant,	21, rue de Cléry.
1904 A	OTCHIAÏ . . . . .	Consul général.	Moukden, Chine.
1911 A	OTSOUKA (T.) . . . .	Importateur,	11, Takegawa Cho Shim- bashi, Tôkyô.
1904 L	OYAMADA (S.) . . . .	Délégué de la Société Franco- Japonaise,	Ushigomé, Nijikimatchi, 11, Tôkyô.
1913 A	PALENGAT (M <sup>me</sup> ) . . . .	Rentière,	170 bis, b. Haussmann.
1912 L	PAPINOT (Abbé) . . . .		Le Bourgneuf, Val d'Or (Saône-et-Loire).
1912 A	PÉLACOT (Général de) .		27, avenue Elisée Reclus (Champ de Mars).
1911 A	PETIT (R.) . . . . .	Rédacteur Pp <sup>al</sup> au Ministère de la Guerre,	2, rue Saint-Simon.
1913 A	PETITHOMME (Albert) .	Industriel,	66, rue des Boulets.
1911 A	PETRUCCI (Raphaël) . .	Professeur à l'Institut de So- ciologie,	55, rue des Champs-Ély- sées, Bruxelles.
			Été : Sint Anna ter Mui- den·bij Sluis-Zélande (Hollande).

MM.

1911 A	PILA (F.) . . . . .	Consul de France,	111, quai d'Orsay, Paris (VII <sup>e</sup> ).
1912 A	PILATRIE . . . . .	Artiste peintre,	167, rue de Vaugirard.
1912 A	PILLITZ (Imre). . . . .		3, rue du Pré-aux-Clercs.
1902 V	PIMODAN (C <sup>te</sup> de). . . . .	Colonel, ancien attaché militaire au Japon,	98, rue de l'Université.
1912 A	PINCHAUD (André) . . . . .	Attaché à la Librairie Larousse,	105, rue Dareau (XIV <sup>e</sup> ).
1904 V	PINOT . . . . .		50, avenue de Wagram.
1912 A	PITTARD (Émile) . . . . .	Tailleur,	27, avenue de l'Opéra.
1911 A	POHL (L.) . . . . .		4, rue d'Hauteville, Paris (X <sup>e</sup> ).
1910 A	PONCETTON (D <sup>r</sup> ) . . . . .	Rédacteur au <i>Figaro</i> ,	25, quai des Grands-Augustins.
1904 V	PORCHER-LABREUIL . . . . .		5, avenue de l'Opéra.
1909 A	PORTIER (André) . . . . .	Expert,	24, rue Chauchat.
1911 A	POULET (D <sup>r</sup> Abel) . . . . .	Docteur oculiste,	71, rue Lafayette.
1908 V	POURTALES (C <sup>te</sup> J. de) . . . . .		7, rue François I <sup>er</sup> .
1911 A	PROST (Henri). . . . .	Architecte. Grand prix de Rome.	13, quai de La Tournelle.
1913 A	RENONDEAU . . . . .	Capitaine au 12 <sup>e</sup> d'Artillerie,	5, rue Eugénie Gérard, Vincennes (Seine).
1913 A	RAGULT . . . . .		6, avenue Percier.
1908 A	RÉGNIER (E.) . . . . .	Professeur,	21, rue de Ponthieu.
1911 A	REMY (D <sup>r</sup> ). . . . .	Agrégé de la Faculté de Médecine.	112, boul. de Courcelles.
1904 V	REUBELL . . . . .		23, rue de Marignan.
1913 A	RIBAUD (Abbé Michel). . . . .	Vicaire à Saint-Nicolas-des-Champs,	49, rue de Turbigo.
1910 A	RIVIÈRE (Henri) . . . . .	Peintre-graveur,	29, boulevard de Clichy.
1909 V	RONDON (Louis) . . . . .	Négociant,	37, rue Joubert.
1902 L	ROUART (A.) . . . . .	Editeur de musique,	17, rue de Lisbonne.
1902 A	ROUART (H.) . . . . .	Juge au Tribunal de 1 <sup>re</sup> instance,	7, avenue de Rebaix, Coulommiers (Seine-et-Marne).
1909 A	ROUBEAUD (Adolphe) . . . . .	Négociant,	40, rue Albouy, X <sup>e</sup> .
1901 H	ROUJON . . . . .	de l'Académie Française,	Palais de l'Institut.
1910 A	ROUVIER . . . . .	Lieutenant de vaisseau,	5, place Pajol, Toulon.
1901 V	ROY (F.) . . . . .	Industriel,	24, place Malesherbes.
1904 V	ROZIER (E.) . . . . .		125, avenue des Champs Elysées.
1912 A	SABURI . . . . .	Sec <sup>re</sup> à l'Amb. du Japon,	14, r. de la Faisanderie.
1912 A	SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Colonel). . . . .		4, boul. de la République. Versailles (S.-et-O.).
1907 A	SAINTE-VICTOR (G. de) . . . . .		26, avenue Marceau.
1904 H	SAÏONJI (M <sup>is</sup> ) . . . . .	Ancien Président du Conseil des Ministres,	Tôkyô.
1910 A	SALADIN. . . . .	Architecte,	69 bis, b <sup>d</sup> de Courcelles.

MM.

1908 D	SAKATANI (B <sup>on</sup> ) . . . .	Anc. Ministre des Finances,	Ko-ishikawa Haramat- chi, Tôkyô.
1909 A	SALANSON (M <sup>lle</sup> Camille)		23, rue d'Artois.
1910 A	SALTAREL . . . . .		197, avenue du Maine.
1912 A	SAMEJIMA (Mouneya) .	Chancelier de l'Ambassade du Japon,	7, avenue Hoche.
1912 H	S. EX. SAMAD KHAN. .	Ministre de Perse,	64, avenue Malakoff.
1914 A	SAMSON . . . . .	Pharmacien,	Bouglon (Lot-et-Ga- ronne).
1904 A	SANO (T. K.) . . . . .	Négociant,	29, rue de Maubeuge.
1908 A	SARLIN (E.) . . . . .		106, boul. de Courcelles.
1912 V	SARRAUT (Albert). . .	Député gouverneur général de l'Indo-Chine,	Hanoi.
1909 A	SAUTTER (Emm.). . . .		Les Coccinelles, avenue de Grange Canal, Ge- nève (Suisse).
1910 A	SAX (B.) . . . . .	Directeur du <i>Mémorial Di- plomatique</i> ,	50, avenue Mozart.
1903 L	SAZERAC. . . . .	Photographe,	33, rue Saint-Lazare.
1912 A	SCHMOLL (C <sup>dt</sup> Henri). .		124, aven. Victor-Hugo.
1910 A	SCHÖNFELD (Max) . . .		33, rue des Bourdonnais, II <sup>e</sup> .
1903 H	SCHNEIDER . . . . .	Maître de Forges,	34, Cours-la-Reine.
1913 A	SCHRYEVER. . . . .	Ingénieur,	25, Chaussée de Charle- roi, Bruxelles.
1910 A	SCHWERER . . . . .	Aspirant de marine,	29, rue Mirabeau, Toulon.
1902 H	SÉNART . . . . .	Membre de l'Institut,	18, rue François I <sup>er</sup> .
1913 A	SENÈS (Paul) . . . . .	Avocat,	52, rue de Grignan, Marseille (Bouches-du- Rhône).
1911 V	SEURE (Georges) . . . .	Professeur agrégé,	6, avenue Élisée-Reclus (Parc du Champ-de- Mars).
1901 V	SHIGUENO (S.). . . . .		Tôkyô.
1911 V	SHIRAI (Général) . . .	Ministère de la guerre,	Tôkyô.
1911 A	SHONO (Danroku) . . .	Ingénieur des Chem. de fer,	Tôkyô.
1900 H	SIEGFRIED . . . . .	Sénateur,	226, Bd. Saint-Germain.
1913 A	SIMMEN (Henri) . . . .	Céramiste,	18, rue des Sorrières, Meudon (S.-et-O.).
1911 L	SIRE (A.) . . . . .	Correspondant de la C <sup>ie</sup> du Ch. de fer du Nord,	81, St Mark's Road Lon- don W.
1910 A	SMET (T.) . . . . .	Maître des requêtes au Con- seil d'État,	5, rue de Monceau.
1903 D	SOCIÉTÉ DES CHANTIERS DE LA LOIRE. . . . .		11 bis, boul. Haussmann.
1907 A	SOUHART (F.) . . . . .	Ministre plénipotentiaire,	3, villa Mozart.
1914 A	STECHELT . . . . .	Libraire,	16, rue de Condé.
1914 V	STILLMAN (D <sup>r</sup> ). . . . .	Docteur en médecine,	830, Park Avenue, New- York.

MM.

1911 A	STRAUS (Victor) . . . .		5, rue de la Bourse (II <sup>e</sup> ).
1912 A	SUGHIMURA. . . . .	Attaché à l'Ambassade du Japon,	7, avenue Hoche.
1913 A	SUZUKI (Shun) . . . .	Sous-directeur de la Banque Franco-japonaise,	24, rue des Vignes.
1900 A	SUWA . . . . .	Corresp. de l'Administration des Haras du Japon,	6, boul. de Clichy.
1904 H	SUYÉMATSU (Vicomte) .	Ancien Ministre,	4, Nissinokubo Shiroyama Shiba, Tôkyô.
1911 V	TAJIMA . . . . .	Directeur général de la Société Shimbi Shoin.	Tôkyô.
1902 V	TAKÉDA. . . . .	Mécanicien insp <sup>r</sup> général,	Min. de la Marine, Tôkyô.
1901 V	TAKÉNOOUTCHI (H.) . .	Contre-amiral,	Min. de la Marine, Tôkyô.
1911 A	TAMBRUN (Capitaine Roger) . . . . .	21 <sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale, Paris,	9, rue Rosa Bonheur.
1900 A	TASSIN (M <sup>me</sup> ) . . . . .		11, rue Roulland, Rouen (Seine-Inférieure).
1901 H	TATSUKÉ (S.) . . . . .	Conseiller d'Ambassade,	Ambassade du Japon, St-Pétersbourg.
1914 A	TEMPLIER . . . . .	Joaillier,	3, place des Victoires.
1904 H	TÉRAOUTCHI (Comte) .	Général, ancien Ministre de la Guerre, Gouverneur général de Corée,	Azabu, kô-gaï tcho, 172, Tôkyô.
1901 V	TÉRASHIMA (C <sup>te</sup> ) . . . .	Sénateur,	Kojimatchi Hirakawatcho Rokutchomé, 7, Tôkyô.
1900 L	THIÉBAULT-SISSON . . .	Rédacteur au <i>Temps</i> ,	141, boul. Haussmann.
1911 V	THOUROUDE (Gabriel) .	Agent général de la Compagnie des Chargeurs Réunis,	26, rue du Bocage Caudéran (Gironde).
1911 A	THIECK (Maurice Ch.) .	Négociant, Trésorier de la Section de Kobé,	83, Kyomachi, Kobé. Japon.
1914 A	THOYER-ROZAT (D <sup>r</sup> ). . .	Docteur en médecine,	25, rue Marbeuf.
1901 V	THURNEYSSEN (E.) . . .		10, rue de Tilsitt.
1911 A	TINSEAU (C <sup>te</sup> Léon de) .	Littérateur,	21, rue de Vienne.
1911 A	TISSERAND . . . . .	Conseiller M <sup>e</sup> à la Cour des Comptes,	17, rue du Cirque.
1910 D	TOKUGAWA (S. E. le Prince) . . . . .	Président de la Chambre des Pairs,	Toyotama Gun, Sendagaya, 562, Tôkyô.
1911 A	TOUSSAINT (R.) . . . .		33, rue de Seine,
1906 A	TRESSAN (M <sup>is</sup> G. de). . .	Capitaine,	80, rue St-Hélier, Rennes (Ille-et-Vilaine).
1904 A	TSUDA . . . . .	Secrétaire d'ambassade,	Ministère des Affaires Étrangères Tôkyô.
1912 V	TURENNE D'AYNAC (de). .	Ministre Plénipotentiaire,	72, av. Victor-Hugo.
1912 A	VALET (Paul) . . . . .	D <sup>r</sup> de l'Agence G de la Société générale,	133, rue du Cherche-Midi.
1914 A	VALET (M <sup>lle</sup> M. M.). . .	Critique d'Art à la <i>Revue des Beaux Arts</i> .	133, rue du Cherche-Midi.
1907 A	VARENNE (H.). . . . .	Statuaire,	3 bis, rue de Bagneux.

MM.

1900 A	VERNES (P.) . . . . .		30, avenue de Messine.
1912 A	VERNE (M <sup>me</sup> Marie Cé- cile) . . . . .	Femme de lettres,	27, rue Ballu.
1900 V	VEVER (H.) . . . . .	Joaillier-orfèvre,	59, rue de la Boétie,
1914 A	VIAUX . . . . .	Capitaine de vaisseau, Com- mandant le <i>Montcalm</i> ,	A bord du <i>Montcalm</i> , divi- sion navale d'Extrême- Orient.
1913 A	VICTORIA AND ALBERT MUSEUM (Library) .		South Kensington, Lon- dres, S. W.
1911 A	VIEILLARD (Général). .	Général de division, C. R.,	54, boul. Émile-Augier.
1910 V	VIELLARD (René). . .		90, rue de Miromesnil.
1904 A	VIGNIER. . . . .	Négociant,	34, rue Laffitte.
1904 V	VILMORIN (M. de) . . .	Négociant,	13, quai d'Orsay.
1904 V	VILMORIN (Ph. de) . . .	Id.	66, rue Boissière.
1907 A	VISSIÈRE (Arnold) . . .	Consul Général de France,	44, rue du Ranelagh.
1910 H	WADA (H.) . . . . .	Anc. Commissaire général de l'Exposition anglo-japo- naise de Londres 1910.	Tôkyô.
1908 D	WAKATSUKI (R.) . . . .	Ministre des Finances,	Tôkyô.
1913 V	WATANABE (Chifuyu) . .	Administrateur, de la Ban- que Franco-Japonaise,	Tôkyô.
1911 V	WATANABÉ (C <sup>e</sup> l Mantaro)	Attaché à l'Inspection gén <sup>le</sup> de l'Instruction militaire,	Ministère de la Guerre, Tôkyô.
1910 D	WATANABÉ (Senjiro). .	Directeur de la Mitsui Bussan Kwaisha,	The Old Hall, 4, Kidder- pore aven., Hampstead London, N. W.
1913 A	VAN WEEN. . . . .	Négociant,	90, Damrak, Amsterdam Hollande.
1911 V	WEBER (Victor) . . . . .	Ingénieur,	45, avenue de Wagram.
1910 A	WEILL (Élie) . . . . .	Importateur-exportateur,	117, faubourg Poisson- nière.
1911 A	WESTARP FRENSDORF (Al- fred) . . . . .	Docteur ès-sciences musi- cales,	Aux soins de la Société, 59, avenue du Bois- de-Boulogne.
1902 V	WORCH . . . . .	Négociant,	9, rue Bleue.
1901 V	YAMADA (S.) . . . . .	Profes. à l'École de Droit,	Ushigomé Bententcho, Tôkyô.
1909 D	YAMAOUTCHI (M <sup>is</sup> ) . . .	Commandant,	208, Yoyogui Yoyohata, Tôkyô (Japon).
1910 A	ZIEGEL (M.) . . . . .	Ingénieur de la Marine,	11, rue de Madrid.

Membres d'honneur, donateurs et à vie décédés.

S. A. I. le Prince ARISUGAWA, BARDONNAUT, BEHRENS, BERGER, BING, BISSONET, BOISSONADE, Comte de CAMONDO, CANET, Vice-Amiral COURREJOLLES, DARSEL, GERBEAU, GILLOT, HAYASHI, JANSSEN, KEMP, Prince KOMATSU, Professeur LANNELONGUE, DE LUCY-FOSSARIEU, MATSUDAÏRA, D<sup>r</sup> MÈNE, RÉGNIER, Félix RÉGAMEY, A. H. ROUART, C. ROULINA, SAUERBACH, Vicomte YORITCIKA.

## Quatorzième Assemblée Générale Annuelle

DE LA

### Société Franco-Japonaise de Paris

(Mercredi 11 mars 1914)

*Présidence de M. le Général G. LEBON, Vice-Président.*

---

La Quatorzième Assemblée Générale Annuelle de la Société Franco-Japonaise de Paris s'est tenue le mercredi 11 mars 1914 dans la Salle de l'Alliance Française, 186, boulevard Saint-Germain.

La mort de M<sup>me</sup> Bertin, qui avait toujours suivi nos travaux et notre essor avec le plus vif intérêt et que nous avons pu voir jusqu'à ces dernières années assister régulièrement à nos conférences, retenait loin de nous notre cher Président, que déjà l'an passé une longue et cruelle maladie éloignait de toutes nos réunions.

En l'absence de M. Bertin, c'est M. le général G. Lebon, un de nos quatre Vice-Présidents, qui a présidé notre Quatorzième Assemblée Générale Annuelle, comme M. R. Koechlin avait présidé la Treizième.

Au Bureau ont pris place aux côtés du Général, MM. le Colonel Sainte-Claire-Deville, Secrétaire-Général, Alévêque, Secrétaire-Général-Adjoint, Chevalier, Trésorier, Arcambeau, Bibliothécaire-Archiviste.

A huit heures trois-quarts, M. le Général Lebon a ouvert la séance et a prononcé l'allocution suivante :

#### ALLOCUTION DE M. LE GÉNÉRAL G. LEBON

Mesdames, Messieurs, Mes Chers Collègues,

C'est tout à fait à l'improviste qu'en ma qualité de Vice-Président présent, je me vois appelé à présider ce soir notre Quatorzième Assemblée Générale Annuelle à laquelle M. Bertin avait cru, malgré son deuil, pouvoir venir, éloigné déjà qu'il avait été de nous l'an passé par la maladie. N'attendez donc de moi qu'un simple mot.

Ce que je désire avant tout, c'est exprimer au nom de cette assemblée d'amis et en mon nom personnel toutes nos condoléances émues à notre Président qui n'a pu vaincre l'émotion de se trouver parmi nous ce soir. C'était encore trop près de la cruelle disparition de cette compagne qui toute sa vie partagea tous ses travaux.

M<sup>me</sup> Bertin, comme vous le savez, avait suivi son mari au Japon avec

ses enfants ; elle sut, dans ce temps où les femmes s'expatriaient bien moins facilement, accomplir ce devoir, et là-bas, elle a fait de charitables, chrétiennes et nobles œuvres. Rentrée en France, elle avait continué à les encourager, et nous avons constaté dans notre Ambassade aux obsèques de l'Empereur combien son nom a gardé au Japon une large place à côté de celui de son mari. Son fils Charles a pu, en revenant au Japon comme Attaché Militaire, y retrouver comme nous son souvenir. Cette mère, cette femme de cœur et d'intelligence restera regrettée de tous les siens et de ses amis.

Au cours de l'année passée, la Société a perdu un de ses généreux donateurs en la personne de S. A. I. le Prince Arisugawa. Notre Président n'eût pas manqué de vous retracer la vie de ce marin qu'il lui avait été donné de connaître. Ne pouvant le faire, il m'écrivit les lignes que voici où il a mis une fois de plus la marque de sa grande délicatesse :

« En priant mes Collègues d'excuser mon absence à l'Assemblée Générale  
« de ce soir, j'ai un devoir à remplir, en exprimant les sentiments doulou-  
« reux, partagés par la Société tout entière à l'occasion de la mort de  
« S. A. I. le Prince Arisugawa, qui a été un de ses bienfaiteurs.

« Le Prince, qui a brillamment servi dans la Marine, était dans la vie  
« privée un modèle de l'affabilité qui rehausse l'éclat d'une naissance  
« auguste.

« Le charme, qu'il nous a été permis à tous d'apprécier à Paris, était  
« mieux connu encore de ceux qui ont eu l'honneur d'être souvent accueillis  
« par le Prince et par leurs A. I. les Princesses Arisugawa dans l'élégant  
« Palais de Kojimachi.

« Sa mort qui frappe si cruellement son auguste famille, est pour le Japon  
« un deuil national auquel la Société s'associe profondément. »

Je n'ai pas eu l'honneur de connaître le Prince comme M. Bertin l'a connu. Je ne l'ai vu qu'à l'un de ses passages à Paris. Il m'avait alors semblé retrouver en lui son frère aîné, très-ainé, qui l'avait même adopté et dont le souvenir est demeuré si vivant au Japon.

Ce frère aîné était venu inaugurer dans la province de Shiba, au nom de l'Empereur, l'École d'Artillerie que j'avais commencé à installer un an avant. L'amabilité toute particulière de cet aîné m'avait frappé. En rencontrant plus tard le jeune, j'ai senti que c'était là qualité de famille.

Mesdames, Messieurs, Mes Chers Collègues, je m'arrête et je donne la parole à notre Secrétaire-Général, M. le Colonel Sainte-Claire-Deville, pour la lecture du Rapport Annuel.

---

## RAPPORT DU SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL

Mesdames, Messieurs,

Je puis en toute conscience, vous assurer que la Société Franco-Japonaise de Paris continue à se très bien porter.

Elle s'est accrue cette année de quatre membres à vie et de vingt-six annuels.

En voici la liste :

### Membres à vie :

- MM. BRIEUX, de l'Académie Française, à Paris,  
HORI, Lieutenant de Vaisseau de la Marine Impériale Japonaise, à Paris,  
STILLMAN, médecin à New-York,  
WATANABÉ SHIFUYU, administrateur de la Banque Franco-Japonaise, à Tôkyô.

### Membres annuels :

- MM. le D<sup>r</sup> LUC ARBEL, à Paris;  
Jean BALSAN, industriel, à Paris,  
le D<sup>r</sup> JOHN DE CHRISTMAS, à Paris,  
M<sup>lle</sup> DONNIO, professeur à Paris,  
MM. HENRIOT, ancien consul de Russie à Reims,  
GOMPERTZ, expert près le Tribunal de la Seine, Paris,  
le Contre-Amiral HUGUET, commandant la Division navale d'Extrême-Orient,  
LEHMANN, à Paris,  
Joseph LOGÉ, négociant à Paris,  
le Comte DE LUCY DE FOSSARIEU, agriculteur à la Martinique,  
le D<sup>r</sup> MATIGNON, à Paris,  
M<sup>me</sup> PALENGAT, rentière à Paris,  
MM. RENONDEAU, capitaine d'artillerie à Vincennes,  
l'abbé RIBAUD, vicaire à St-Nicolas-des-Champs à Paris,  
SAMSON, pharmacien à Bouglon (Lot-et-Garonne),  
SENEZ, avocat à Marseille,  
le D<sup>r</sup> THOYER-ROZAT, à Paris,  
M<sup>lle</sup> VALET, critique d'art, à Paris,  
M. le commandant VIAUD, capitaine de vaisseau commandant le *Montcalm*.  
Division navale de l'Extrême-Orient,  
LIBRAIRIE ASHER ET C<sup>ie</sup>, à Berlin.  
BIBLIOTHÈQUE DU VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, Londres.  
FIRMA WED C. G. KLEYGAMP, Office artistique. La Haye.

En outre, notre Vice-Président, M. Miura, voulant au moment de son départ pour l'Amérique affirmer son intention de continuer à être des nôtres a transformé son adhésion annuelle en adhésion à vie. Nous l'en remercions.

Par contre, la Société a été profondément attristée par la mort de S. A. I. le Prince Arisugawa, décédé cette année. Enfin, cinq de nos confrères ont fait parvenir leur démission, et quatre qui, depuis plusieurs années n'avaient pas acquitté leur cotisation, ont dû être rayés de l'Annuaire.

Défalcation faite des pertes, notre nombre atteint le chiffre de 430 membres. Nous étions 407 l'an dernier, il y a donc un gain de 23, un peu inférieur à celui qui avait été constaté en 1913, mais qui constitue néanmoins un accroissement satisfaisant. Votre conseil ne l'a pas, cependant, jugé suffisant et a envisagé certaines mesures propres à favoriser l'augmentation de notre effectif.

Il y a lieu, en particulier, d'espérer qu'un important centre d'adhérents se formera bientôt à Lyon où ne manquent pas les Japonisants. Nous en serons redevables au concours empressé du distingué Consul du Japon dans cette ville, notre confrère, M. Kijima, l'organisateur de la belle fête relatée dans notre dernier Bulletin.

Cette année a vu se produire d'importants mouvements dans les personnels des ambassades de France au Japon et du Japon en France. M. l'Ambassadeur Gérard a quitté Tôkyô après y avoir brillamment représenté la France pendant six années au cours desquelles sa haute valeur et sa parfaite amabilité ont été appréciées par tous ceux de nos compatriotes que leurs intérêts ou leur curiosité avaient attirés au Japon. Dès son retour à Paris, il a repris contact avec la Société. Nous avons été heureux de constater sa présence à la conférence de M. Koechlin.

M. Regnault a quitté la France pour aller prendre sa succession, malheureusement en pleine saison de vacances, au moment où Paris était le plus abandonné. Il n'a pas été possible d'y réunir assez de sociétaires pour lui offrir un repas d'adieux. Notre Président lui en a exprimé tous ses regrets.

Vers la même époque les attachés militaire et naval près l'Ambassade du Japon, MM. le Colonel Watanabé et le Capitaine de Vaisseau Matsumura, appelés à d'autres postes, nous quittaient pour retourner au Japon. Un peu plus tard, M. Miura, premier Secrétaire d'Ambassade, Vice-Président de notre Société était nommé Conseiller d'ambassade à Washington.

Nous n'avions eu, dans nos rapports avec ces Messieurs, qu'à nous louer de leur affabilité, et nous avons déjà pu nous convaincre que nos relations seraient aussi agréables avec leurs successeurs, MM. le Colonel Fukuhara et le Capitaine de Frégate Maruyama ainsi qu'avec M. le deuxième Secrétaire Kikuchi arrivé au mois d'avril dernier.

Les intéressantes conférences données cette année par la Société sont encore présentes à la mémoire de ceux d'entre vous qui ont eu la bonne fortune de pouvoir y assister. Pour ceux qui en ont été privés, le Bulletin en a reproduit ou le texte intégral ou un fidèle compte-rendu. Je n'ai donc ici qu'à les énumérer brièvement.

Ce fut d'abord l'agréable excursion dans la région poétique du Japon littéraire à laquelle nous a conviés M. Arcambeau après l'Assemblée Générale de l'an dernier. Nous espérons repartir prochainement sous sa direction pour parcourir à son tour le pays de la Prose.

Puis, le 27 mai, M. d'Ardenne de Tizac, l'éminent conservateur du Musée

Cernuschi, a bien voulu nous présenter lui-même les merveilles qu'il avait réunies dans le Palais du Parc Monceau à l'occasion de l'exposition de l'Art Bouddhique.

Enfin il y a un mois à peine, notre Vice-Président, M. R. Koechlin achevait de faire passer sous nos yeux cette longue revue des graveurs japonais et de leurs œuvres, représentées par les plus belles épreuves existant en Europe qui, à son appel et à celui de notre confrère, M. Metman, se sont succédées dans les salons du Pavillon de Marsan pendant six expositions annuelles consécutives.

Comme les années précédentes, nous avons profité de nos réunions dans l'hospitalière salle à manger du Cercle Militaire pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux membres du Personnel de l'Ambassade du Japon qui ne manquent pas, au moment de cette prise de contact, de s'inscrire au nombre des membres de notre Société; pour faire nos adieux, ou plutôt dire au revoir à ceux qui, au bout de quelques années nous quittent, soit pour aller occuper un autre poste, soit pour retourner dans leur patrie; et enfin, pour saluer des amis de passage dans la Capitale. Nous avons levé nos verres en applaudissant aux toasts remplis de tact, de finesse et d'humour que notre cher Président adresse avec tant d'à-propos à chacun de nos invités.

Il a dû cependant une fois, le 12 avril, à l'époque de sa maladie, céder la parole au Général Lebon pour exprimer au Commandant Matsumura les regrets que nous causaient son départ; pour nous représenter une ancienne connaissance, le commandant Maruyama; et pour saluer le haut personnel de la Banque Franco-Japonaise, récemment établie à Paris.

Mais il réoccupait sa place au déjeuner du 12 juin donné à l'occasion du séjour que faisait à Paris notre ami M. Ed. Clavery. Dans une charmante allocution il lui a exprimé, au nom de la Société, tous ses remerciements pour les éminents services que lui avait rendus pendant près de cinq ans son ancien Secrétaire Général et ses félicitations pour les Palmes Académiques qui venaient de lui être remises par le Ministre de l'Instruction Publique, distinction que ces services avaient bien contribué à lui faire obtenir.

Nous espérons tous ne pas avoir à attendre trop longtemps le jour où nous pourrons de nouveau le complimenter, le verre en main, de sa décoration de Chevalier de la Légion d'honneur et de sa récente nomination au grade de Consul de 1<sup>re</sup> classe, survenues depuis.

En même temps notre Collègue M. Morita, recevait aussi sa part bien méritée de félicitations pour les Palmes que lui avaient valu ses bon offices lors du don de la Salle des Grues à la France.

A notre déjeuner de rentrée, le 24 novembre, nous avions à notre table : M. le Contre-Amiral Huguet, sur le point de s'embarquer pour aller prendre le commandement de la division navale de l'Extrême-Orient en remplacement de M. le Contre-Amiral de Kerillis, et qui a bien voulu affirmer l'intérêt qu'il portait à notre Société en se faisant le jour même inscrire au nombre de ses membres;

M. Miura, Vice-Président de la Société, promu Conseiller d'ambassade à Washington. M. Bertin, avec ses félicitations, exprimait à M. Miura l'espoir de le voir un jour ramené à Paris par le développement de sa carrière;

M. Matsuoka, qui, après avoir résidé au milieu de nous comme représentant de la corporation des hommes de lettres et journalistes du Japon retournait au pays du Soleil Levant.

C'est notre Bulletin qui fera l'objet du dernier chapitre de ce rapport.

Grâce à son inaltérable dévouement et à ses connaissances étendues en tout ce qui concerne l'Extrême-Orient, notre collègue, M. Arcambeau, nous a préparé cette année des Bulletins qui ne le cèdent en rien à ceux des années précédentes. Il a su réunir des collaborateurs de grand mérite dont vous avez pu apprécier les articles et dont les noms rehaussent le prestige de notre Société. Les sujets traités sont des plus variés et rendent la lecture du Bulletin très intéressante pour tout le monde. Il a réussi à faire cela en rétablissant la périodicité régulière de nos publications, en se conformant à la recommandation émanant de la commission instituée cette année par le conseil de maintenir la dépense dans la limite de nos ressources financières, sans rien sacrifier des soins apportés à la forme artistique. Ce résultat lui fait grand honneur, et je vous propose, Messieurs, de lui en exprimer vos remerciements.

Tout à l'heure, Mesdames et Messieurs, M. Bernot, agrégé des lettres, membre de la Société autour du monde, professeur au Lycée de Sens, voudra bien nous faire part de ses impressions sur le Japon Moderne qu'il a visité récemment.

Après avoir remercié le Secrétaire-Général de son Rapport et l'avoir fait approuver par l'Assemblée, le Président a donné la parole au Trésorier, M. Chevalier, pour le Rapport Financier de l'Année.

---

RAPPORT DU TRÉSORIER  
A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 11 MARS 1914

Messieurs,

Conformément à nos statuts, nous venons vous présenter les comptes de l'année 1913. Ils se décomposent de la manière suivante :

RECETTES	
En Caisse au 1 <sup>er</sup> janvier 1913 . . . . .	821.40
En Banque au Comptoir d'Escompte . . . . .	922.25
Sociétaires annuels. . . . .	3 065 »
Sociétaires à vie . . . . .	1 300 »
Insignes . . . . .	120 »
Vente de Bulletins. . . . .	274.50
Annonces . . . . .	100 »
Dons . . . . .	5 000 »
Intérêts des capitaux . . . . .	897.63
Boni sur une obligation sortie . . . . .	77.67
	<hr/>
	12 578.45

DÉPENSES	
Secrétariat . . . . .	149.35
Trésorerie . . . . .	109.55
Imprimés, réunions . . . . .	681.85
Bulletin . . . . .	5 332.55
Envois au Japon . . . . .	254.05
Bibliothèque et employés. . . . .	813.54
Insignes . . . . .	186.70
Achat de valeurs . . . . .	3 986.40
Divers . . . . .	57.40
En caisse au 31 décembre 1913 . . . . .	60.21
En Banque au Comptoir d'Escompte . . . . .	946.85
	<hr/>
	12 578.45

Nous avons eu 191 sociétaires ayant payé leur cotisation de 1913, 6 ont versé les cotisations en retard ce qui est tout à fait insuffisant car 18 collègues n'ont pas encore payé pour 1912, en revanche six ont payé en avance pour 1914. Grâce à M. Arcambeau la vente des bulletins a produit la somme de 274 fr. 50 et nous l'en remercions.

Nous avons à exprimer toute notre gratitude à nos généreux donateurs : Son Exc. le Baron Ishii Ambassadeur du Japon et M. Albert Kahn qui veut bien nous continuer ses libéralités annuelles ainsi que le Ministère de l'Instruction publique. Nous avons tenu, comme nous vous l'avions annoncé l'année dernière, à profiter de ces générosités pour améliorer sans cesse notre bulletin et nous constituer en même temps un capital. Nous y consacrons

aussi les sommes versées par nos sociétaires à vie, recettes qui ne pouvant être considérées comme des ressources annuelles doivent en toute prudence être capitalisées. Grâce à nos bienfaiteurs nous avons eu près de 900 francs de revenus. La chance nous ayant favorisés, une obligation ouest est sortie, votre Conseil a décidé de la remplacer et vous voyez figurer la différence entre le prix d'achat et celui de remboursement.

Aux dépenses, les frais de secrétariat et de Trésorerie sont modestes. Si les réunions paraissent avoir coûté assez cher, cela tient à ce que ce poste renferme tous les frais d'imprimés. Pour 1913 les dépenses du bulletin se montent à 5 332.55 ; c'est un record qu'il ne serait pas prudent de renouveler ; nous avons 500 francs environ de plus que l'année dernière qui était déjà une année assez lourde.

Pour être juste, il faut reconnaître que nous avons publié beaucoup d'articles très intéressants et des illustrations en grand nombre. Nos envois au Japon, en dehors de quelques abonnements et frais de port de bulletins, consistent en prix que nous donnons dans les Ecoles Françaises. Ces prix, qui sont très appréciés des élèves, contribuent à faire connaître et aimer davantage la France ; et ce faisant notre société est persuadée de remplir le but le plus noble qu'elle puisse se proposer. Notre bibliothèque n'a pas été oubliée, elle s'enrichit tous les ans et les services que rend le secrétaire interprète sont très appréciés de nos collègues. Votre trésorier ayant épuisé la provision d'insignes de la Société a été obligé d'en faire refaire, d'où cette dépense de 186 fr. 70. Enfin votre portefeuille s'est augmenté de 3 986 fr. 40 de valeurs. Il se compose maintenant de :

50 obligations Ouest 3 0/0 anciennes.  
140 francs de rente japonaise 4 0/0 1905.  
8 bons japonais 5 0/0 1913.

Nous espérons, Messieurs, que vous voudrez bien approuver ces comptes.

Après avoir adressé ses remerciements au Trésorier et avoir fait approuver son Rapport, le Président a proclamé les résultats du dépouillement du vote pour le Renouvellement de la Troisième Série du Conseil d'Administration soumise à la réélection en 1914.

#### RÉSULTATS DU VOTE

Nombre de membres votants : 72.

Ont obtenu :

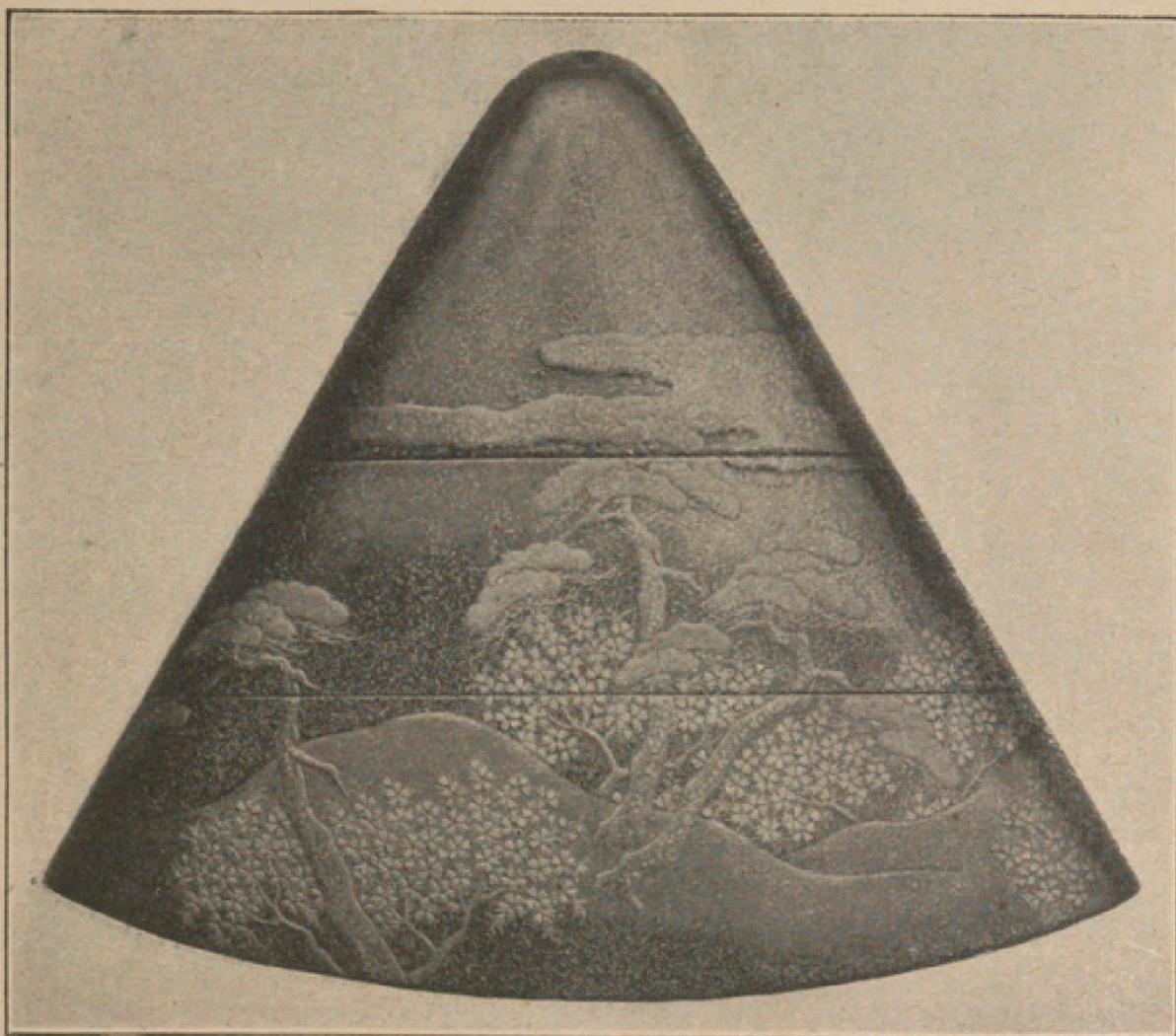
MM. Arcambeau, conseiller sortant . . . . .	72 voix.
Berthelot, conseiller sortant . . . . .	72 »
Clavery, conseiller sortant . . . . .	71 »
Deshayes, conseiller sortant . . . . .	72 »
Dufourmantelle, conseiller sortant . . . . .	71 »
Isaac, conseiller sortant . . . . .	69 »
Marteau, conseiller sortant . . . . .	71 »

En conséquence, ces Messieurs ont été déclarés réélus Membres du Conseil d'Administration.

Après cette proclamation des résultats du vote de l'Assemblée, M. le Général Lebon a présenté à l'assistance M. Fernand Bernot, Agrégé des lettres, Professeur au Lycée de Sens, Boursier de voyage de l'Université, qui avait bien voulu accepter de nous retracer les impressions recueillies par lui dans un récent voyage au Japon.

C'est devant un auditoire de plus de deux cents personnes que M. Bernot a fait passer devant nous les principaux épisodes de son passage au Japon, ne manquant pas de relever chacun d'eux d'aperçus et d'observations qui ont été fort goûtés. Nos Sociétaires et nos lecteurs auront le plaisir dans le Bulletin d'octobre de lire la causerie que nous a offerte avec tant de bonne grâce et de charme notre nouveau collègue.

La séance a été levée à onze heures.



Inro silhouettant le Fujiyama, émergeant des nuages, sur les flancs duquel pousse une riche végétation de pins et de cerisiers en fleurs.



Groupe représentant Fukurokuju, un des sept dieux du bonheur, au long crâne chauve, accroupi contre son cerf et contemplant avec extase le joyau sacré *Tama*. Reproduisant un bronze signé To ounjā, l'âge de 63 ans.

## Note sur le Fer et le Style Namban

PAR

H. L. JOLY

---

J'ai eu la faveur de discuter ici il y a quelques années l'origine du fer Namban, et j'ai suggéré que ce fer venait des Iles Malaises, que ses imitations reproduisaient le genre de forge adopté dans ces îles pour la fabrication des Kris. Peu après, la publication par le Dr Grönemann d'une étude sur les Kris tendait encore à me confirmer dans mon opinion. Les recherches de M. le professeur Tawara Kuniichi, faites sur des échantillons de fer Namban conservés au Japon l'ont amené à conclure que par sa constitution ce fer était identique avec le *Wootz* (1) de l'Inde septentrionale, mais en correspondance M. Tawara m'a déclaré ne pas avoir étudié le fer de Java, ce qui laisse la question ouverte. Il serait intéressant de savoir si les forgerons Malais ont emprunté à l'Inde la méthode de préparer un acier, appelé *Wootz* (bien que ceci ne soit pas un mot hindou) et de le forger avec le *pamor* dans la fabrication des lames de Kris. Sir R. F. Burton (*Book of the Sword*) dit : « Java reçut de l'Inde les Arts de l'Égypte au commencement de l'Ère chrétienne, l'Hindou maintenant sédentaire était alors un explorateur et colonisa Java ».

Ce *Wootz* était exporté de Chaul jusqu'en Egypte et à la côte africaine de Melinda, — à preuve les réclamations du roi de Portugal à ce sujet en 1591, mentionnées par Burton, et ceci est à noter car il semblerait étrange que les Portugais protestant contre cette exportation, aient eux-mêmes introduit du *Wootz* au Japon. — Quelle que soit la source du *Namban Tetsu* connu des Japonais, les conclusions de M. Tawara, en mars 1913 étaient :

a) Le Namban Tetsu en forme de lingot elliptique plat (et de gourde) est identique avec les *Wootz*;

b) Les Namban Tetsu en forme de barre sont d'origine étrangère inconnue. Ses analyses ont donné : carbone, 1,60; manganèse, 0,009; silicium, 0,08; phosphore, 0,076; soufre, 0,003 pour les échantillons *a*; et pour les échantillons *b* carbone, 1,58; manganèse, 0,017; silicium, 0,016; phosphore, 0,011, trace de soufre.

Le point le plus important de cette recherche, prouvant l'origine étrangère de ces fers est la détermination du phosphore qui varie de 4 à 10 fois la teneur en phosphore des fers japonais.

Le fer Namban est une matière bien distincte qui n'a rien à voir avec le style Namban ou pour être plus correct *les styles groupés* sous ce nom jusqu'ici.

(1) Voir au sujet de cet acier : Yule, *Marco Polo*; Philipps, *Metallurgy*; Percy, *Iron*; Birdwood, *Industrial Arts of India*. Philipps donne l'analyse : Carbone 1,333 + 0,312; silicium 0,045; soufre 0,181; arsenic 0,037; fer (par différence) 98,092, d'après les résultats de Heath (*Royal Society* 1795) qu'il serait bon de revoir par des méthodes modernes.

A titre purement récapitulatif on peut faire remarquer que la classification des gardes dites Namban laisse à désirer. Certaines gardes d'origine chinoise, ou pour être plus clair, de fabrication chinoise furent importées, par le port de Nagasaki, soit comme curiosités soit comme marchandise (?) et le fait est nettement mis en évidence par la mention d'un document douanier que nous rencontrons à la page 90 de *Soken Kinko Ryakushi* de M. le Professeur T. Wada. Il s'en suit que les gardes à incrustations en nunomé, attribuées aux damasquineurs de Nagasaki, fort semblables aux gardes chinoises (dont le Dr Münsterberg reproduit quelques échantillons dans son *Chinesische Kunstgeschichte*) peuvent être groupées dans les Namban bien que, venant du Nord-Ouest la nomenclature ainsi adoptée soit illogique. Les gardes dites *Kanto tsuba* et *Kannan tsuba* (dont Hayashi semble avoir fait Kagonami) dont les premières ont un dessin purement chinois à éléments symétriques, tandis que les autres appartiennent aux types : poisson-dragon et pagode ; cerf-singe-guêpe, etc. (v. *Hawkshaw Catalogue*) et auxquelles le type Namban semble le mieux s'appliquer, sont celles que vise la présente note.

Le style de gardes perforées de rinceaux s'entrecroisant tantôt avec quelques simples convolutions puissantes, tantôt en un fouillis de petits éléments enchevêtrés où la patience du ciseleur a quelquefois ajouté des figures des animaux, fixes ou mobiles, ce style dont les variations sont infinies semble avoir été importé par l'intermédiaire de la Chine, le nom *Kanton* ou *Kannan tsuba* l'indique suffisamment, et point n'est besoin d'aller chercher une ressemblance douteuse avec les armes portugaises comme l'ont fait certains auteurs. Le style à rinceaux existait dans l'art du Bronze bien avant que les Portugais n'aient eu affaire au Japon ou dans l'Inde. Les anciens bronzes chinois nous en offrent maintes preuves dans les poignées, oreilles, pieds et ajourés de dragons et de rubans. La question qui se pose est, d'où vint ce style ? de l'Inde, de la Perse, vers la Chine ou vice-versa ? la présente note ne cherche pas à résoudre, mais simplement à poser la question en appelant l'attention sur quelques points naturellement acquis.

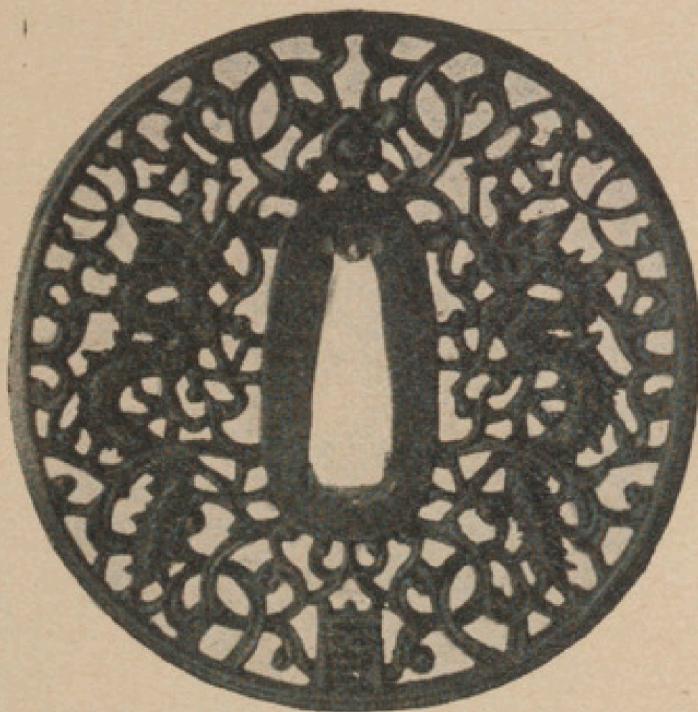
Lors de la vente Garié une pièce de selle fut décrite comme ornement d'applique et figurée au catalogue sous le n° 834. Récemment, la mort de M. A. W. Paul ayant amené sa famille à vendre les objets qu'il avait collectionné autrefois dans le Népal, au Sikkhim et en d'autres provinces de l'Inde, y compris des échantillons de travail Tibétain et Sino-Tibétain, j'ai été chargé de mettre un peu d'ordre dans cette collection (en partie exposée au Musée de Bristol) avant la vente. L'une des pièces les plus intéressantes était une garniture de selle, en « style Namban » avec dragons mobiles finie en *nunomé* précisément dans le genre de la pièce Garié 834. Malheureusement je n'ai pu apprendre où — Bhutan ou Népal — feu M. Paul s'était procuré cette monture, — et à mon grand regret j'ai été battu aux enchères. — Une autre pièce intéressante du Tibet méridional était une de ces grandes conques à aileron de cuivre partiellement doré, décorée d'amorini et d'un dragon.

Si on rapproche du travail de la selle en question les vermiculations des montures de sabres et de dagues à deux tranchants d'origine Bhutanaise, on retrouve une similarité avec d'une part les gardes à grands rinceaux, d'autre part celles à petites vermiculations enjolivées de perles et émaux. On pourra

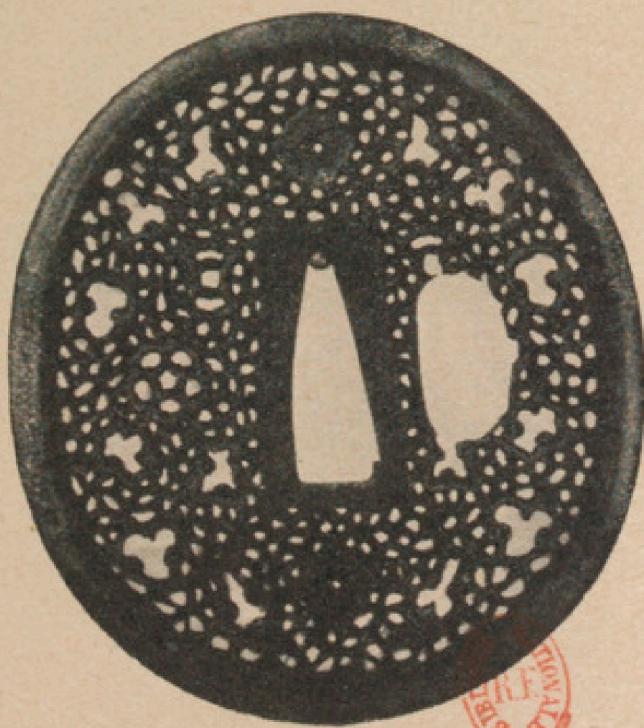
TROIS TYPES DE GARDES « NAMBAN EN FER » (COLL. H. L. JOLY).



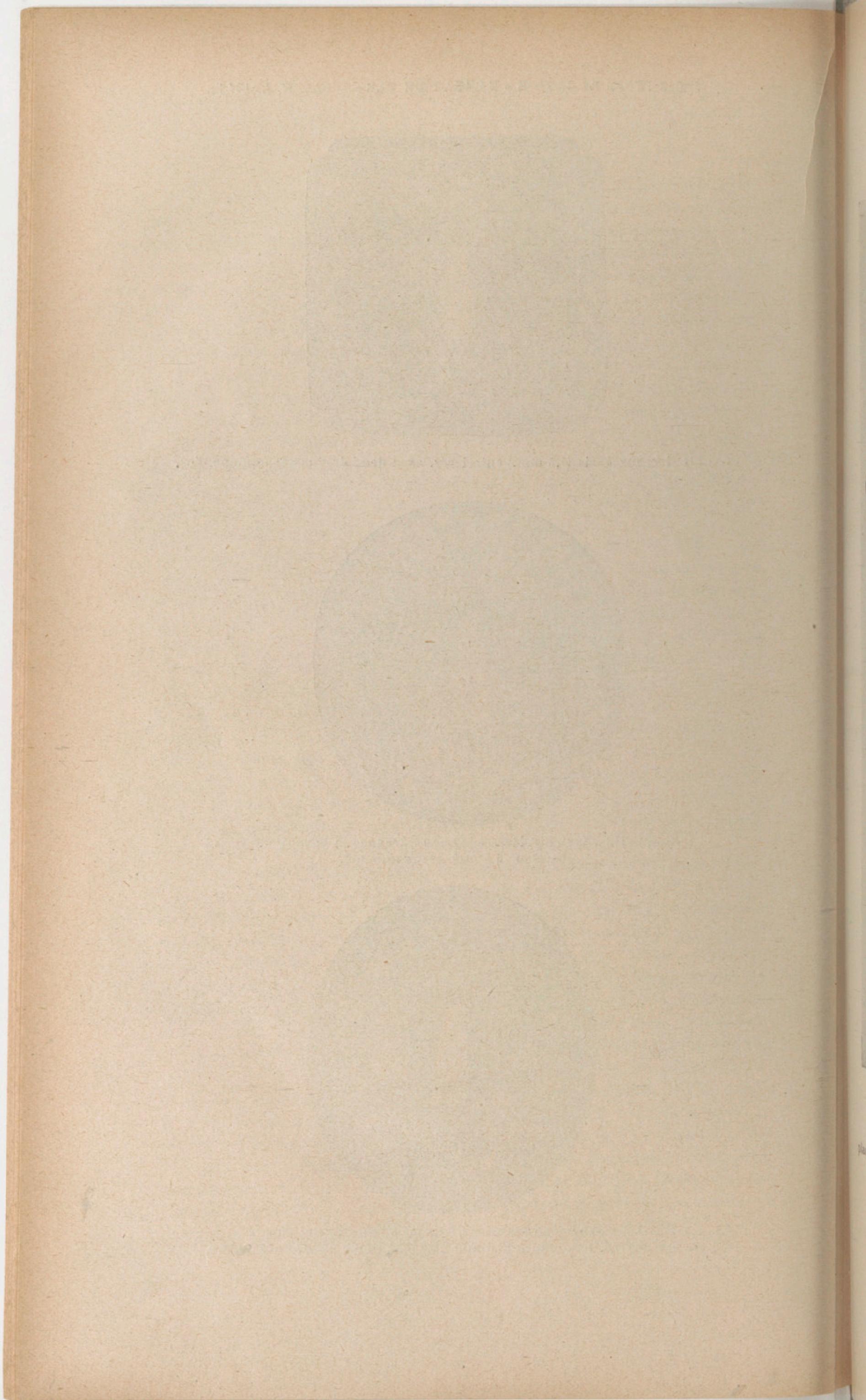
Grands rinceaux épais (7,5 mm.) entrelacés, avec deux dragons et nunomé d'or.

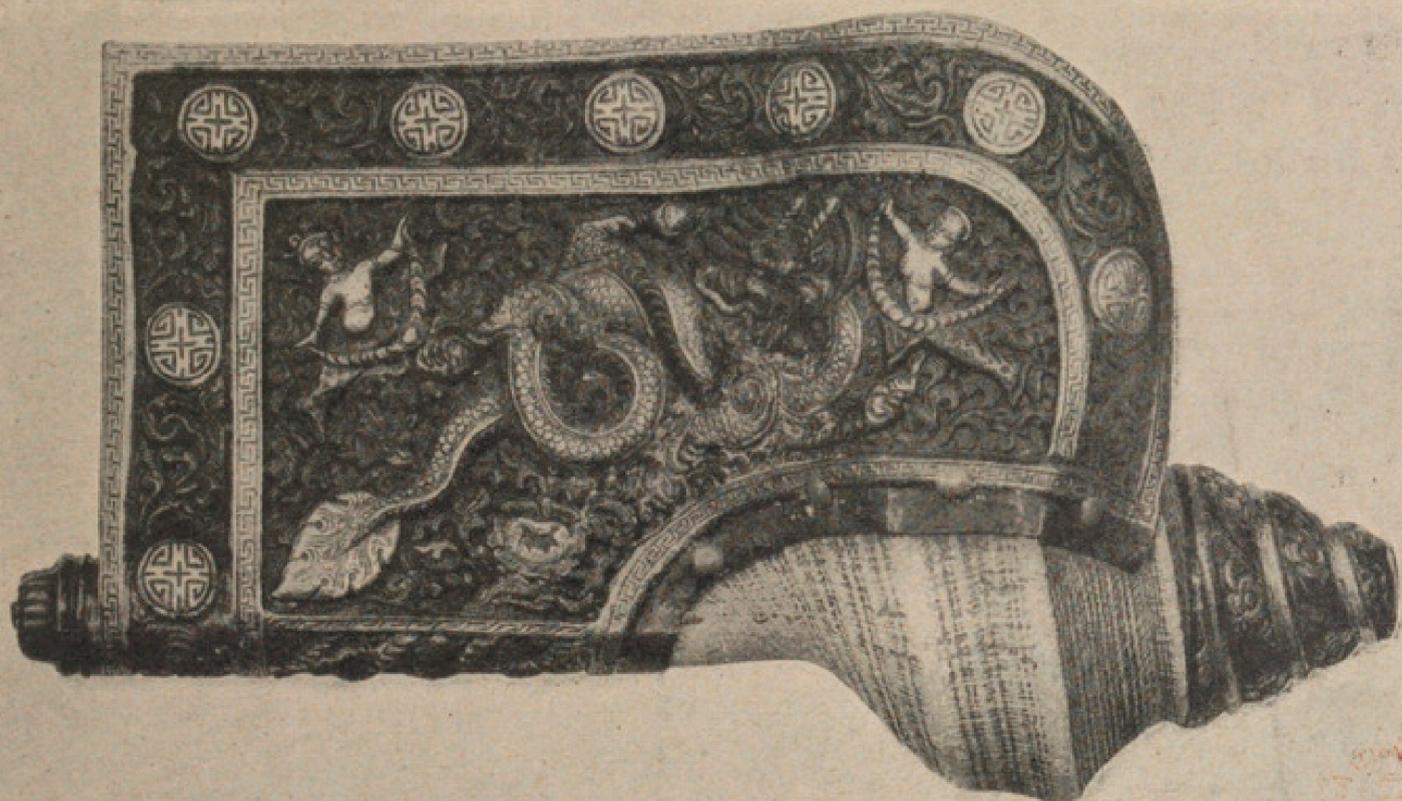


Grands rinceaux entrelacés avec deux dragons et *Tama* mobile, épaisseur 5,5 mm., sans nunomé.

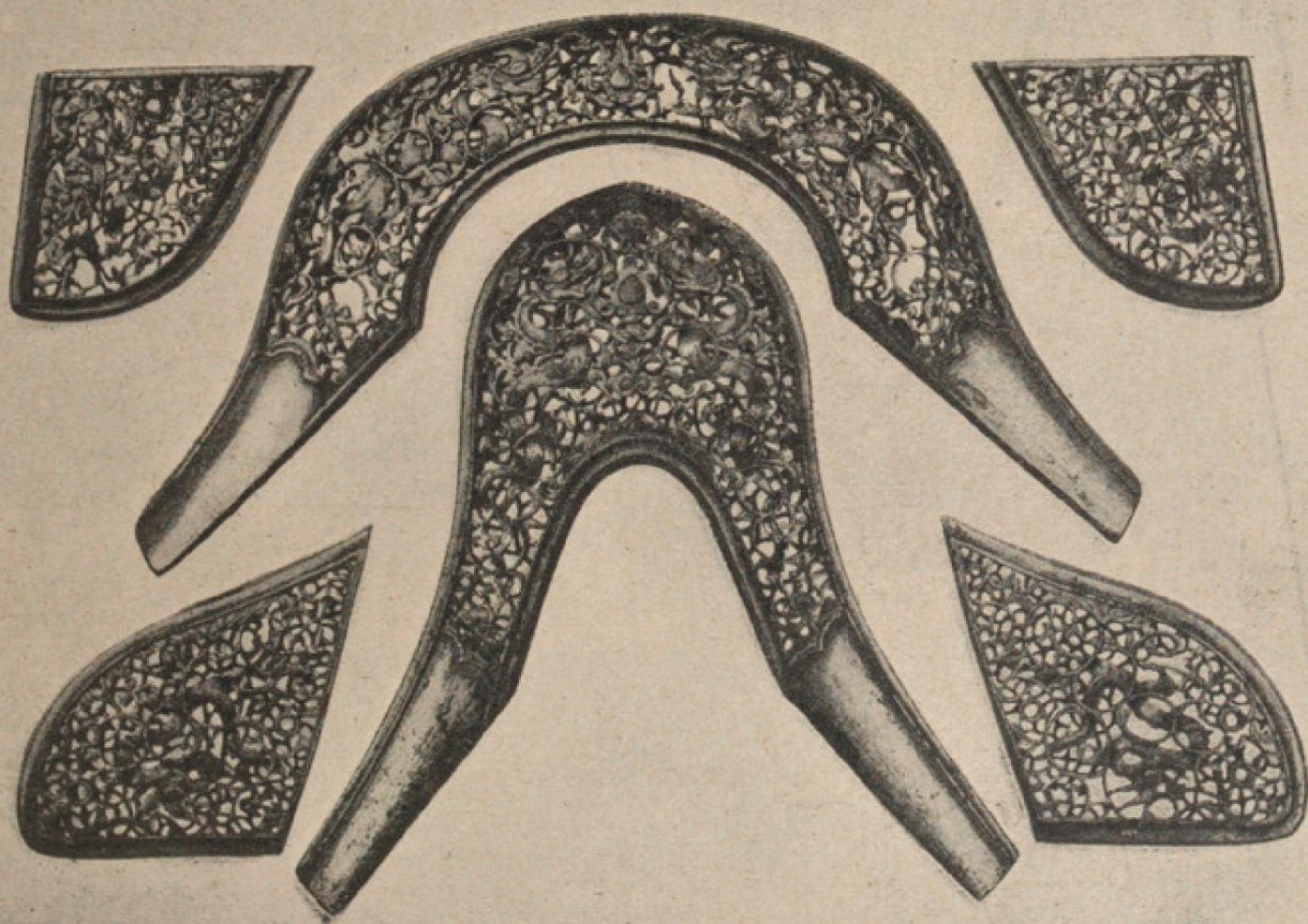


Petits rinceaux avec capsules destinées à recevoir des émaux ou des pierres, toile mince (3,5 mm.) tranche ronde épaisse argentée.





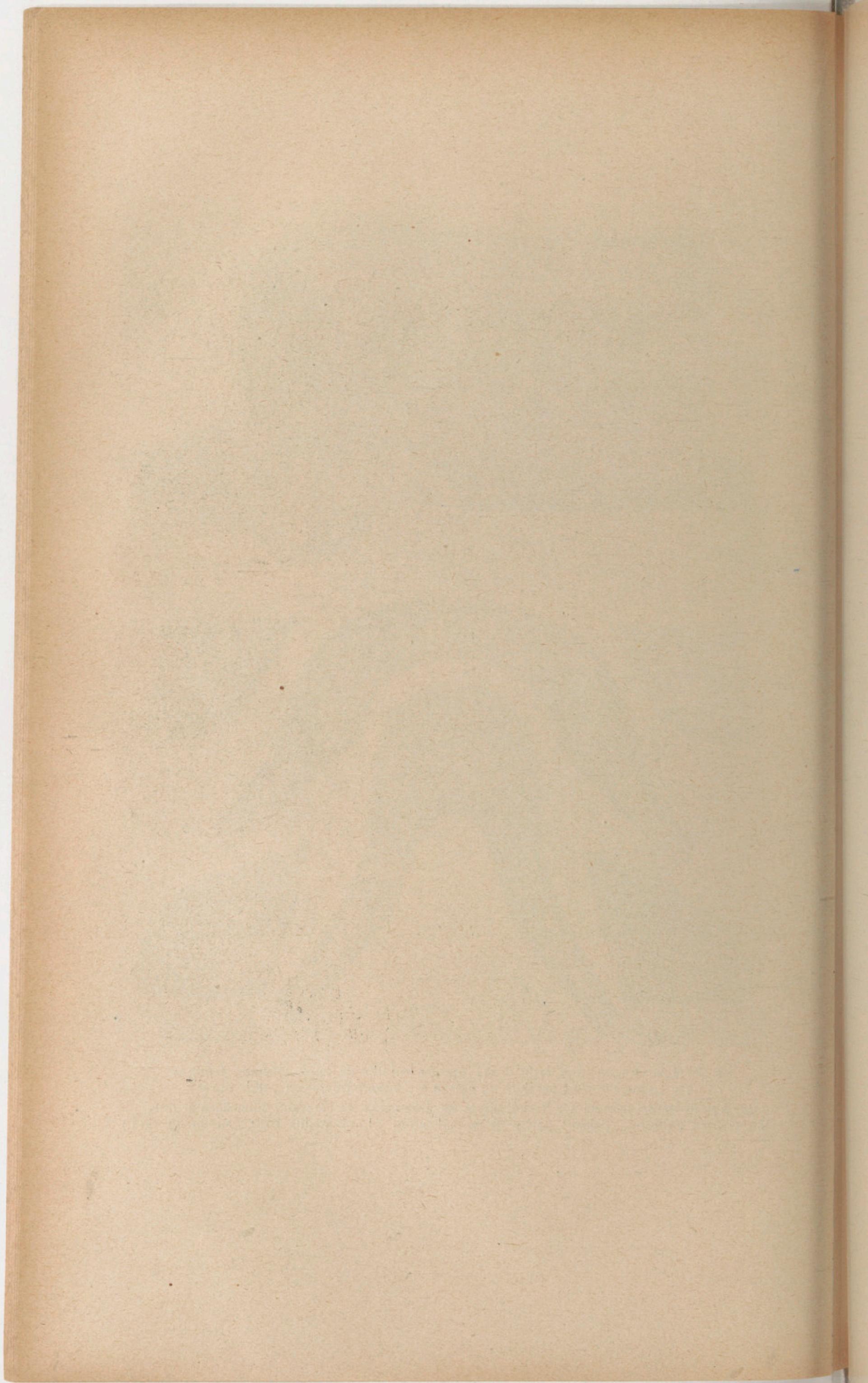
A

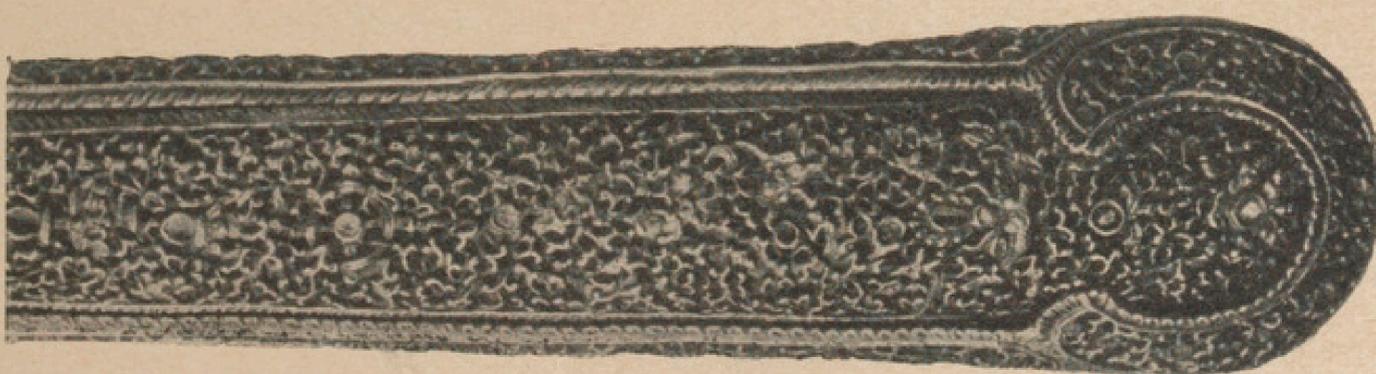
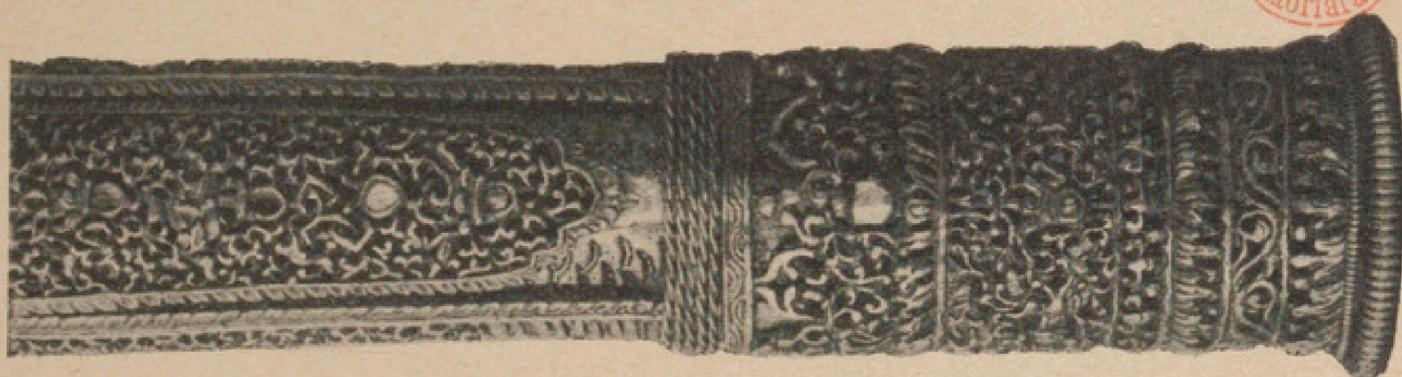


B

A. Trompette Lamaïque faite d'une grande coquille de *Fusus* (*Murex*) *Aruanus* avec embouchure et pavillon en cuivre repoussé ciselé et en partie doré.

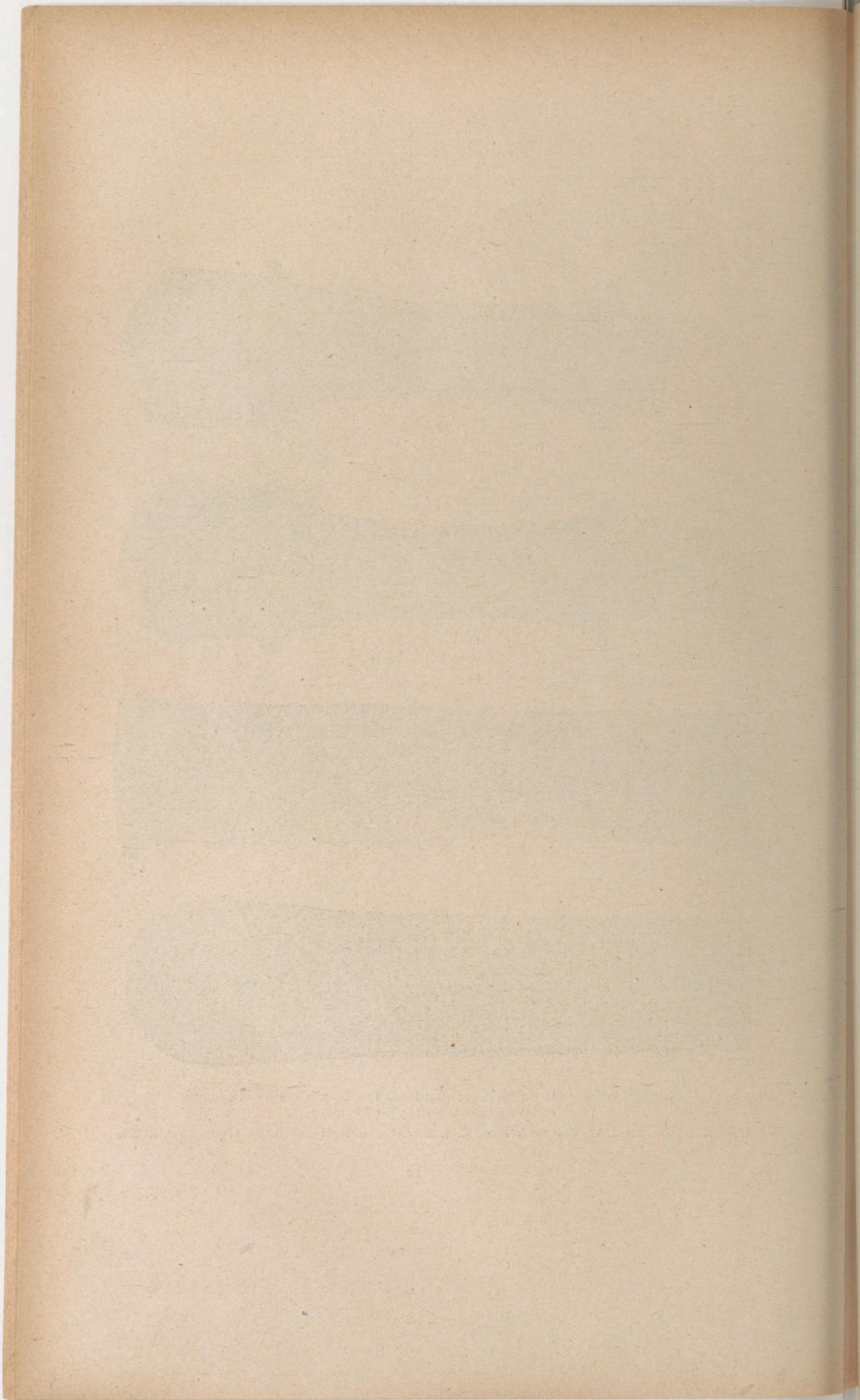
B. Appliques de selle en fer forgé, ciselé de dragons et de rinceaux entrelacés à jour, plaquées en nanomé. (Faisant partie de la collection Alfred Wallis Paul, vendue en 1913.)





Poignard provenant du Bhutan; montrant les deux côtés de la poignée  
et les deux extrémités du fourreau.

Collection de M<sup>r</sup> John Claude White, C. I. E., Ancien Résident Britannique au Sikkhim.



également se souvenir de la ressemblance qui existe entre certains poignards du type *Shosoin Zukuri*, et entre certains Tachi montées à cabochohs et les armes tibétaines fabriquées à Dergé également montées à cabochohs (V. W. Rockhill, *Notes on the Ethnology of Tibet*, Washington, 1895, pl. 22 et *Land of the Lamas*, 257). J'ai eu l'occasion d'en parler dans le *Sword Book*.

Le poignard figuré ici que j'ai photographié comme étant très caractéristique appartient à M. John Claude White (1).

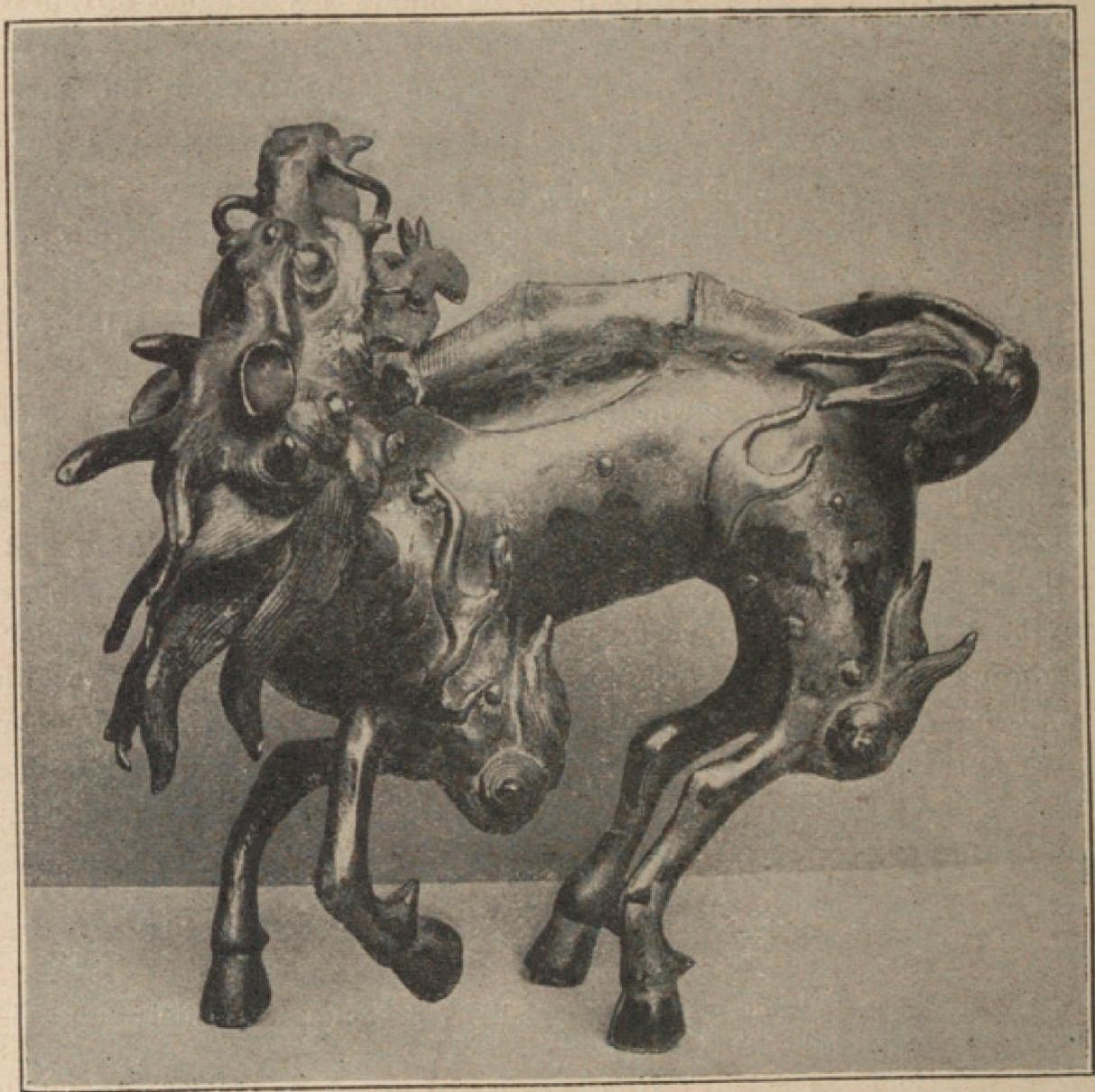
On y remarquera, en particulier dans le pommeau, deux ornements qui se répètent dans les gardes « Namban », de même les dragons affrontés ou entrelacés se présentent dans les gardes chinoises et dans les boîtes à *pàn* du Nepal, — j'en ai des échantillons dans ma modeste collection. — Ajoutons que le monogramme OVC de l'ancienne Compagnie des Indes, qu'on retrouve sur ses jetons et sur certains bâtiments, par exemple à Ceylan, est aussi assez commun sur les gardes dites Namban du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles, fabriquées dans l'Hirado ou copiées des travaux d'Hirado. A cette époque cette marque était bien connue au Japon et son introduction dans des gardes de style étranger ne semble pas étonnante.

Ceci dit, nos collègues voudront-ils bien se poser eux-mêmes les questions que cette note suggère. Le style Namban n'est-il pas dérivé des armes du Nord de l'Inde et du Tibet méridional? L'influence de cet art florissant aux pieds du Kanchenjunga n'a-t-elle pas suivi les caravanes Bouddhiques et ne peut-elle être antérieure de plusieurs siècles au XVI<sup>e</sup> siècle? mais est-elle restée latente jusqu'à ce que de nouveaux rapports avec l'Inde par voie de mer ou les nombreux échanges avec la Chine au temps des Mings ne l'aient réveillée? parmi les nombreux érudits, les collectionneurs documentés, quelques-uns voudront peut-être obligeamment apporter leurs lumières à l'élucidation de ce problème. J'ai cru inutile de m'appesantir sur des détails que les illustrations suffisent à indiquer.

Londres, Août 1913 (2).

(1) Ancien Résident du Gouvernement anglais au Sekkhim et commissaire adjoint à Sir Francis Younghusband dans l'Expédition de Lhasa.

(2) M. de Tressan a publié dans l'*OEstasiatische Zeitschrift* de janvier 1914, une note sur les gardes dites Namban dans laquelle il fait usage du livre précité de M. Wada. On pourra rapprocher ses conclusions de ce qui précède.



Brûle-parfums en forme de chimère en bronze.

**Nouvelles Contributions**  
**à l'Étude de l'Histoire de la garde de sabre japonaise**

PAR

**M. le Marquis DE TRESSAN**

---

Depuis la publication dans le Bulletin de la Société de ma monographie relative à l'histoire de la garde de sabre japonaise, l'étude de documents japonais jusque-là inconnus, la traduction de nombreux travaux dus aux érudits que sont MM. *Betsueki Nōsan*, *Kuwabara Yōjirō* et *Akiyama Kyusaku* et enfin la publication récente de l'ouvrage substantiel de M. Wada : *Hōmpō Soken Kinko ryakushi* 本邦装劔金工略誌 (notes abrégées concernant les ouvriers d'art du métal, fabricants de garnitures de sabre, de ce pays), m'ont permis de compléter de façon très notable ce premier essai consacré à la ciselure (1). J'ai déjà commencé à faire connaître le résultat de ces études dans l'excellente revue d'art d'Extrême-Orient qu'est l'*Ostasiatische Zeitschrift* (fascicule 3, octobre 1912; fascicule 4 de 1913). Mon désir est maintenant d'en faire profiter les lecteurs de ce bulletin.

Et tout d'abord voilà le cadre général — division même de l'ouvrage de M. Wada — qui peut être donné à une histoire des garnitures de sabre japonaises.

**I<sup>re</sup> Époque.** *Kotsuba* 古鐔. Calendrier occidental : antérieurement à 1427 (avant le shogun *Ashikaga Yoshinori*).

Il n'existe pas encore d'artisans vouant uniquement leur activité à la fabrication des gardes. Celles-ci sont exécutées par des *fabricants de sabres* 刀匠 (2) ou des *armuriers* 甲冑師 (*Kachushi*).

Les plus anciennes des gardes actuellement conservées (3) ne remontent pas à plus de 600 ou 700 ans. Les objets remontant réellement à une telle époque sont fort rares et ne correspondent nullement à ceux ainsi datés par Hayashi. L'intention artistique est d'abord peu nettement prononcée.

(1) Je dois en outre remercier M. G. Jacoby, qui m'a prêté d'intéressantes notes manuscrites, résumés de lettres de M. Wada.

(2) Ou *katana kaji* 刀鍛冶 (forgerons de sabre).

(3) En dehors, bien entendu, de celles des époques préhistoriques ou protohistoriques et des gardes des armes de cérémonie. Je veux seulement parler ici des *tsubas* en fer des armes de combat possédant un décor tant soit peu artistique.

a) *Travaux de fabricants de sabres.* — Gardes assez grandes, de forme ronde et à bord arrondi (1), sobres d'ajourages (la plupart n'en ont qu'un seul).

b) *Travaux d'armuriers* (2) (Kachushisaku). — Deux types dont le second est un peu postérieur au premier :

1. *Forme ronde.* — Grande taille, bord droit (角耳), relevé (*dote mi-mi* 土手耳) (3) ou *suki-kaeshi* (鋤返 littéralement bêche retournée) (4).

Ajourages simples : fleurs, feuilles, etc. Un seul trou de *hitsu* 櫃 pour le passage du *kogai*.

2. *Forme mokkō* 木瓜形 (quadrilobée). — Surface avec d'assez nombreux ajourages, en négatif, de fleurs de prunier, de cerisier, etc.

La qualité du fer et l'exécution du travail sont excellents dans ces différents genres. Le décor devient graduellement de plus en plus artistique.

M. Akiyama Kyusaku a eu l'amabilité de me communiquer l'*Oshigata* (estampage à l'encre de Chine) d'une des plus belles gardes primitives actuellement connues au Japon. Elle appartient au prince *Yamanouchi* et est due à un maître armurier *Myōchin* de la fin du xiv<sup>e</sup> ou du commencement du xv<sup>e</sup> siècle. On y voit en ajourage négatif le nom du dieu de la guerre *Hachiman* 八幡 et en positif les silhouettes de deux sangliers, l'animal emblème de la même divinité. Cette *tsuba* est mince — comme toutes les gardes primitives en fer, — de grande taille, ronde et à bord en forme de bourrelet arrondi. La surface est irrégulière (caractéristique également générale de tous les anciens travaux).

## II<sup>e</sup> Époque, dite des *Ashikaga* (Calendrier occidental : 1428-1572).

a) A partir du gouvernement d'*Ashikaga Yoshinori*. — C'est au goût de ce dernier pour les *tsubas* bien ornées qu'on doit l'exécution des gardes dites *Heianjō-Sukashi* 平安城透 beaucoup plus raffinées déjà (5). C'est alors seulement que certains artisans se consacrent uniquement à l'exécution des gardes de sabre. Ce sont ceux qu'on nomme les *tsubako* 鑢工. Les *Heianjō* sont des *tsubas* en fer de forme généralement ronde, comme celles de l'époque précédente, à surface entièrement parsemée d'ajourages de *mon* 紋 (armoi-

(1) Sans être relevé. Les gardes figurées sous les nos 2 et 4 dans mon article de l'*Orientalische Zeitschrift* d'octobre 1912, sont des *tsubas* de fabricants de sabre.

(2) Oeuvres des premiers *Myōchin* 明珍 dits les *Kamijudai* 上拾代 (c'est-à-dire les dix générations du début).

(3) *Dote* signifie digue, levée de terre.

(4) Le bourrelet rond du bord est fréquent.

(5) M. Akiyama Kyusaku m'écrit (lettre du 16 mars 1914) que « les *Heianjō sukashi tsuba* sont antérieures à l'époque de *Yoshinori*, comme le déclare l'ouvrage de M. Wada. » D'après lui la figure 10 de l'album de ce dernier est très caractéristique.

ries), de fleurs, etc. exécutés en *sukashi bori* (1) 透彫. Le bord est arrondi, les trous de *hitsu* sont de grande dimension (fig. 5 du numéro d'octobre 1912, de l'*Ostasiatische Zeitschrift*).

b) Les ateliers d'armuriers continuent à produire des travaux analogues à



FIGURE 1.

Garde en fer à surface irrégulière et mince, ajourée de deux sangliers, emblèmes d'*Hachiman* et de l'inscription du nom de cette divinité. Rebord saillant. Oeuvre d'un armurier de la famille *Myôchin*, attribuée au commencement du xv<sup>e</sup> siècle (Collection du Prince Yamanouchi). D'après un *Oshigata* aimablement communiqué par M. Akiyama Kyusaku.

ceux de la période précédente, mais plus perfectionnés (garde de ma collection reproduite dans le numéro d'octobre 1912 de l'*Ostasiatische Zeitschrift*).

Bientôt paraissent les trois grands maîtres *Myôchin* 明珍 des temps modernes : *Takayoshi* 高義 (milieu du xv<sup>e</sup> siècle), *Yoshimichi* 義通

(1) Ajourage ciselé.

et enfin *Nobuiye I* (1486-1564), ceux qu'on nomme au Japon les *San myô shu* 三妙手, c'est-à-dire « les trois talents admirables ». Très rares, dit M. Wada, sont les œuvres signées du premier de ces maîtres. Néanmoins, la collection de M. *Miyasaki Dosaburô* possède une de ces tsubas paraissant bien authentique. Elle est très grande et assez épaisse, à bord un peu surélevé et à surface irrégulière. La qualité du fer est parfaite, la forme *mokkô*, les trous de *hitsu* très grands. Le décor consiste en un ajourage, rendu en négatif d'un clair de lune sur les roseaux. C'est une œuvre très belle (reproduite dans l'ouvrage de M. Wada) dont la signature est bien du type de celles lues sur les armures.

On sait qu'avec *Nobuiye I* l'épaisseur de la garde augmente encore, tandis qu'au contraire les tsubas primitives de la première époque sont minces pour ne pas alourdir le sabre. Le bord surélevé de ces dernières servait à constituer une sorte d'entretoisement destiné à consolider la garde et à lui permettre de résister aux coups parés par la lame et ayant glissé sur celle-ci. (Au sujet des diverses générations de *Nobuiye* 信家, voir mon étude de l'*Ostasiatische Zeitschrift*, numéro d'octobre 1912).

c) Durant cette seconde époque de l'histoire de la garde de sabre japonaise, les premiers incrustateurs font également leur apparition. On leur doit ces gardes de l'époque *Onin* (1467-1468) qui se ramènent à trois types de décor différents (1) :

1° Gardes décorées d'un pointillé (點) de laiton, peut-être antérieures à cette fin du xv<sup>e</sup> siècle (Monographie du Bulletin de la Société, fig. 19) ;

2° Ajourages sur fond de fer entourés d'une incrustation de fils de laiton : *Suji zogan* 線象嵌. Ce mode d'ornementation se combine souvent avec le précédent ou le suivant d'où la place intermédiaire que je lui donne ici ;

3° Sur fond de fer, incrustation en léger relief de laiton (*odô* 黄銅) puis de cuivre (*sodô* 素銅), d'armoiries, de fleurs stylisées et de *karakusa* 唐草. Ces tsubas ont un grand caractère. M. Akiyama Kyusaku a pu en examiner une portant la signature *Heianjô Nagayoshi* 平安城長吉 et datée de la 2<sup>e</sup> année du *nengô Bummei* (1470).

d) La deuxième époque est enfin celle de l'apparition des *Kaneiye* 金家 qui marque une grande date dans l'histoire de la ciselure japonaise et eut lieu sous une double influence : celle des écoles de peinture *Song Yüan* et celle des premiers *Gôto* (Yûjô : 1435 ou 1440 à 1512). Les *Kaneiye* cisèlent les premières gardes *iroe* 色繪 (littéralement : dessins peints). A la composition picturale de style paysagiste qu'ils affectionnent, des incrustations de métaux viennent ajouter l'attrait d'un coloris.

(1) D'après M. Akiyama Kyusaku (lettre du 16 mars 1914), les plus anciennes des *Onin tsubas* n'ont qu'un décor d'incrustation sans adjonction d'ajourages.

Dans le fascicule 4 de 1913 de l'*Ostasiatische*, j'ai assez longuement étudié cette école. Il me suffira donc de faire ici un résumé rapide.

Le premier *Kaneiye* est connu au Japon sous le nom d'*Oshôdai* 大初代 ou « grand fondateur ». Il dut travailler vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Ses œuvres authentiques sont actuellement rarissimes. D'après M. Wada, il se serait surtout inspiré de *Sesshû* (1420-1506) alors que ses successeurs ont dû souvent copier les esquisses des premiers *Kano*. C'est de cette époque, en effet, que date l'influence très notable exercée par la peinture sur la ciselure japonaise (1).

Les caractéristiques des travaux de *Kaneiye I* sont les suivantes :

Gardes en fer de forme *Ogata-no maru* 大形の丸 (ronde de grande taille), bord battu et très légèrement saillant, surface irrégulière, traces du marteau fort apparentes, signature : 城州伏見住金家 « Joshû Fushimi habitant *Kaneiye* ». Une face seule de la tsuba est décorée d'un motif ou de motifs séparés généralement très simples, en relief déjà nettement marqué. Incrustations fort sobres. Un seul trou de *hitsu* à gauche de l'ouverture laissée pour le *Nakago* 中心 (fusée de la lame). La garde reproduite dans l'ouvrage de M. Wada est ornée d'un buste de Dharma dans une attitude puissamment méditative.

M. Akiyama Kyusaku m'a communiqué en outre des *Oshigata* de tsubas dont l'une est décorée d'une biche et d'un cerf, symboles de l'automne, traités en relief.

Le deuxième *Kaneiye* (*nidai* 二代 c'est-à-dire 2<sup>e</sup> génération suivant M. Wada; *Meijin Shôdai* 名人初代 ou : le premier grand artiste célèbre d'après M. Akiyama Kyusaku) a exécuté des gardes en fer d'une épaisseur un peu plus grande, de forme souvent *mokkô* 木瓜形, parfois aussi ronde. La surface est assez irrégulière et éveille encore l'idée d'un travail d'armurier. Mais désormais la face principale est ornée de personnages, de paysages, motifs formant de véritables scènes picturales ciselées en haut relief. Il y a en outre de belles incrustations de laiton, d'or et d'argent. L'exécution du décor du revers reste pourtant simple. L'inscription est désormais la suivante qu'emploieront par la suite tous les imitateurs du deuxième maître... et ils furent légion : 山成國伏見住金家 (Kaneiye habitant Fushimi dans la province de Yamashiro, et non plus en Joshû, comme l'écrivait *Kaneiye I*). Nous observerons enfin que chez *Meijin* les caractères d'écriture employés sont moins grands que chez *Oshôdai* et que le bord de la garde est plus relevé. La garde n<sup>o</sup> 367 de la collection Mène (qui n'en renfermait aucune de *Kaneiye I*), décorée du cortège du bienfaisant Kwannon et achetée pour la somme de 1.800 fr. par le *Metropolitan Museum* de New-York, était probable-

(1) Voir mon étude de la *Revue de l'Art ancien et moderne* de 1913 : « le Paysage japonais et son emploi dans le décor des gardes de sabre ».

ment de *Kaneiye II*, d'après son style et son exécution différant fort, comme le montre l'exposé ci-dessus, de ceux d'*Oshôdai*. M. Bashford Doan est pourtant partisan de l'attribution à ce dernier maître (Article du *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art* de juillet 1913) mais il ne donne aucune raison bien convaincante.

A *Meijin* aurait succédé le *Nidai* 二代 de M. Akiyama Kyusaku suivi de deux autres *Kaneiye*. Les gardes prennent bientôt ce que cet expert japonais appelle « un aspect de décadence » ; moyen relief, bord arrondi, exécution plus lâchée.

Puis avec la 4<sup>e</sup> ou peut-être même seulement la 5<sup>e</sup> génération apparaissent les ajourages (1). La patine du fer est de couleur plus noire.

Postérieurement encore, cette dernière tourne au rougeâtre laissant parfois voir la nuance grise du fond. Alors que le jambage central du signe *iye* 家 du nom *Kaneiye* aurait généralement été tenu très vertical chez les premiers maîtres, les suivants auraient gravé un signe à jambage arrondi (2).

Le véritable continuateur des *Kaneiye* de la lignée principale aurait été *Kanesada* de *Kyôto* 金定 (fin du xvi<sup>e</sup>, commencement du xvii<sup>e</sup> siècle). En outre, *Okada Jinsaemon* 岡田甚左衛門 (*Kanetsugu* 金次) de *Hagi* en *Nagato* traita souvent des scènes légendaires apparentées de très près aux travaux de *Kaneiye II*. Il y eut enfin des artistes du *Higo* et de *Hasuike* 蓮池 en *Hizen* qui imitèrent les *Kaneiye* et mirent sans scrupule ce nom sur leurs œuvres. On connaît un ciseleur plus loyal qui inscrivit : *Iyetsugu* 家次 habitant *Saga* 佐賀 (également localité du *Hizen*) (3).

e) Jusqu'ici nous n'avons encore rien dit de ce genre de gardes nommé en Europe *Kamakura tsuba* 鎌倉鐔. Caractéristiques connues : *tsubas* en fer minces, à patine foncée, généralement de formes ronde ou *mokkô* décorées en léger relief de paysages, de fleurs stylisées, etc. dont l'ornementation rappelle beaucoup celle des gardes en *zogan* de l'époque *Onin* (1467-1468). Ces œuvres fabriquées à *Kyôto* n'auraient pas plus de trois cents ans d'âge. Des ajourages de libellules, de plantes, etc., très synthétiques sont fréquemment adjoints à la ciselure. Le style des *tsubas* authentiques a grand caractère mais la qualité du fer est médiocre.

f) Les renseignements concernant l'atelier de *Kanayama* sont toujours assez peu précis. On sait qu'on lui attribue des gardes en fer épaisses, assez petites, à bord anguleux présentant souvent des *hone* 骨 (aspérités produites par la

(1) Petits ajourages dits *ko sukashi mono* 小透物 offrant fréquemment des motifs de *lobas* (planchettes funéraires), de *nasubi* (aubergine), etc.

(2) La garde de *Kaneiye II*, ornée d'un sennin et de forme *mokkô* de la Collection Wada (n° 48) a un signe *iye* dont le jambage inférieur gauche n'est pas vertical mais offre un angle. Il en est de même de la *tsuba* n° 17.

(3) Ces artistes vivaient à l'époque des *Tokugawa*.

forge). Les décors ajourés sont assez simples mais, ajoute M. Wada, « peu compréhensibles dans leurs motifs. »

Dans le fascicule d'octobre 1912 de l'*Ostasiatische Zeitschrift*, j'ai déjà émis l'hypothèse de deux ateliers Kanayama distincts :

*Kanayama* 金山 en Yamashiro (dont les caractères peuvent se prononcer *Kinzan*) qui aurait été le plus ancien et *Kanayama* 銀山 en Iwami (*Ginzan*) où travaillèrent postérieurement les artisans de l'atelier *Tochibata* 栃火田.

g) Enfin, de la seconde moitié de la deuxième époque, on possède des gardes en *Yamagane* 山金 (littéralement métal des montagnes, alliage tenant le milieu entre le bronze et le cuivre), ciselées en relief de *Shishi*, de fleurs (Collection Moslé de Leipzig); en *nigurome* (autre sorte de bronze); en *shakudo* avec du *Kingin no hira Zogan* 金銀の平象嵌 (incrustation à plat d'or et d'argent). Ces différents objets, se ressentant souvent de l'influence *Gôto*, furent exécutés par des *Kinko* 金工 (littéralement artisans du métal) descendants des fabricants de garnitures de sabres de cérémonie (1).

### III<sup>e</sup> Époque. *Kwato Jidai* 過渡時代 (Époque de transition Calendrier occidental, 1573-1602).

Durant cette période, on sait que le Japon supporta de terribles guerres civiles et fut tour à tour dominé par *Oda Nobunaga*, *Toyotomi Hideyoshi* et *Iyegasu* fondateur de la dynastie Tokugawa; qu'une expédition victorieuse conduisit une armée en Corée; qu'un état social nouveau sortit peu à peu du chaos. Ce fut une époque luxueuse mais pas toujours d'un goût irréprochable. Son art était fait pour plaire à des soldats enrichis et à de nouveaux anoblis. Ces tendances particulières se prolongèrent d'ailleurs durant le premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle.

Les *tsubas* alors exécutées peuvent se répartir dans les groupements suivants :

a) *Kachushisaku* (travaux d'armuriers). — Deux nouvelles écoles ont pris naissance: celle des *Hôrai* 蓬萊 (Inscription : *Hôrai Munenaga* 宗長

(1) M. Akiyama Kyusaku (lettre du 16 mars 1914) s'élève contre l'assertion que les gardes en métaux autres que le fer ne datent que du milieu de l'époque Ashikaga.

« Dès l'époque des *Kawa tsuba* 革鐔 (gardes en cuir) dit-il, il y eut des gardes plaquées d'argent sur cuivre grossier. Par contre, c'est bien aux époques indiquées par M. Wada qu'on commença à faire usage de *shakudo*, d'or, d'argent, de cuivre et de *shibuichi* ».

la 13<sup>e</sup> année de Tenshō : 1585) qui travaillait dans la province de *Kaga* et celle des *Saotome* 早乙女 (*Iyenori* 家則 vivait vers *Tembun* : 1532-1554).

b) *Heianjō sukashi tsuba* postérieures. — Elles continuent les traditions de l'époque précédente, mais le travail est moins beau, plus grêle. On en fabrique à *Hagi* en *Nagato* (*Ko Hagi tsuba* 古萩鐔) en *Owari* et dans l'atelier *Tochibata* de *Ginzan* 銀山 en *Iwami* où *Morishige* 守重 effectua de bons travaux (manuscrits illustrés *Tobanfu* et *Toban Shimpin Zukan*).

Les caractéristiques de la plupart de ces gardes sont les suivantes : épaisseur du fer, trou du *hitsu* de grande taille (de forme elliptique dans les *tsubas Ko Hagi*). Les décors d'ajourages floraux positifs (chrysanthèmes dans les *Ko Hagi*) sont fréquents. L'atelier *Tochibata* exécute parfois des gardes dont les bords sont tressés comme une corde (*nawa mimi* 繩耳).

Les formes sont rondes ou *mokkō*.

Enfin les *tsubas* d'*Owari* se signalent par leur plus grande dimension. L'école *Hayashi* 林 du *Higo* s'en inspira plus tard.

c) *Heianjō zogan tsuba* 平安城象嵌. — Gardes en fer plus épaisses que les *Onni zogan* de l'époque précédente. Décor en *incrustation à plat* (1) de laiton, plus tard de cuivre avec parfois de l'or et de l'argent. Ornementation consistant en armoiries, *karakusa* et fleurs stylisées. Parfois ajourages joints.

Trois genres différents :

1) *Tsubas* portant l'inscription *Heianjō* suivie du nom de l'artiste. On trouve les maîtres suivants :

*Masashige* 政重, *Munetoshi* 宗利, *Shigemitsu* 重光, *Nobumitsu* 信光, *Shigeyuki* 重幸, *Tadamasa* 忠正, *Masanori* 正則, *Nagayoshi* 長吉, dont plusieurs appartiennent déjà à l'époque suivante (*Tokugawa*).

2) *Tsubas* portant l'inscription *Yamashirō Kuni ju* 山城國住 (habitant la province de *Yamashirō*) suivie du nom de l'artiste.

Les principaux fabricants furent les suivants (Époque *Kwato* et première moitié de l'Époque des *Tokugawa*) :

*Yoshinaga* 吉長, *Nagayoshi* 長吉, *Yoshihisa* 吉久, *Masashige* 政重, *Yoshiie* 吉家, *Sadatsugu* 貞次, *Masahide* 正秀, *Morishige* 盛重.

3) *Yoshirō tsuba* 與四郎鐔. — On sait que *Koike Yoshirō* (小池)

(1) Ou en léger relief.

travailla à Fushimi à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. On lit aussi sur ses gardes : *Izumi-no kami Naomasa* 和泉守直正. Celles-ci sont incrustées à plat comme les autres *Heianjô*. L'ajourage est en outre fréquent (1).

Par la suite l'atelier se transporta dans la province de *Kaga*.

On trouve les inscriptions suivantes dues sans doute à des élèves :

筑州住永盛 (*Nagamori* habitant *Chikushû* = *Chikuzen*).

— 國平 ( — *Kunihira*).

d) A la même époque prennent naissance en *Owari* les ateliers *Yamakichi* et *Hôan* 法安. Le second se développe pleinement à l'époque des *Tokugawa*. Son premier maître donne des ajourages fort simples sur fond de fer. Dans certains apparaît l'influence de *Nobuiye*.

Quant à *Yamakichi I* (peut-être plus logique de prononcer *Yamayoshi*)

山吉, on sait que son nom complet était *Yamasaka Kichibei* 山坂吉兵. Il exécuta de bons travaux d'ajourages : gardes de formes ronde ou *mokkô*, présentant parfois les aspérités (*hone*) dues à la forge. La ressemblance avec les œuvres de *Nobuiye* est parfois frappante. *Yamakichi II* travaillait au début de l'époque *Tokugawa*. On sait qu'un quatrième maître vivait vers *Genroku* (1688-1703) et produisit des travaux gravés de fleurs de cerisier en outre de la signature. (Ils sont, pour cette raison, nommés *Sakura Yamakichi* 櫻山吉).

Enfin *Norisuke* 則亮 qui vivait en *Tempô* (1830-1843) en *Owari*, donna de bonnes imitations de *Yamakichi*.

e) Certains éclaircissements ont été apportés sur l'atelier *Tembô* 天法 par M. Akiyama Kyusaku (*Tokenkwaishi*, octobre 1913).

Il donna des gardes assez épaisses de forme ronde ou *mokkô*, à surface présentant de notables dépressions et en outre des poinçons où reviennent souvent le signe *ten* 天 et en outre les caractères représentant la terre 地, le feu 火, l'eau 水, le vent 風, la lune 月, les fleurs 花. Certaines autres écoles telles que celles des *Saotome* et de *Kiami* (2) se servirent aussi d'un genre analogue de décor.

Les *tsubas* *Tembô* de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle sont fort rares. M. Akiyama Kyusaku a lu sur l'une d'entre elles : « *Tenshô*, 5<sup>e</sup> année (1577), *Tembô* ». Il considère comme authentique la garde reproduite dans ma monographie du bulletin (fig. 29) et m'a félicité de la posséder.

L'atelier *Tembô* était établi à *Sanada* 佐那田 en *Yamashirô*.

(1) Ajourages de forme ronde avec à l'intérieur des armoiries, sur le pourtour (Collection Oeder de Düsseldorf et Howard Mansfield de New York).

(2) Collection H. Mansfield de New-York.

M. H. L. Joly aurait vu des gardes en fer décorées de coulures de bronze — telles que les veut Hayashi — portant la signature *Tembô*. Pour ma part, je n'en ai jamais rencontré. Par contre, j'ai trouvé de semblables travaux avec l'inscription : *Sadanaga* habitant *Kishû* (Kii) (貞命) (1). C'était là un artiste signalé dans le *Tobanfu* et dans le *Toban Shinpin Zukan* qui, d'après une lettre de M. Akiyama Kyusaku, vivait à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Il exécuta également de puissants travaux en *Sukashi bori* (grande tsuba ajourée de vagues en fureur, fascicule d'octobre 1912 de l'*Ostasiatische Zeitschrift*, fig. 18).

f) La famille *Umetada* remonte beaucoup plus haut que la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. *Shigeyoshi I* 重吉 étant au service du *Shogun Yoshimitsu* (1368-1394) aurait déjà exécuté des *tsubas*, nous dit le *Kinko Tsubaki*. Mais l'atelier donna surtout des sabres pendant longtemps et *Myôju* 明壽 (*Shigeyoshi II* 重吉, 1558-1631) fut le premier maître véritablement important.

D'après M. Wada ses travaux sont de deux sortes bien caractérisées :

1) *Tsubas* en fer ajourées (par exemple décor de roue à 16 rayons) avec adjonction d'incrustation à plat d'or (emploi fréquent de grecques). Forme non entièrement ronde (diamètre vertical sensiblement supérieur à l'horizontal). Trou du *hitsu* d'un modèle assez particulier que je pourrais comparer à la coupe d'une barrette de prêtre.

2) Gardes en bronze jaune pleines, incrustées à plat ou en très léger relief de *shakudo*, d'argent, de cuivre et parfois d'or (généralement décor de feuillages et de fleurs assez réaliste pour l'époque et le devenant beaucoup plus ultérieurement).

D'après une lettre particulière de M. Akiyama Kyusaku, trois maîtres *Umetada* 埋忠 seulement ont exécuté ce dernier genre de *tsubas* : *Myôju* précédemment nommé ; *Myôshin* 明眞 (*Shigeyoshi II* 重義 milieu et peut-être seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle) et *Hikobei* 彦兵衛. On en aurait aussi produit dans les ateliers d'*Oshû* 奥州 et d'*Ushû* 羽州 (ensembles de 5 provinces d'une part, de 2 de l'autre, du Nord du *Hondô*) (2).

M. Akiyama Kyusaku (*Tokenkwaishi, Annales de la Société des sabres*, octobre 1912) a fourni quelques renseignements sur un artiste dont le style est assez proche de celui de *Myôju*. On lit l'inscription : *Heianjô Mitsutada* 平安城光忠 sur des gardes en bronze jaune (3) de forme *Shiosembei* (gâteau de riz salé 鹽煎餅), à surface irrégulière, incrustées de *nunome*

(1) Figure 17. N° d'octobre 1912 de l'*Ostasiatische Zeitschrift*.

(2) M. Akiyama Kyusaku a estimé comme étant certainement de *Myôju* ma garde reproduite sous le n° 16 dans ma précédente monographie.

(3) En *Sentoku*.

*zogan*, d'or et d'argent (damasquinage). Cet artiste devait vivre vers *Keichō* (1596-1614). Il n'appartenait pas à la famille *Umetada*.

g) L'École *Shōami* 正阿彌 prend également naissance au xvi<sup>e</sup> siècle à *Kyōto*. Nous aurons ci-après l'occasion de l'étudier en détail dans cette capitale et dans ses nombreuses ramifications provinciales (1).

h) Enfin, chez les *Kinko* (金工 ouvriers de petits objets de métal), nous trouvons des spécialistes — en outre des *Gōto* dont l'école est très florissante, — qui exécutent des garnitures de *tachi* (d'où leur nom de *tachi Kanagu shi* 大刀金具師). Le fer est fort rare dans leurs travaux. Les gardes en *udō* 烏銅 (littéralement bronze de corbeau, c'est-à-dire *shakudō*) décorées d'incrustations de *mon* (d'armoiries) de *karakusa*, etc. sont fréquentes.

#### IV<sup>e</sup> Époque (Calendrier occidental : 1603 à 1868) Époque des *Tokugawa*.

L'ordre est rétabli au Japon. Un gouvernement centralisé est fondé par les *Tokugawa* du xvii<sup>e</sup> siècle. Les fiefs seigneuriaux se trouvent répartis entre les *daimyōs* qui sont classés suivant l'importance de leurs revenus.

Les grandes villes s'enrichissent, et, peu à peu, le goût du luxe devient général. Cet état de choses réagit sur la ciselure des garnitures de sabre. Les nobles et les *samurai* ne sont plus seuls à porter les deux sabres, chacun veut les avoir à son côté. Lorsque les *daimyō* viennent à la cour du *shogun* à *Yedo*, à intervalles réguliers, comme le prescrivent les règlements de 1634 et de 1643, ils sont naturellement portés à faire montre de leur richesse. De plus, la coutume s'est établie de faire des présents au *shogun*. A cet usage sont

destinées des gardes fort ornées nommées *Kenjō tsuba* 馬上鐔. Durant la célèbre période de *Genroku* (1688-1703) ces tendances fastueuses sont poussées à l'extrême. Le bon goût demeure néanmoins assez général : il n'en sera pas toujours de même par la suite. On sait d'ailleurs que le xviii<sup>e</sup> siècle japonais ressemble par bien des points au nôtre. On y constate les mêmes dilapidations, un analogue énervement produit par l'abus des plaisirs, une identique transformation de l'idéal : désormais le beau doit céder le pas au joli.

Le deuxième fait capital de l'Époque *Tokugawa* est la dispersion des ateliers. Tout noble un peu riche veut avoir ses ciseleurs à lui qui exécutent ses commandes. Et les centres nouveaux les plus importants sont justement ceux dont les *daimyōs* sont les plus riches (*Kaga*, *Satsuma*, *Higo*, *Mito*, etc.). Le résultat de cet état de choses est une certaine « vassalisation » de l'art. Seuls les ciseleurs de grand talent échappent à l'influence ambiante pour faire

(1) La garde de la Collection R. Collin reproduite sous le n<sup>o</sup> 4, p. 59 de ma monographie est très caractéristique des premières œuvres *Shōami* d'après M. Akiyama Kyusaku. Le type est voisin de celui des *Ko Hagi* du *Nagato*, d'où ma première attribution.

œuvre originale. Les écoles qu'ils fondent entraînent tous les autres ateliers à leur suite.

Sur l'ensemble de cette époque des *Tokugawa* beaucoup mieux connue que les précédentes, je serai plus bref, me contentant d'appeler l'attention sur les nouveaux éclaircissements obtenus, d'étudier les ateliers sur lesquels jusqu'ici les renseignements manquaient.

M. *Wada* distingue alors quatre grandes catégories de fabricants de garnitures de sabre.

A. LES ARMURIERS (*Kachushi*) qui continuent les traditions des époques précédentes, mais en subissant l'influence du goût nouveau. On leur doit néanmoins quelques tentatives de réaction contre l'exagération de l'ornementation : de là des œuvres archaïques parfois encore très belles.

Aux *Myôchin*, aux *Hôrai* et aux *Saotome* viennent s'ajouter les *Haruta* 春田 qui travaillent en *Echizen* et en *Izumo*.

La famille *Myôchin* elle-même se disperse en *Suruga*, en *Kaga*, en *Echizen*, tandis que les *Hôrai* demeurent en *Kaga* comme au *xvi<sup>e</sup>* siècle.

B. LES FABRICANTS DE GARDES proprement dits (*tsubako*) se rattachent quelque peu par leur style aux armuriers, mais ils subissent beaucoup plus l'ambiance générale et sacrifient davantage à la recherche de l'élégance.

Grâce à de récents documents japonais, nous sommes maintenant à même de bien connaître certaines écoles que ma monographie du bulletin n'avait pu qu'indiquer sommairement.

Ce sont principalement les ateliers *Hôan*, *Suruga*, *Shôami*, *Akasaka* et quelques autres petits centres provinciaux.

### 1<sup>o</sup> École Hôan 法安派.

Nous avons signalé la naissance de cette école durant la période *Kwato Jidai*. Au *xvii<sup>e</sup>* siècle elle se développe pleinement et joue un rôle jusqu'ici ignoré. Une bonne part des renseignements qui suivent sont dus à la trouvaille faite par M. *Akiyama Kyusaku* d'un document rare dont il a publié l'essentiel dans le n<sup>o</sup> 146 des *Tokenkwaishi* (novembre 1912). D'autres éclaircissements proviennent de l'ouvrage de M. *Wada*.

*Hôan I* 初代法安 (*Shôdai Hôan*) portait les noms de *Kawaguchi* 川口 *Saburoyemon* 三郎右衛門. C'était un forgeron (*tanya* 鍛治) de la province d'*Owari*. Lui et son fils d'adoption *Hisatsugu* furent appelés à son service par le *daïmyô* *Asano* 淺野 qui résida quelque temps en *Kai*. Par la suite, ils accompagnèrent ce dernier en *Kii* (à *Wakayama*). *Hôan I* vivait durant la 2<sup>e</sup> moitié du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Ses travaux ne portent pas d'inscription. Sur une garde en fer de la collection du comte *Terauchi* 寺内, on voit écrits en *sukashi* (ajourage) les lettres européennes formant le mot *Hercles* (*sic*). *Hôan I* a été parfois influencé par *Nobuiye*.

Le 2<sup>e</sup> maître s'appelait *Sakyukan Yoyuemon* 佐久間要右衛門, était né en *Owari* (1) et de là était allé en *Kai* où le daïmyô *Asano Nagamasa* 淺野彈正 lui ordonna de fonder un atelier de gardes de sabre en fer (鐵鑢細工 *Tetsu tsuba Saiku*). On sait même qu'il recevait dix *koku* 石 de riz, le salaire de deux hommes.

Son seigneur lui donna le nom de *Hisatsugu* 久次 qu'il joignit à celui de *Hôan* et l'ensemble de cette appellation fut porté par ses descendants. A *Hôan II*, on doit surtout des ajourages dans le style de ceux du premier maître. Il fut sans doute le premier à signer ses gardes. De *Kai*, il suivit la famille *Asano* en *Kii*.

*Sandai Hôan Hisatsugu* (三代法安久次) était le fils aîné du 2<sup>e</sup> maître. Né en *Kii*, il accompagna en *Genwa* (1615-1623) son maître *Asano Tajima-no kami* à *Hiroshima* en *Aki* dont le fief lui avait été concédé (exactement en 1619). Il reçut demeure dans le *Yashiki* (demeure seigneuriale) au quartier des forgerons et remplit la profession spéciale de *tsubako* (fabricant de gardes). Étant directeur de l'atelier de *tsubas*, il touchait 10 mesures (*koku*) de riz coupé, le salaire de 3 hommes. La 2<sup>e</sup> année de *Shôhō* (1645), il reçut une augmentation de trois *koku* de riz. Je crois intéressant de donner ces détails qui montrent bien quelle était alors la condition d'un artisan en gardes de sabre employé par un daïmyô.

*Shidai* (四代 4<sup>e</sup> génération) *Hôan Hisatsugu*, fils aîné du 3<sup>e</sup> maître, hérita de ce dernier et reçut huit *koku* de riz et le salaire de trois hommes.

Il exécuta des *tsubas* sur la commande (*chûmon* 注文) de *Daikyuho Kagano kami* 大久保加賀の守, de *Sakai Shoheiji Tosa-no kami* 西井小平治土佐の守 et de plusieurs autres personnages importants.

*Godai* (五代, 5<sup>e</sup> génération) *Hôan Hisatsugu* était le fils aîné du 4<sup>e</sup> maître. On sait que la 2<sup>e</sup> année de *Kyôhō* (1717) il fit une garde pour le gouverneur de *Tosa* (*Tosa-no Kami*).

*Rokudai* (六代, 6<sup>e</sup> génération), *Hôan Hisatsugu*, fils aîné de *Hôan V* se conduisit sans doute fort mal, car on lui ordonna de faire *inkyô* 隱居 (c'est-à-dire d'abandonner son emploi et de se retirer dans la vie privée en raison de son manque de mœurs). Il portait le nom personnel de *Shoyemon* 所右衛門.

Son frère cadet *Shinsaburô* 新三郎 lui succéda, sur l'ordre du daïmyô et devint le 7<sup>e</sup> maître. Mais désormais cette famille n'est plus intéressante pour notre étude parce qu'elle ne fabrique plus de gardes de sabre, se canton-

(1) Fils d'adoption seulement du premier maître.

nant dans un emploi spécial de forgeron (般鍛治 forgeron de bateau littéralement) puis par la suite dans l'exécution de petites armes à feu (Shôjû 小銃).

A partir de la 3<sup>e</sup> génération, le style des travaux exécutés par les Hôan avait changé ainsi qu'en témoignait les illustrations du recueil étudié par MM. Akiyama Kyusaku et Wada. Sur les 250 gardes reproduites, exécutées naguère pour les daïmyôs dont nous avons déjà mentionné les noms, aucune ne portait d'inscription. Il y en avait cinq à angles arrondis (*Nade kaku* 撫角); cinq de forme *mokkô*; deux à six angles (*rokkaku gata* 六角形); une à huit angles (八角形). Toutes les autres étaient rondes à bord anguleux avec un diamètre d'environ 2 sun 5 bu (à peu près 75 millimètres) et une épaisseur d'un bu cinq rin.

Le décor consistait en motifs *Yatsubashi* (八橋, le célèbre paysage des huit ponts), *Saisho* (水車 roue hydraulique), rameaux fleuris de *kiri* (paulownia), de *sakura* (cerisier), le tout traité en *sukashi bori* (sans *marubori*, ajourage en ronde bosse). — Le *kingin zogan* (incrustation d'or et d'argent) qui rehaussait l'ornementation était disséminé sur toute la surface et jusque sur le bord, mais sans exagération. La tradition rapporte que ces travaux ressemblaient beaucoup aux *Kenjo-tsuba* (gardes offertes en présent). En raison du manque de signature, il s'agirait de savoir exactement lesquelles de ces tsubas furent réellement exécutées par des maîtres Hôan et quelles autres sont dues à des fabricants de *Kyôto*, d'*Awa* et de *Kaga*. Ces œuvres datent en tous les cas de la période qui s'étend de *Shohô* (1644-1647) à *Kyôhô* (1716-1735) et ont donc pu être exécutées par les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> maîtres Hôan.

## 2<sup>o</sup> École Suruga 駿河派.

Dans son ouvrage, *Japanische Schwertzieraten*, M. Jacoby avait fourni quelques renseignements sur cette école de ciselure, mais une généalogie complète et bien liée faisait défaut. Dans les *Tokenkwaishi* d'octobre 1913, M. Akiyama Kyusaku faisait observer qu'il dût y avoir deux artistes ayant porté le même nom de *Takatsugu* 卓次 : le fondateur de l'école et un autre bien postérieur et que les plus anciennes gardes portent l'inscription « *Bizen Suruga* »...

L'ouvrage de M. Wada a complété de façon parfaite ces quelques notions. Les maîtres de cette école habitaient d'abord en *Suruga* où ils se rattachaient à la famille *Haruta* 春田.

Le premier artiste *Haruta Takatsugu Chûyemon* 卓次忠右衛門 habitait en *Suruga* vers *Tenshō* (1573-1591). En 1597, il alla à *Yoshida* 吉田 en *Sanshû* 川州 et en 1600 en *Harima*. Il mourut le 6<sup>e</sup> jour du 11<sup>e</sup> mois

de la 1<sup>re</sup> année de *Genwa* (1615), dans la province de *Bizen*. Il ne fabriqua pas de *tsubas*, exerçant seulement la profession d'armurier.

*Nidai* (二代, 2<sup>e</sup> génération) *Iyetsugu* 家次 *Chûsaemon* 忠左衛門 s'était rendu en 1615 (avec le premier maître) de *Harima* en *Bizen*. Il changea son nom de famille de *Haruta* en *Hayata* 早田 et se mit à fabriquer des gardes de sabre. Celles-ci ressemblent beaucoup aux anciens travaux d'armuriers. La nature de leur fer et l'exécution sont bonnes. La forme est ronde et le bord a été vigoureusement frappé au marteau. Le décor consiste en ajourages (*sukashi bori*) de fleurs de prunier, de cerisier, etc. La signature est *Bizen Suruga* 備前駿河 (Suruga de *Bizen*). *Iyetsugu* mourut le premier jour du 5<sup>e</sup> mois de la 5<sup>e</sup> année de *Kwanei* (1628).

*Sandai* 三代 (3<sup>e</sup> génération) *Muneiye* 宗家 *Chûsaemon*; nom de famille, *Hayata* 早田. La 9<sup>e</sup> année de *Kwanei* (1632), il changea de domicile pour aller de *Bizen* en *Inshû* (*Inaba*). Dès lors les représentants de l'école firent figurer sur leurs œuvres la mention *Inshû Suruga* 因州駿河 (*Suruga* d'*Inshû*). *Muneiye* mourut dès 1636.

*Shidai* 四代 (4<sup>e</sup> génération) *Iyehisa* 家久 *Chûbei* 忠兵衛; *Hayata*. Il habita *Tottori* 鳥取 en *Inaba* et mourut le 17<sup>e</sup> jour du 1<sup>er</sup> mois de la 1<sup>re</sup> année de *Kwambun* (1661) (1).

*Godai* 五代 (5<sup>e</sup> génération). *Toshiiye* 利家, *Chûbei*; *Hayata*. Mort en 1720.

*Rokudai* 六代 (6<sup>e</sup> génération) *Takaiye* 卓家; *Chûbei*; *Hayata*. Il produisit beaucoup de gardes en *Sukashi bori* et fut influencé par l'école *Ito* de *Yedo*. Il mourut en 1761.

*Shichidai* 七代 (7<sup>e</sup> génération) *Takatsugu* (2<sup>e</sup> du nom) 卓次, *Mihei* 彌平, *Hayata*. Il travailla à *Yedo* et exécuta des *tsubas* à *Niku bori nama sukashi* 肉彫生透 et à *hoso sukashi* 細透 (ajourage fin). Les décors consistent fréquemment en *tombô* (libellules), papillons, *hamaguri* (mollusques marins du genre *Vénus*). C'est également de ce maître qu'est la garde en forme de cordage enroulé reproduite dans ma monographie du Bulletin de la Société (fig. 7. Par suite d'une faute d'impression, la légende porte : fin du xvii<sup>e</sup> siècle, au lieu de fin du xviii<sup>e</sup>). Dans cette *tsuba*, on remarquera la présence de cuivre inséré en bas et en haut de l'ouverture ménagée pour le passage du *nakago* (fusée du sabre). C'est là une des caractéristiques particulières, signalée par M. Akiyama Kyusaku, des travaux de cette époque de l'école.

(1) L'ouvrage de M. Wada dit *Kwanei*, mais c'est sûrement là une faute d'impression car ayant été le 4<sup>e</sup> maître, il n'a pu mourir en 1624 avant le 3<sup>e</sup>.

*Hayata Takayoshi* 早田卓良 (1) était fils du précédent, mais il ne lui succéda pas. Quant à *Shinsaku* 新作, ce dut être un élève.

*Hachidai* 八代 (8<sup>e</sup> génération), *Takashige* 卓重, *Chûbei*; *Hayata*. Mort en 1837. Il ajoura souvent ses gardes d'un motif de *Nawa Nôren* 繩納簾 (rideau de corde) (2).

*Kyûdai* 九代 (9<sup>e</sup> génération) *Takaoki* (3) 卓置 *Chujirô* 忠次良; *Hayata*. Mort en 1856.

*Judai* 十代 (10<sup>e</sup> génération), *Takayuki* 卓隨, *Mihei*; *Hayata*. Son *go* (nom d'artiste) était *Toyûsai* 東遊齋. Il pratiqua son art à Yedo, exécutant des gardes à *nama sukashi*, *hoso sukashi*, *niku bori*, etc. et mourut la 28<sup>e</sup> année de *Meiji* (1895).

On trouve encore les signatures suivantes : *Kunihiro* 國廣 (signalé par M. Akiyama Kyusaku).

*Takayuki* 卓業 (Collection Naunton, gardes pleines ciselées en relief sur fond légèrement évidé : nos 1113 et 1119).

*Takamitsu* 卓克.

*Yoshimitsu* 吉克.

*Masamitsu* 正光 (Style se rapprochant de celui de *Takayuki*. Collection Naunton, nos 1121 et 1122; ajourage de trois livres avec incrustation).

*Kazumitsu* 一充 (Collection Naunton, n° 1123).

Tous ces derniers artistes durent travailler au XIX<sup>e</sup> siècle.

### 3<sup>o</sup> École *Shôami* 正阿彌派.

Les ouvrages anciens japonais ne contiennent que fort peu de renseignements sur les *Shôami*. Dans ma monographie du bulletin j'avais résumé ce que l'on connaissait alors à ce sujet. Le *Hompô Soken Kinko Ryakushi* de M. Wada et la publication de divers catalogues de collections européennes me permettent de compléter notablement cette étude.

L'origine de l'école *Shôami* remonterait au XV<sup>e</sup> siècle. « On manque encore néanmoins de preuves certaines à ce sujet, dit M. Wada. Les annales contenant les noms de la famille font défaut. Parmi les *Ko Shôami* 古正阿彌 attribués à cette époque, il existe d'excellentes choses ».

(1) Collection Furukawa (ex-Wada) garde décorée d'un papillon et de feuilles tombées. — Collection Jacoby n° 251 (oie sauvage et roseau).

(2) Collection Naunton n° 1120, *id.* collection de l'auteur.

(3) D'après la collection Furukawa (Catalogue, édition anglaise), M. Wada prononce *Takayasu* (garde ajourée d'une oie sauvage et de roseaux).

Durant la période de transition appelée *Kwato Jidai*, la branche mère est établie à *Kyôto*. Voici, d'après M. Wada, les caractéristiques des *tsubas* alors exécutées : « Forme ronde et fréquemment *mokkô* d'un genre tout spécial, bord anguleux, trou du *hitsu* de forme elliptique. Ces gardes n'ont pas la même beauté d'exécution que celles des *Umetada*. Le *Kin zogan* (incrustation d'or) dont on se sert (fils : 線 et points : 點), tout cela est assez grossier comparativement ».

Mais c'est seulement à partir de l'époque des *Tokugawa* que les gardes *Shôami* portent des inscriptions.

a) *Kyô Shôami* 京正阿彌 (*Shôami de Kyôto*).

Cette école tient avant tout à être *élégante*. Si la qualité du fer et l'exécution sont capables de rivaliser avec celles des *Ko Shôami*, l'incrustation d'or et d'argent est beaucoup plus finement faite. M. Joly signale l'influence des *Gôto* (Catalogue Naunton).

Trois sortes différentes de *tsubas* en fer :

1. Gardes PLEINES (板鐔) décorées en *takabori* avec adjonction d'incrustations.

2. Gardes AJOURÉES (透彫) avec incrustations.

3. Gardes du type *Kenjô tsuba* (voir ci-dessus) beaucoup plus richement incrustées. Sur toutes les parties de ces *tsubas* ajourées et même sur le bord, on voit du *zogan* (incrustation) d'or.

Seules les gardes pleines ou celles n'ayant que quelques ajourages portent généralement des signatures. Les *Kenjô* en ont rarement. Un certain nombre d'artistes de l'atelier se parent du titre de « *Tenka chûko kaisan* » 天下中興開山 (restaurateur du pays littéralement ou mieux : rénovateur de la famille).

On connaît les maîtres qui adoptèrent les signatures suivantes :

城州西陣住正阿彌市郎兵衛政徳 « *Shôami Ichirobei Masanori* habitant *Nishijin* (à *Kyôto*) en *Joshû* ». Une garde est datée de 1702 (Collection Furukawa ex Wada. Catal. anglais n° 70. — Collection Moslé, nos 625 et 626).

Tenka chûko kaisan *Shôami Kanenaga* 金長.

— — *Shôami Jirohachi* 次郎八.

— — *Shôami Kinjurô* 金十郎 (Collection Moslé, n° 630. — Collection Naunton, n° 245).

Tenka chûko kaisan *Shôami Hiroyoshi* 寛悦.

- Shôami Shigeharu* 重春 (Collection Moslé, n° 628).  
— *Shigetsugu* 重次.  
— *Shigeyoshi* 重宜.  
— *Shigeyuki* 重行.  
— *Shimbei* 新平.  
— *Shôbei Mitsushige* 庄兵衛盈重.  
— *Goto* 護等.  
— *Yoshitsugu* 吉次.  
— *Norisada* 憲定  
— *Katsuyoshi* 勝義. D'après M. H. L. Joly (Catalogue Naunton), mort en 1909 à *Kyôto*, le dernier de l'école.

M. Wada discute dans son ouvrage l'hypothèse de deux *Masanori* 政徳 dont le premier aurait été l'élève de *Myôju*. Les travaux qui lui sont attribués sont fort habilement exécutés. Il est néanmoins douteux que deux artistes différents aient porté ce nom. Il n'y en eut sans doute qu'un seul qui travaillait en *Genroku* (1688-1703).

La mention *tenka chûko kaisan*, malgré sa magnificence, ne correspond pas toujours aux meilleures œuvres.

b) *Iyô Shôami* 伊豫正阿彌 (*Shôami* de la province d'*Iyô*).

C'est à *Matsuyama* 松山 en *Iyô* que se fonda le premier atelier provincial, dès le début de l'époque des *Tokugawa*.

Les gardes exécutées sont en fer ou en bronze avec adjonction d'incrustation. Il y a deux époques dans le style de l'atelier. Les gardes d'*Iyemasa*, *Yoshikazu*, *Yoshihisa*, sont plus largement conçues au xvii<sup>e</sup> siècle que celles de *Morikuni*, *Moritomi*, etc., au xviii<sup>e</sup>, assez minutieusement traitées. Tous ces artistes ont d'ailleurs donné des œuvres excellentes. Postérieurement, il y a beaucoup à distinguer entre le bon, le médiocre et le franchement mauvais. *Moriyo* et *Moritomi* ont étendu leur activité à la fabrication de manches de *kozuka* et de *kogai*.

On relève les noms des maîtres suivants :

*Iyemasa* 家正.

*Iyesada* 家定. Il s'intitule « *chûko kaisan* ». Une garde est datée de la 6<sup>e</sup> année de *genroku* (1693).

*Hidenaga* 秀長 (Collection Moslé, n° 617, *tsuba* en *sentoku* ornée de 4 dragons gravés et d'une armoirie du *tomoye* en *sukashi bori* datée de 1684).

*Yoshihisa* 吉久 (Collection Furukawa, n° 90).

*Yoshikazu* 吉一 (Collection Furukawa, n° 113; garde en fer de forme *mokkô* avec *zogan* d'or).

*Ono Yoshisada* 小野良定 (Collection Furukawa, n° 107; garde en fer de forme hexagonale avec incrustations d'or et d'argent : *miscanthus* (sorte d'herbe) et personnage. Datée du 15<sup>e</sup> jour du 8<sup>e</sup> mois de la 12<sup>e</sup> année de Kwambun : 1672).

*Moritsugu* 森次.

*Morikuni* 盛國. Ce fut le « restaurateur » de l'école durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. On a de lui des gardes en fer et en *sentoku* (Collection Jacoby, n<sup>os</sup> 176, 178. — Collection Moslé, n<sup>os</sup> 641, 642, etc.) dont beaucoup sont datées de 1716, 1726, 1746.

*Nariyoshi* 成祥. Une garde est datée de 1770.

*Naritomi* 成富. Une garde de la Collection Moslé (n° 645) est datée de 1806. D'autres connues de 1808 et de 1802.

*Moriyo* 盛世 (Collection Furukawa, kozuka).

*Moritsumi* 盛積 (Collection Jacoby, n° 173. — Collection Naunton, n° 253. — Collection Mène, n° 436).

*Moriye* 盛衛.

*Chûko* (restaurateur), *Morikatsu* 森勝.

*Morimine* 森峯.

*Moritsugu* 森次 (Collection Moslé, n° 622. — Collection Jacoby, n° 172).

*Morinao* 森直.

*Moritaka* 森岑 (En Genroku : 1688-1703).

*Moriyuki* 森行 (Collection Naunton, n° 250; garde datée de 1780).

*Taneshige* 種重 (Collection Moslé, n° 623; garde en cuivre).

*Kaneyoshi* 金吉 (Collection Moslé, n° 624; garde en fer).

*Kanehisa* 金久.

*Morishige* (Collection Naunton, n° 249).

*Morihide* (Collection Jacoby, n° 174).

*Fujiwara Mitsunobu* 藤原光信.

*Mitsunas* 光正.

*Hideyasu* 秀安.

*Matajirô* 又次郎 (Collection Naunton, n° 247).

*Kunisumi* 國住.

c) *Awa Shôami* 阿波正阿彌 (*Shôami* de la province d'*Awa*).

C'est une autre branche de l'école de *Kyôto*.

Dans ses travaux deux sortes de gardes peuvent être distinguées :

L'une emploie surtout le laiton (*odô*) et rarement le fer. L'ornementation est exécutée en *nunome zogan* de belle qualité. Sur le bord, il y a en outre du *Kinzogan* (incrustation d'or).

La seconde sorte est le plus souvent en fer avec ornements très nombreux : *karakusa*, sapins, paulownia, armoiries, etc. Quelquefois seulement certains motifs sont exécutés en *kata kiri bori*.

Beaucoup de *tsubas* ont la forme ronde et un petit nombre celle dite *mokkô* (quadrilobée). La surface entière est couverte d'incrustations. Ce sont des objets très luxueux.

On ne connaît que fort peu de signatures :

*Shôami Jiroyemon Nomurá Uji Norisato* 次郎右衛門野村氏  
矩曉.

*Katsuyoshi* 勝吉.

d) *Aizu Shôami* 會津正阿彌 (*Shôami* d'*Aizu*, chef-lieu de canton de la province de *Mutsu*). *Aizu* est un des ateliers du nord du *Hondô* qui a le plus produit. C'était une région essentiellement guerrière, ancienne marche de l'empire contre les autochtones. Les ateliers d'*Aizu* ont beaucoup imité ceux des autres parties du Japon ; leurs œuvres sont assez généralement médiocres et considérées comme « grossières ». Néanmoins l'atelier *Shôami* a produit quelques excellents travaux à côté de fort médiocres.

Certaines œuvres sont de pur style *Shôami* ; d'autres, assez nombreuses, montrent au XVIII<sup>e</sup> siècle l'influence de l'École *Nara*.

On doit distinguer différentes sortes de *tsubas* :

1. Qualité de fer médiocre. Pas d'inscription, ou seulement le nom *Shôami*. Œuvres d'un ordre inférieur et comme inspiration et comme ciselure.

2. Assez bonne qualité de fer ; pas de ciselure en relief ; *zogan* parcimonieux. Style *Shôami* (*Matsumura Katsunari* et *Kanesuke* par exemple).

3. Excellente qualité de fer. Conception et ciselure très bonnes (*Kazumitsu*).

4. Imitation complète du style *Nara*. Mauvais fer. Composition inférieure (*Hirochika*, *Akiyoshi*, *Arichika*, etc.).

5. Imitations des gardes *Daigorô* 大五郎 de *Kyôto*. Ajourages de *rai mon* (armoire du tonnerre) par exemple, avec la signature « *Aiyô* 會陽 (*Aizu*)  
*ju* 住 (habitant) *Harusada* 立貞 », etc. (Classification *Wada*).

Les noms des principaux maîtres sont les suivants :

*Kazutoki* 一時.

*Kanenori* 包矩 (Collection *Moslé*, n<sup>o</sup> 630).

*Shigekatsu* 重勝 (Une garde datée de 1682. — Collection de l'auteur.  
— Collection Moslé, n<sup>os</sup> 636, 637. — Collection Naunton, n<sup>o</sup> 257).

*Kanesuke* 兼祐 (Collection Moslé, n<sup>o</sup> 633).

*Iyemon Munetoshi* 唯右衛門致歳.

*Hirochika* 汎親.

*Fujisuke Nobutada* 藤取信忠.

*Nagatsugu* 長次.

*Tadatoshi* 忠利.

*Shigenaga* 重長.

*Shigeyoshi* 重吉.

*Kazumitsu* 一光.

*Kazutada* 一忠 (Collection Moslé, n<sup>o</sup> 632).

*Matsumura, Genshichirô, Takamitsu* 松村源七郎高光.

*Ichiryusai Masamitsu* 一柳齋正光.

*Matsumura Katsunari* 勝成.

*Kanenaga* 兼長.

*Harusada* 玄貞.

*Osensai Kato Akikane* 櫻川齋加藤明周 (Collection Zucker-  
kandl : garde datée de 1857).

*Akiyoshi* 明義.

*Arichika* 有隣.

*Iwasawa Ryôji* 岩澤了意. S. Hara donne *Ryôye* 了惠 et le milieu  
du XIX<sup>e</sup> siècle.

*Takamitsu* 高光 (*Matsumura Genshichi*, 松村源七).

e) *Shônai Shôami* 庄内正阿彌 (*Shôami* de *Shônai*, dans la pro-  
vince de *Dewa*).

L'atelier de *Shônai* n'a rien produit d'excellent. Les gardes sont épaisses et  
assez grandes. Le style très simple subit souvent l'influence des *Nara*.

On trouve les noms suivants :

*Usui Kiyonari* 薄清成.

*Hisakuni* 久國.

O Izumi 大泉 Usui Tsuneari 薄常有 (garde datée de 1865).

Minamoto Atsuhiro 源敦弘.

O Izumi Shi Genon 大泉士源恩.

f) Akita Shôami 秋田正阿彌 (Shôami d'Akita en Dewa).

Des trois ateliers du nord du Hondô : Aizu, Shônai et Akita, ce dernier paraît le meilleur. Akita était la résidence du *daimyô* Satake 佐竹 qui était assez riche. Durant l'ère *Keichô* (1596-1614), le premier ciseleur de l'atelier Shôami suivit la famille dans son changement de domicile de Yedo à Akita (Exactement en 1602. Les Satake avaient résidé quelque temps à Mito en Hitachi). Ce premier maître était *Dennai*. Les tsubas anciennes conservent bien le style Shôami, celles plus modernes subissent la contagion de l'influence Nara et tombent dans la ciselure « commerciale ».

Les artistes connus furent les suivants :

*Dennai* 傳内 (garde en fer ajourée d'un motif de feuille de sagittaire. Musée de Hambourg).

*Dembei* 傳兵衛 (garde en fer ajourée d'aiguilles de pin. Musée de Hambourg).

*Shigetsune* 重常 (garde du Musée de Hambourg, en bronze jaune ; *kozukas*).

*Genshichi* 源七.

*Shigenari* 重成.

*Shigehiro* 重廣 (garde en fer de la collection de l'auteur, ciselée de crabes dans les rochers. Légers rehauts de *nunome zogan* d'or).

*Tenka chûko kaisan Seibei Shigetsune* 清兵衛重常.

On trouve encore, dans les travaux du Nord :

奥州津輕住正阿彌清明 « *Shôami Kiyooki* habitant *Tsugaru* (ancien nom du *Mutsu*) en *Oshû*. »

g) *Shôami* du *Bushû* (*Musashi*). *Shôami Shigetsugu* 重次 (L'ouvrage de M. Wada reproduit une très belle garde en fer, pleine, de forme ronde, décorée en *nunome zogan* d'or de deux roues).

*Shigeyuki* 重行 (On connaît une garde datée de 1820 : S. Hara). A s'en rapporter à l'inscription de la tsuba, n° 644 de la Collection Moslé, cet artiste aurait porté le nom de *Doppokusai*.

*Fujiwara Shigeyoshi* 藤原重義. Il travailla à Yedo.

*Shigenobu* 重信. Il s'intitule : « le restaurateur de la famille à Yedo en

Musashi » (Collection Moslé, n° 640. — Collection R. Collin, plusieurs très belles gardes).

h) A *Kaga* travaillèrent : *Shôami Magosabûro* 孫三郎, maître en *zogan* (incrustation).

*Masashige* 正重 (Collection Moslé, n° 634).

i) Dans la province d'*Ise* (*Seishû*) : *Yoshihisa* 吉久 (*nunome zogan*).

j) En *Harima* (*Banshû*) :

A *Tatsuno* 龍野, *Shôami Itaiфу* 爲太夫. Gardes pleines en fer, de forme ronde. Emploi d'*iroe zogan* de belle qualité. Excellents travaux de tous points.

A *Akaho* 赤穂, *Shôami Masakazu* 正員. Style entièrement *Shôami*.

k) En *Bizen* :

*Matashichi* 又七. Gardes en fer de forme ronde. Incrustation d'or et d'argent avec motif de *ware ogi* (破扇, éventail brisé), etc. Bon travail.

l) En *Mimasaka* (*Sakushû*).

C'est un des rares ateliers *Shôami* sur lequel le *Sôken Kishô* donne quelques détails.

D'après lui, la filiation fut la suivante :



L'ouvrage japonais ne donne pas de date, mais en admettant une moyenne

de 25 ans par génération, on voit que *Katsusaburô* dut vivre vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, puisque le *Sôken Kishô* fut publié en 1781.

m) En *Tosa* (*Toshû*).

*Shôami Shigeyuki* 重行. Style ordinaire *Shôami*.

4<sup>o</sup> L'ouvrage de M. Wada étudie ensuite l'École *Umetada* sur laquelle je n'insisterai pas parce qu'elle est beaucoup mieux connue. Les principaux ateliers furent les suivants :

a) A *Kyôto*, la branche mère de la famille.

b) En *Kwanto* (Ensemble des provinces à l'est de la barrière d'*Osaka*). Les *Umetada* de Yedo, d'après M. Wada, changèrent le premier signe de leur

nom 埋 en 梅 (prunier). A comparer avec le renseignement fourni par M. H. L. Joly dans le catalogue de la collection Hawkshaw que le nom primi-

tif de la famille s'écrivait 梅多田 (champ des multiples pruniers) jusqu'au moment où sur l'ordre de l'empereur *Shoko Tenno* (1413-1428) *Shigemune*

changea cette orthographe en : 埋忠 (plein de loyauté). Ce sont également des maîtres de Yedo qui commencèrent à remplacer parfois le signe *ume* par une fleur de prunier gravée. Peut-être était-ce là un retour à l'ancienne tradition. Ce mode particulier de signature accompagne plusieurs *kakihan*

(paraphes) différents dont celui de *Kensai Nagakazu* 蓮齋壽一 (gardes connues datées de 1850 et de 1852).

c) A *Osaka* ;

d) En *Harima* (*Banshû*) ;

e) En *Nagato* (*Choshû*).

Branche fondée par des élèves de *Myôju*.

### 5<sup>o</sup> École Akasaka 赤阪派

Des documents récents étudiés par M. *Akiyama Kyusaku* sont venus compléter ou modifier ceux fournis par d'anciens ouvrages japonais tels que le *Kinko tsubaki* (de *Tanaka Ichigasai*, paru en 1839), le *Zanko Furyaku* (par *Kurihara Nobumitsu*, Yedo, 1844), le *Kinko Benran* (*Agano*, 1847), etc.

Au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, vivait à *Kyôto* un marchand de petits ustensiles (*doguya* 道具屋) qui s'appelait *Kariganeya Hikobei* 鴈

屋彦兵衛. Il dessinait habilement des motifs de *tsubas* qu'il faisait ensuite exécuter par des artisans spécialistes. Parmi ces derniers, il n'avait

pas tardé à remarquer le talent d'un certain *Shôsaemon* 庄左衛門 et à le prendre à son service. Il se montrait d'ailleurs un critique sévère, faisant retoucher ou refusant impitoyablement toute œuvre imparfaite. De là, d'après la tradition, la belle qualité des gardes anciennes sorties de l'atelier. Puis

*Hikobei* transporta ses pénates à *Yedo* où il s'installa à *Kurakawadani* dans le quartier d'*Akasaka*. Son élève *Shôsaemon* l'accompagna et prit le nom de

*Tadamasa I* 初代忠正. On sait que dès *Kwanei* (1624-1643), il fabriquait des gardes à *Akasaka*.

*Shôyemon* 庄右衛門 (parfois désigné sous le nom de *Shôsaemon*), fils ou peut-être frère cadet du précédent, travaillait également dans cet atelier qui prit le nom d'*Akasaka ha*, utilisant lui aussi les esquisses de *Hikobei*. *Shôsaemon I* étant mort assez jeune (à 49 ans, d'après certaines traditions), en

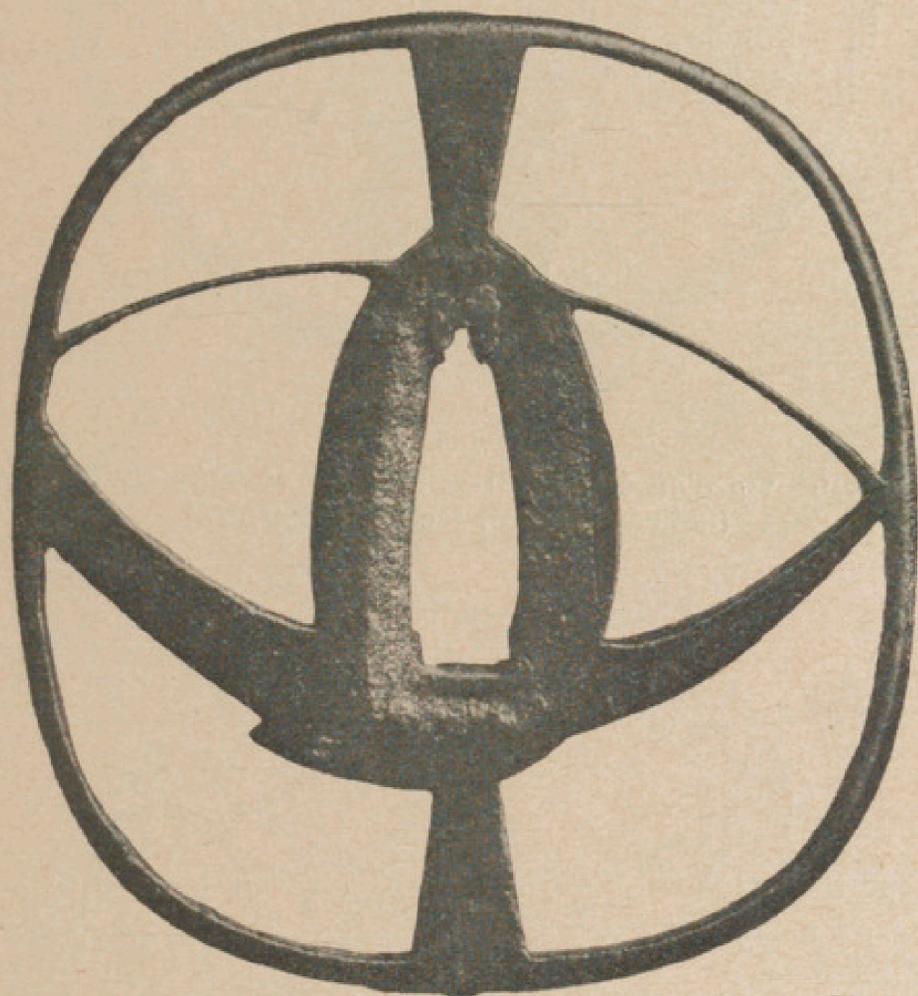


FIGURE 3.

Garde en fer ajourée d'une coupe à sake.  
Attribuée à *Akasaka Tadamasa I* (mort en 1657).  
(Collection de M. Moslé de Leipzig).

l'année 1657, il recueillit sa succession et prit le nom de *Tadamasa II*. Il mourut lui-même en 1677 (à 69 ans, lit-on quelque part).

On n'a que peu de renseignements sur *Masatora* 正虎 le 3<sup>e</sup> maître qui devait être le fils du précédent. On sait seulement qu'il mourut la 4<sup>e</sup> année de *Hoéi* (1707). Une tradition peu vraisemblable et d'ailleurs contredite par le dernier document étudié par M. Akiyama Kyusaku (provenant d'un employé de ville qui vivait durant le *Nengô Bunsei* : 1818-1829), donnait *Masatora* comme le frère — combien cadet! — des deux premiers maîtres et ajoutait que *Hikojurô I*, le 4<sup>e</sup> *Akasaka* était le propre fils du trafiquant *Hikobei*, ce qui était non moins extraordinaire, puisque cet artiste mourut seulement en 1746!



FIGURE 4.

Garde en fer. Œuvre d'un des premiers maîtres Akasaka (*Tadamasa I ou II*)  
(Collection de M. Jacoby de Berlin).

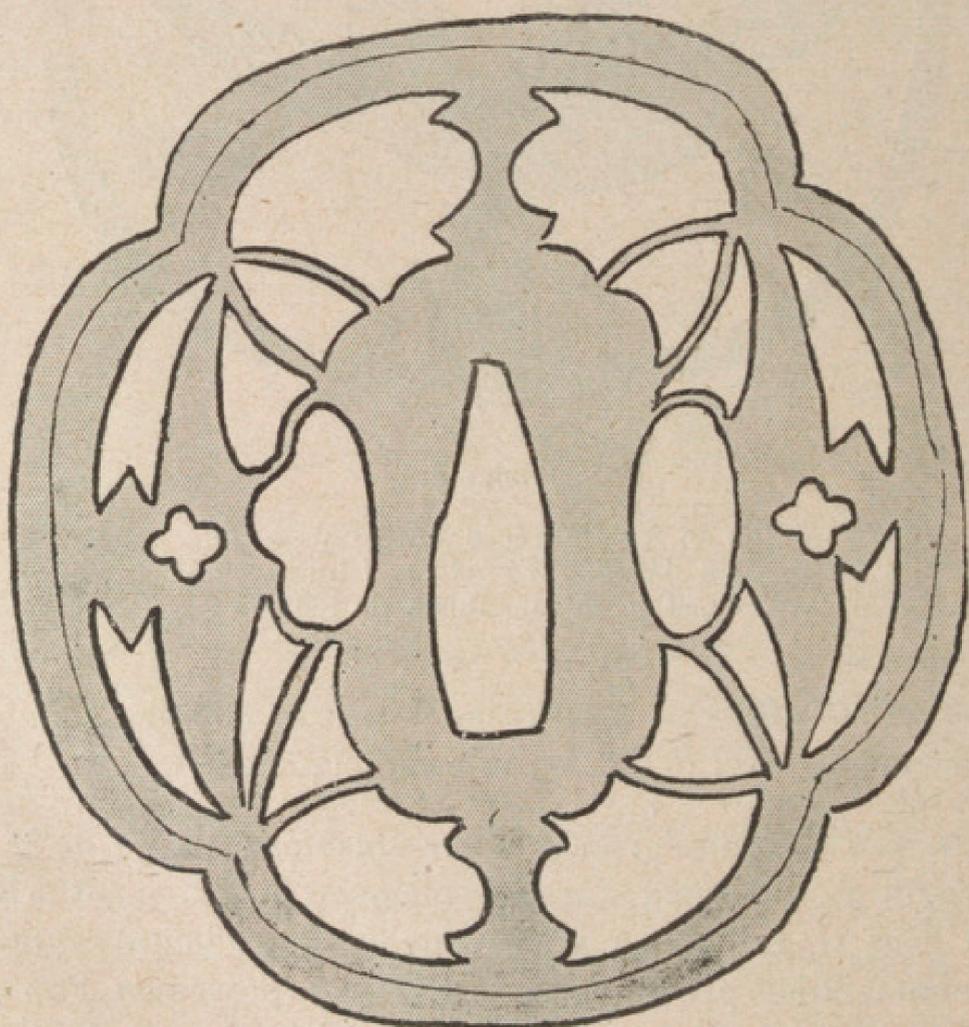


FIGURE 5.

Garde en fer ajourée d'un motif de *fundô* (poids de balance)  
et de *hishi* (losange) déformés. Attribuée à Akasaka Hikosaemon (*Shôsaemon ?*).  
Reproduite dans le « Toban Shimpin Zukan » et dans le « Tobanfu ».

En réalité, *Hikojurô I* fut le fils — tout au moins adoptif et il se serait alors rattaché à la famille *Ôtsubi* 大津美, — de *Masatora*. Il est maintenant démontré qu'il ne porta pas le nom de *Tadatoki*, comme on l'a cru longtemps, mais celui de *Tadamune* 忠宗. C'est seulement le 5<sup>e</sup> maître qui signa ses œuvres *Tadatoki* et trois autres artistes, portant ce même nom, lui succédèrent. Il y eut donc quatre *Tadatoki* et tous quatre s'appelèrent eux aussi *Hikojurô*. Les trois premiers moururent respectivement en 1764, 1796 et 1805 et le quatrième vivait encore au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur leurs tsubas figurent

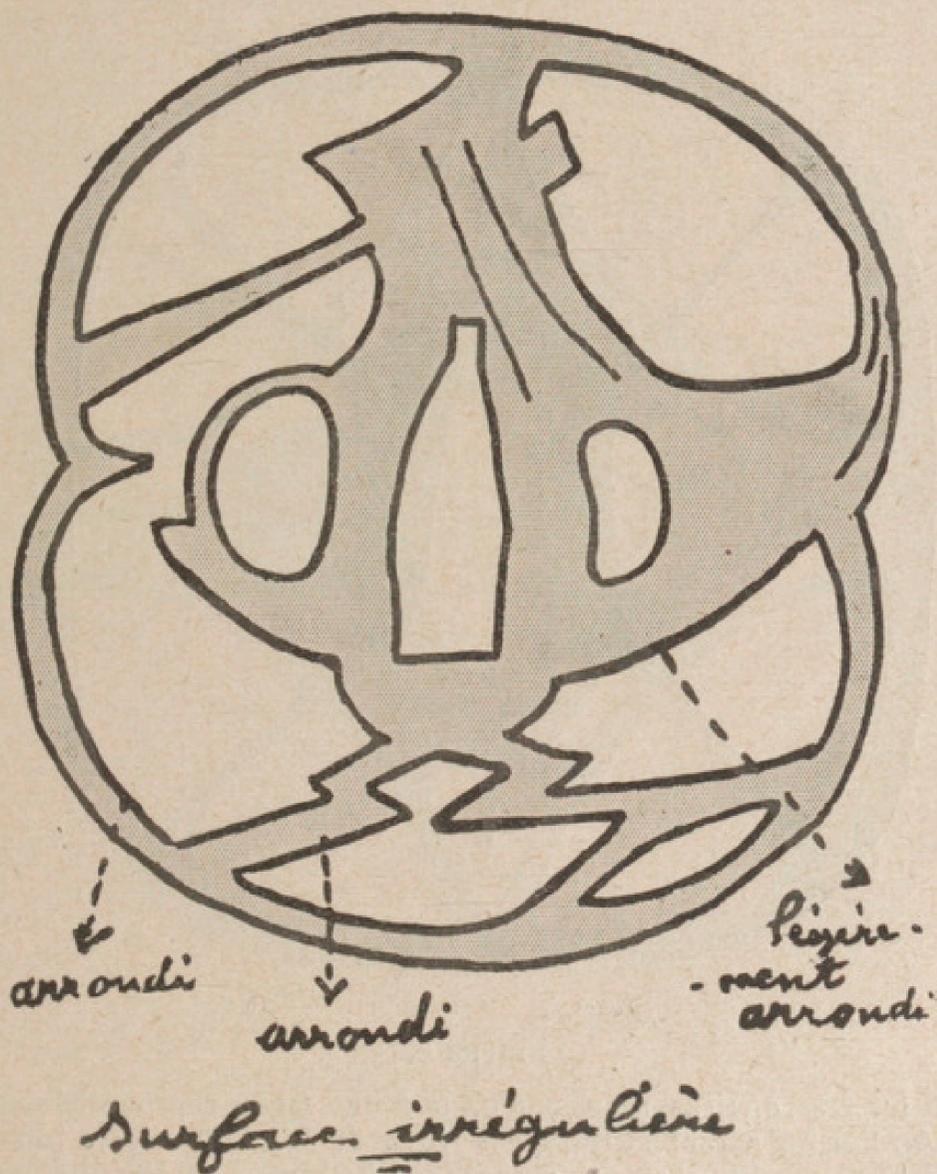


FIGURE 2.

Garde en fer ajourée du motif *Ono ni bishi* (le losange à la hache).  
Attribuée à *Tadamasa I* (Akasaka. Collection Furukawa, ex-Wada).

indistinctement les inscriptions, « Akasaka Tadatoki habitant *Bushû* » (Musashi) ou « Akasaka *Hikojurô Tadatoki* », d'où une certaine difficulté pour les attribuer exactement. Le premier *Tadatoki* (5<sup>e</sup> maître de la famille), poussé par une humeur voyageuse, se serait rendu à *Kyôto*. En raison de son jeune âge, il y aurait été accompagné par *Tadashige* 忠重 disciple de son père *Tadamune*. C'est même à l'occasion de ce déplacement qu'il aurait pris le nom de *Tadatoki*. Quant à *Tadatoki II*, il demeura à *Yedo*. *Tadashige* aurait continué la branche de *Kyôto* ayant pour successeur son fils *Tadayoshi* 忠好.

Ces divers maîtres *Akasaka* eurent chacun plusieurs élèves, si bien qu'on peut dresser le tableau généalogique ci-joint.

Dans les travaux de l'école, on distingue nettement deux styles différents. Les *tsubas* des trois premiers maîtres sont caractérisées par leurs tendances synthétiques. Elles se ressentent de L'INFLUENCE DES MAITRES HEIANJÔ DE KYÔTO, ce qui ne doit pas surprendre étant donné le séjour originel dans cette ville. Certaines gardes ressemblent encore aux *Kanayama tsuba* (avis de M. Akiyama Kyusaku) ou à celles d'*Owari*. En réalité, les premières œuvres *Akasaka* montrent les traditions analogues de décor qui prévalaient dans un certain

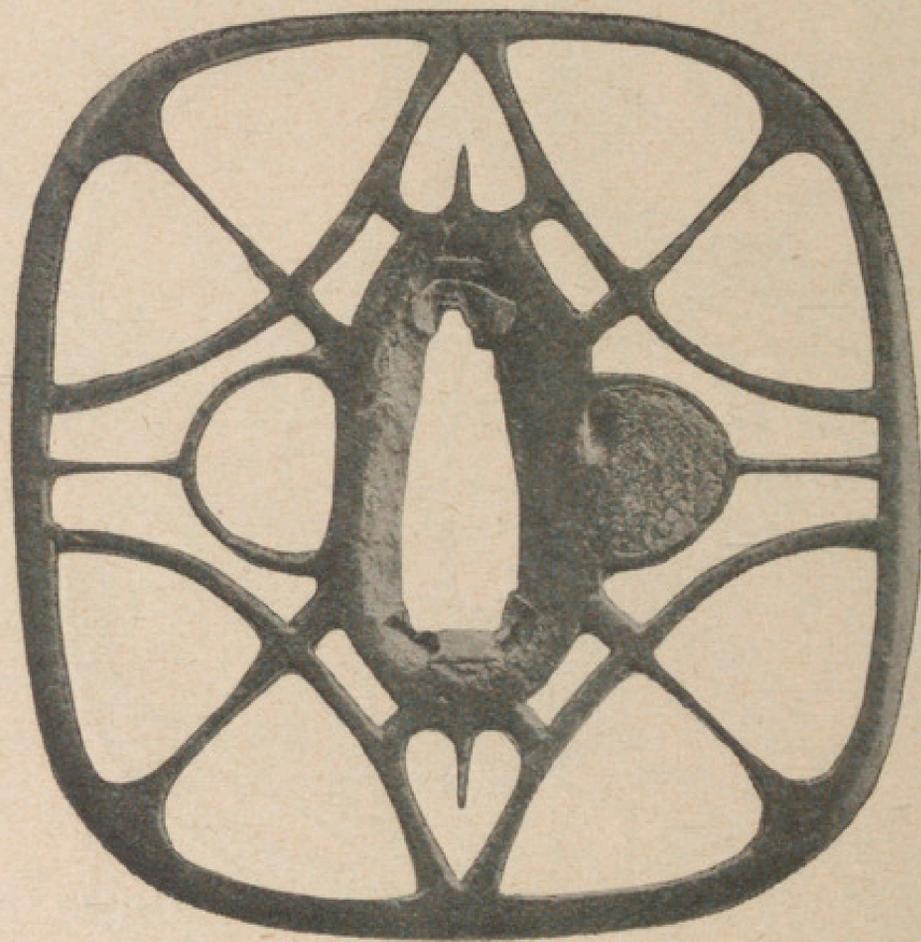


FIGURE 6.

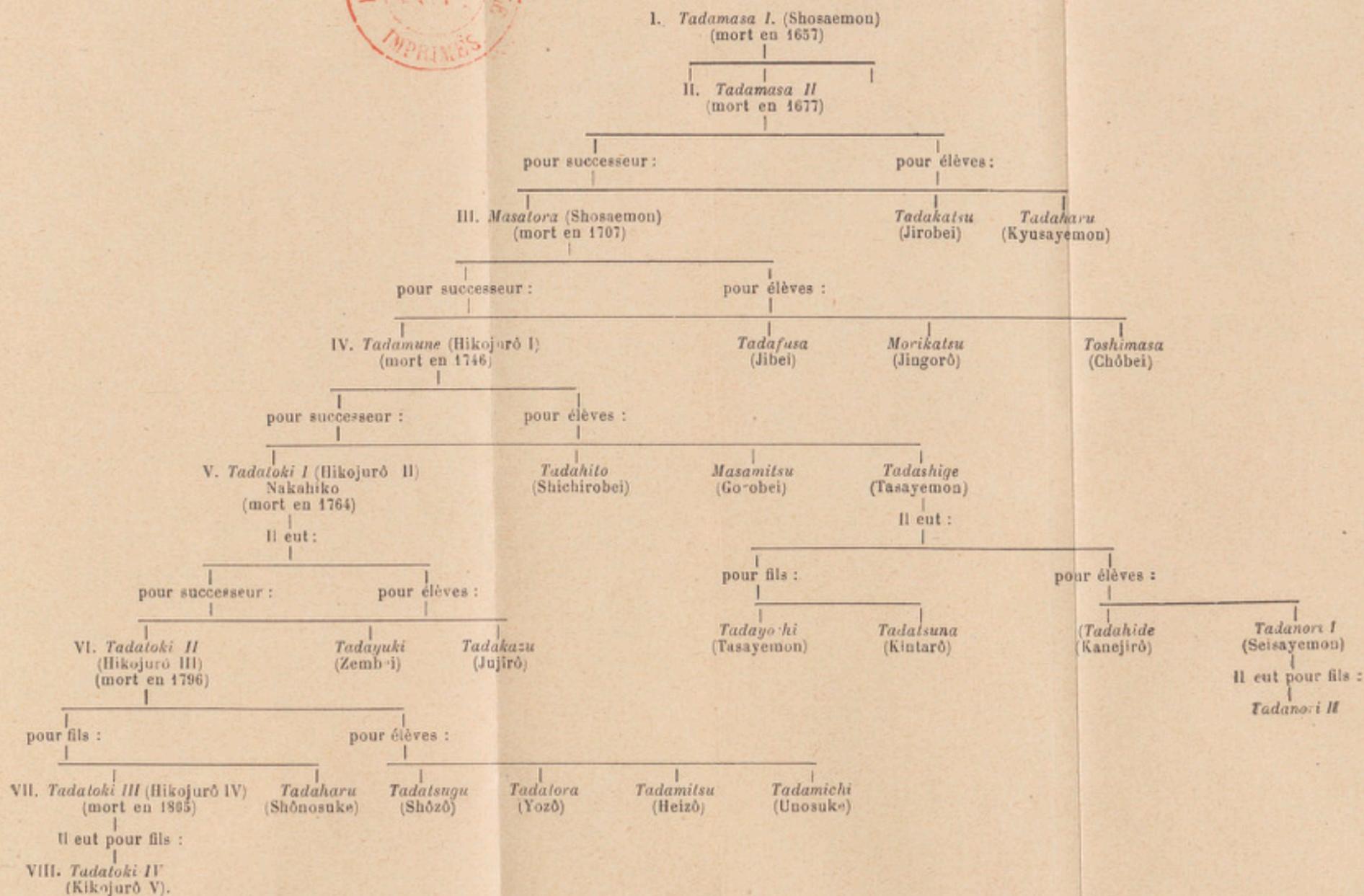
Garde en fer très épaisse assez analogue à une *tsuba* reproduite dans le *Tobanfu*. Forme caractéristique des trous de *hitsu*. Première influence du *Higo* dans un style demeuré synthétique. *Tsuba* attribuée à *Akasaka IV* (Hikojurô I) mort en 1746 par M. Akiyama Kyusaku (Collection de l'auteur).

nombre d'ateliers du commencement du xvii<sup>e</sup> siècle. Elles sont ordinairement décorées d'ajourages positifs d'objets usuels (tasse à saké (fig. 3) ; sujet dit *ono-ni bishi* 斧に菱 ou losange à la hache (fig. 2), etc.), ou même de motifs purement décoratifs. Quand elles viennent à représenter la nature, c'est de façon très stylisée. Le 5<sup>e</sup> maître, *Tadatoki I*, rappelé sans doute aux anciennes traditions par son séjour à Kyôto, imita *Masatora* (*Akasaka III*).

Par contre, le 4<sup>e</sup> maître *Tadamune* et surtout le 6<sup>e</sup> (*Tadatoki II*) et ses successeurs devinrent assez réalistes. Ils subirent principalement l'influence des maîtres du *Higo* : de *Matashichi* 又七, des *Nishigaki* 西垣 et des



GÉNÉALOGIE DE L'ÉCOLE AKASAKA



(*maizuru* 舞鶴, la grue stylisée aux ailes éployées, décor de *tsuba* bien connu) qui sont communs aux *Akasaka* et aux maîtres du *Higo* (1). Mais des différences de technique notables existent entre les deux ateliers.

Et tout d'abord, dans les gardes des *Akasaka*, on discerne de nombreuses marques produites par le travail de la forge (鍛目) et point du tout dans celles des premiers *Hayashi* 林.

En outre, dans les œuvres *Akasaka*, la *seppadai* (切羽臺, partie ovale non décorée avoisinant l'ouverture ménagée pour le passage du *nakago*, sorte de plateau pour l'aplomb solide de la poignée par l'intermédiaire du *fuchi*) a une faible largeur, la partie supérieure étant plus étroite que l'inférieure. Celle des gardes du *Higo* est, au contraire, large et presque ronde.

Chez les *Akasaka*, il y a le plus généralement deux trous de *hitsu*. Les *tsuri* (釣, littéralement suspension, c'est-à-dire les entretoisements reliant les motifs ornementaux ajourés au bord) sont appropriés soigneusement à un usage pratique et sont en conséquence solidement établis. Les parties pleines des ajourages ont plus de « corps » dans leurs gardes que dans celles du *Higo*. L'épaisseur générale de la *tsuba* est d'ailleurs plus grande. Les œuvres des *Akasaka* ont dû être découpées à la scie et les ajourages sont le plus souvent à arêtes vives. Néanmoins, la partie extérieure du bord est parfois arrondie.

Le *kebori* (毛彫, lignes gravées) représentant quelques détails de l'ornementation, est assez fruste. Les premiers maîtres l'utilisèrent.

Enfin, comme les *Akasaka* travaillaient dans la capitale shogunale, ils ont attaché plus d'importance à l'élégance dans leurs travaux. Cette remarque est particulièrement vraie pour les ajourages de caractères d'écriture figurant des sentences ou des poèmes (remarque du *Kinko Tanki*). Disons à ce propos que beaucoup d'œuvres de ce dernier type auraient été exécutées en *Hizen*....

Nous avons pu distinguer deux époques dans les œuvres *Akasaka*. Lorsque l'on veut pousser plus loin l'analyse, on se trouve parfois fort embarrassé. Comme les premiers artisans ne signaient pas leurs œuvres, « on n'a que les traditions orales d'autrefois pour classer leurs *tsubas* ».

D'autre part, on sait que quatre des maîtres postérieurs ont employé dans leurs signatures les mêmes noms de *Hikojurô* et de *Tadatoki*. Mais là du moins quelques points de repère existent. Les travaux de *Hikojurô I* (*Tadamune*) présentent la particularité d'une déformation de l'arrondi du trou du *hitsu*. *Tadatoki I* (2) (*Hikojurô II*) revient au style synthétique des premiers *Akasaka*. Le 6<sup>e</sup> maître (*Tadatoki II*) utilise mieux les ressources de son imagination. Enfin les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> (*Tadatoki III* et *IV*), gravent leurs signatures sans ampleur (A. Kyusaku).

(1) Ainsi qu'à l'atelier d'*Owari*.

(2) *Tadamune* portait le nom personnel de *Chikahiko* 兼彦 et *Tadatoki I* celui de *Nakahiko* 中彦.

Selon certains, *Tadashige* aurait été l'élève du 5<sup>e</sup> maître et non du 4<sup>e</sup>, mais cette opinion est contredite par son style qui n'a rien de commun avec celui des trois premiers maîtres aux motifs desquels revint au contraire *Tadatoki I* (le 5<sup>e</sup> maître). Il aima le motif des feuilles de paulownia (*kiri*) secouées par le vent (garde de la Collection Furukawa, ex Wada) et son fils *Tadayoshi* employa des décors analogues. La patine des *tsubas* de ce dernier est plus noire. Elles sont en outre peu épaisses. On trouve rarement la signature de *Tadatsuna*

**忠綱** le deuxième fils de *Tadashige*. Parmi les élèves de ce dernier, *Tadanori I* **忠則** est considéré comme l'un des meilleurs. Il eut un fils (*Tadanori II*) qui jouit également d'un certain renom. Quant aux travaux très fouillés qu'on a longtemps attribué aux premiers *Akasaka* (par exemple gardes décorées d'ajourages de plusieurs fagots pleines d'élégance) ils seraient dus à des maîtres du XIX<sup>e</sup> siècle et auraient été le plus fréquemment exécutés à *Kyôto* (Avis de M. Akiyama Kyusaku sur une garde de ma collection du type aux fagots).

L'étude de l'atelier *Akasaka* a une grande importance pour les collectionneurs parisiens. Beaucoup de gardes de leurs séries, caractérisées par de puissants ajourages dans un fer épais, naguère attribuées par Hayashi à « l'époque des *Hôjô* », ont été en réalité exécutées par des maîtres de la première époque de cette école.

6<sup>o</sup> M. Wada aborde ensuite dans son ouvrage l'étude de trois écoles qui ont entre elles certains liens de parenté. Une tradition veut même que *Jinsaemon* **甚左衛門**, fondateur de l'école *Ito*, *Masatsugu* **正次** fondateur de celle d'Odawara et *Yoshitsugu* **吉次** premier ciseleur *Akao* **赤尾** aient été tous trois les élèves d'*Umetada Myôju*. Comme ils étaient contemporains, est-il ajouté, leurs travaux auraient eu entre eux un certain air de ressemblance... L'opinion citée est contestable tout au moins en ce qui concerne *Yoshitsugu* qui fort probablement vivait seulement au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais avant celui-ci, il dut y avoir un premier maître *Akao* qui porta lui aussi le nom de *Jinzaemon*...

a) L'école *Ito* de Yedo exerça une influence considérable sur la ciselure japonaise, principalement au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les renseignements font défaut sur son fondateur *Jinzaemon*, l'élève d'*Umetada Myôju* durant la 1<sup>re</sup> moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (S. Hara le nomme *Jinyemon*)... Il y a après lui un hiatus et c'est seulement au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on retrouve des maîtres *Ito* à Yedo. Dans l'intervalle, la famille habita *Odawara* et *Karatsu* en *Hizen*.

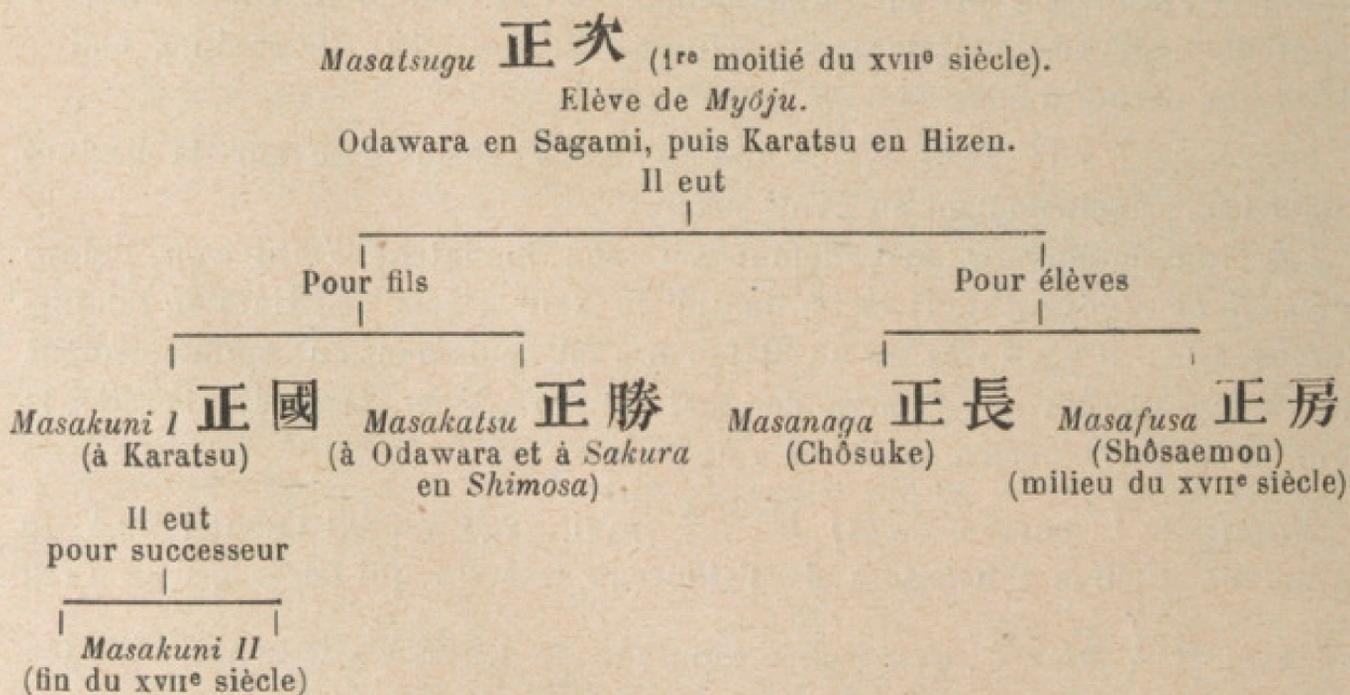
*Masatsune I* (mort en 1724) **正恒** paraît avoir rétabli l'atelier de Yedo et on lui attribue l'invention de l'ajourage très fin qui porte le nom d'*Ito Sukashi* (1) (**糸透**, c'est-à-dire ajourage de fil. Il y a là comme un jeu

(1) Prononcé aussi *Ki-sukashi*.

de mots fait avec le nom de la famille : *Ito* 伊藤). — *Masakata* 正方 (mort en 1774) aurait été son fils, mais il est possible qu'il y ait eu deux maîtres de ce nom dont l'un surnommé *Jinsaemon* aurait vécu avant *Masatsune*. Une garde de ce ciseleur porte l'inscription « habitant 神田 *Shinda* à Yedo ». *Masanaga* 正永 fut un contemporain (1731-1781) de *Masakata*. A ce dernier succéda *Masayoshi* 正吉 (1746-1796) qui était vraisemblablement son fils. Puis viennent deux *Masachika* différents dont on connaît exactement les dates : 正親 (1747-1797) et 正近 (1750-1800). Il est impossible, d'après celles-ci, que *Masachika* (1750-1800) soit le fils de *Masayoshi* (1746-1796) comme l'indiquait M. S. Hara d'après un ouvrage ancien... Très nombreux ont été les ciseleurs de l'école et il est impossible de donner ici toutes leurs signatures. Je signalerai seulement l'existence dans l'école d'un *Masatsugu* 正次 qu'il ne faut pas confondre avec le maître du même nom d'Odawara et qui lui est très postérieur et d'un certain *Hashimoto Seisai* 橋本正齋 qui exécuta de bons travaux en *Ito Sukashi* (Collection Marteau, garde en fer finement découpée de deux chèvres) durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les *Ito* ont donné des *tsubas* pleines ou ajourées et ne se sont pas cantonnés dans le *Ki* (ou *Ito*) *Sukashi* (糸透). On leur doit aussi du *namasukashi* 生透, de l'*hoso sukashi* 細透 (ajourage mince), etc... auxquels sont parfois adjointes des incrustations d'or, d'argent, de cuivre. Par contre, le *taka bori* est rare. Comme métal de fond, le fer et le *shakudô* sont utilisés. Le plus souvent les gardes ont la forme ronde et le bord est à arête vive.

b) La généalogie des *Ito* d'Odawara est la suivante :



Il y eut postérieurement plusieurs maîtres *Masatsugu* 正次 à Odawara,

qui durent travailler au xviii<sup>e</sup> et même au xix<sup>e</sup> siècle. Ils exécutèrent tantôt des ajourages, tantôt des incrustations d'or rappelant celles des *Kenjô tsuba* (garde de ma collection en fer plein, décorée de couvertures de livres décorées de motifs en *kin zogan* avec l'inscription 小田原住正次 « *Odawara ju Masatsugu* »). Certaines gardes des *Ito* d'*Odawara* sont en *shakudô*. Les deux genres de *sukashi* 糸 et 細 sont fréquents comme à Yedo.

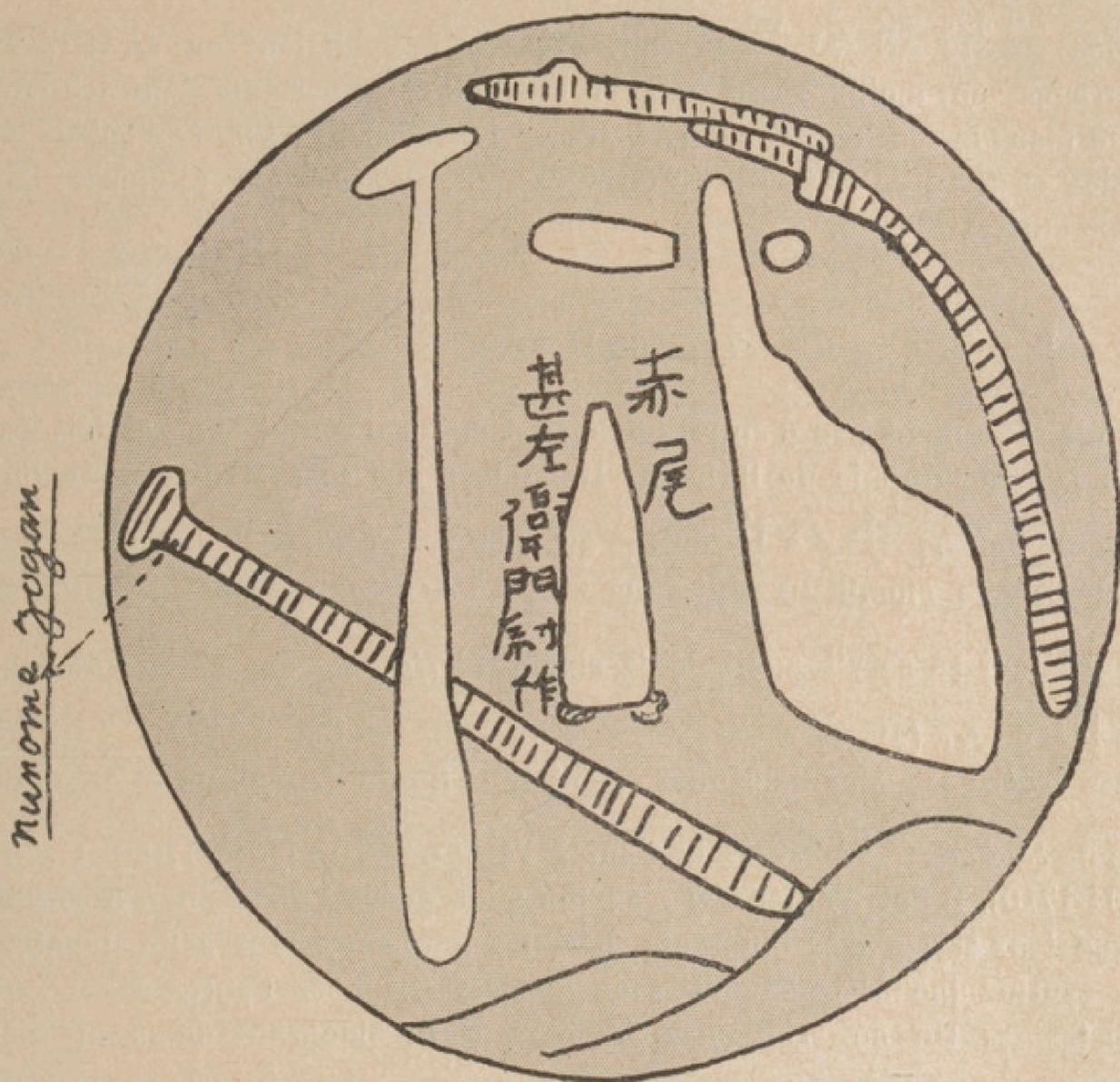


FIGURE 8.

Garde en fer décorée en ajourage (négatif)  
et en *nunome zogan* de rames et d'un gouvernail, signée : « Akao Jinzayemon no jô »  
(Collection Furakawa, ex-Wada).

c) L'école *Akao* 赤尾 fut fondée en *Echizen* et c'est seulement durant la 2<sup>e</sup> moitié du xviii<sup>e</sup> siècle qu'elle se transporta à *Yedo*.

Les œuvres les plus anciennes portent l'inscription :

赤尾甚左衛門尉作 « *Akao Jinzaemon (no) jo saku* ». La question est de savoir si cet artiste est bien le même que *Yoshitsugu I* (1)

(1) D'après le capitaine Brinkley, cet artiste, dont il prononce le nom *Kichiji* et qui aurait reçu le surnom de *Kichiji Kinai*, vivait en 1670.

吉次 (Gonzaemon) que M. S. Hara donne comme ayant vécu au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle et qui fut, en effet, *samurai* du daïmyô d'Echizen. Les gardes portant le nom de *Jinzaemon* sont décorées en ajourages négatifs et en *nunome zogan* (Collection Furukawa ex Wada, décor d'un gouvernail et de rames). Le style paraît franchement antérieur au xviii<sup>e</sup> siècle et a des affinités avec celui de *Myôju*. Il y eut d'ailleurs toute une suite de maîtres

*Yoshitsugu*. On relève encore les noms de : *Yoshifusa* 吉房 et de *Jinjurô Shôbé* 甚拾郎小兵 (1) qui tous deux habitaient en *Echizen*. Les ajourages sont moins fréquents et surtout moins importants dans les *tsubas Akao* (dans les anciennes en particulier) que chez les *Ito*. Les gardes sont rondes et à bord arrondi. Postérieurement, le *shakudo* remplace le fer comme métal de fond.

### 7<sup>o</sup> Ecole Hasama 間.

Voilà seulement peu d'années que cet atelier est connu. J'en ai déjà parlé dans la monographie du Bulletin. Il employa des incrustations à plat ou en relief de *sawari* サハリ, alliage qui offrait l'avantage d'une plus grande dureté que le plomb. La technique en fut inventée par la famille *Kunitomo* 國友 qui se servit aussi de la signature *Hasama* et habita *Kameyama* 龜山 ou *Ise* (2).

Les *tsubas* les plus anciennes datent de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et on en possède de *Sadahisa* 貞榮 remontant à l'ère *Genroku* (1688-1703) et à *Hôei* (1704-1710). Il dut d'ailleurs y avoir plusieurs artistes de ce nom, car on distingue deux styles très différents dans les gardes portant cette signature : l'un synthétique à ornements souvent géométriques, l'autre à tendances réalistes. — Un des *Sadahisa* accompagne sa signature de la mention : « habitant *Yodomi* 淀 en *Joshû* » (Yamashiro). — *Masahisa* 正榮 appartient à l'atelier de *Kameyama*. Par contre, *Masanaga* 正命 travailla à *Yamagata* 山形 en *Dewa*; *Nagaaki* 命明 à *Sakura* 佐倉 en *Shimosa*.

Enfin certaines gardes sont signées : *Hakuryusai* 伯龍齋. La diversité des noms et des localités prouve que la technique eut un certain succès, soit en tant que réaction contre des œuvres trop clinquantes, soit simplement pour des raisons d'économie, ce mode d'incrustation étant moins coûteux que le *Kingin zogan*.

Les *tsubas* de l'école *Hasama* emploient fort peu le *sukashi-bori* et sont

(1) Garde de *Shôbe* datée de 1753.

(2) Les *Kunitomo* de la province d'*Omî* se rattachent peut-être à la même famille.

généralement pleines, rondes, à bord anguleux. Le métal du fond est le fer. En outre du *sawari*, l'alliage de couleur grise, le plus fréquent, on trouve aussi du *shakudô* incrusté en relief.

8° Ateliers *Hiragiya* 木冬屋派 et *Soten* 宗典.

Egalement assez mystérieux était naguère cet atelier *Hiragiya* qu'Hayashi plaçait au xvi<sup>e</sup> siècle. On sait qu'il produisit des *tsubas* en *sukashi bori* (ajourage ciselé) avec incrustations, surtout d'argent et de cuivre. Le style a des liens de parenté avec celui de l'atelier *Soten* d'*Hikone* en *Omi* mais est plus large, moins minutieux. En outre, les personnages représentés ont souvent le type japonais, tandis que les *Soten* figurent surtout des Chinois. L'aspect général est plus distingué, moins voyant. Les sujets choisis sont généralement des scènes historiques ou légendaires. On sait maintenant que ces *tsubas* sont sorties de l'atelier d'un certain *Hiragiya*, marchand de gardes, qui vivait à *Kyôto* vers *Genroku* (1688-1703) et dont le nom signifie « la boutique du houx. » A un certain moment elles eurent, paraît-il, une grande vogue.

Les objets portant des signatures sont rares. On trouve l'inscription :

洛南住元武, « *Mototake* habitant le quartier sud de la capitale » (*Kyôto*).

Or une expertise du célèbre *Honami* 本阿彌 datée de la 6<sup>e</sup> année de *Temmei* (1786) attribue à *Hiragiya Mototake* une garde non signée ciselée du motif *Ishibashiyama* 石橋山.

Parmi les sujets représentés par l'atelier, on signale celui des pêcheurs se disputant la perle précieuse 玉 dans la mer et celui de *Minamoto Yorimitsu Watanabe* (944-1021) combattant les *Oni* (symbolisant les brigands dont il délivra *Kyôto* sur la demande de l'Empereur *En-yû*).

Je n'insisterai pas sur l'atelier *Soten* qui est bien connu. M. *Wada* fait remarquer : que beaucoup de *Soten* travaillèrent à *Kyôto*, bien que leurs œuvres portent la mention : « habitant *Hikone* » 彦根. Dans les œuvres authentiques « qui sont très rares » les ajourages sont beaucoup moins importants que dans les copies, la ciselure est très vigoureuse et la signature est mince.

En outre de *Kitagawa* 喜多川 *Soten* (et *Shuten* ancien nom de *Soten* I 秀典), on connaît encore *Soju* 宗壽, *Sochin* 宗珍, *Soken* 宗顯 (*Yumeishi Daichi*), *Mitsuyoshi* 光義, *Mitsumichi* 光道, *Masashige* 政重, *Sochô* 宗長, *Taisando* 對山堂, *Nomura Kanenori* 野村包教, *Shôbei* 勝平 qui s'intitule « l'élève de *Soheishi* » (nom de *Soten* II), *Kitakawa Soun*, 北河宗運, *Hisatsugu* 久次, etc.

9° Ecole Kinai 紀内.

Le premier maître de l'école, nous dit M. Wada, vint demeurer de Kyôto en Echizen. (Nous savons d'autre part qu'il mourut en 1680 et *Kinai II* en 1696.)

Les travaux des deux premières générations consistent en ajourages, par exemple de caractères d'écriture (*Monji* 文字). Ce serait seulement à partir de la 3<sup>e</sup> génération que des dragons auraient été ciselés en *Marubori* 圓彫 (Jusqu'ici ce genre de travaux était attribué à *Kinai I*). — Le 5<sup>e</sup> maître aurait le premier représenté des personnages, des poissons, des oiseaux et « cent autres sujets ». A une époque encore plus moderne apparurent de nombreuses gardes décorées en *sukashi bori* de champs à l'automne (*akino* 秋野), de plantes fleuries, etc... Dans ces dernières œuvres, la patine a une couleur d'acier (*Hagane iro* 鋼色) très caractéristique due à un passage au feu postérieur à l'exécution du travail (Wada). « Ce sont de jolis travaux ». Les gardes portant l'inscription bien connue : *Kenjô Kinai* sont habilement exécutées (sur la commande de *daimyôs*).

10° Namban, Kanto et Kannan tsubas.

Dans le 4<sup>e</sup> fascicule de 1913 de l'*Ostasiatische Zeitschrift*, j'ai étudié en détail ces différents genres de gardes exécutés à l'imitation de l'étranger — principalement de la Chine — et qui furent à un certain moment très à la mode. Les centres de *Nagasaki*, *Hirado*, *Hakuta* et même *Kyôto* et *Aizu* qui pourtant étaient bien loin de la mer et des ports, en produisirent de grandes quantités.

M. Wada distingue les trois sortes suivantes :

a) *Namban tsubas* 南蠻鐔 proprement dites. — Gardes pleines, de forme ronde, minces, relativement grandes avec des décors rehaussés de *nunome zogan* d'argent : caractères d'écriture, diagrammes de divination (*ekihei* 易卦), *karakusa*, etc. « Une contexture particulière du fer rend ces gardes analogues à celles auxquelles on donne le nom de *Kamakura-tsubas*. » Certains de ces objets ont été importés de Chine.

Les deux autres sortes de gardes sont de forme ronde et très bien ajourées jusqu'à un bord surélevé. Elles diffèrent seulement par le mode de répartition des motifs.

b) Dans les *Kanto* 漢東, les dragons, *karakusa*, personnages et autres éléments ciselés du décor sont symétriques aussi bien en haut et en bas de la *tsuba* qu'à droite et à gauche.

c) Dans les *Kannan* 漢南, la symétrie fait au contraire défaut.

Les inscriptions sont rares dans ces différents genres. Sur une garde, on lit le nom des *Ming* 大明 « *Taiming* ». Sur d'autres :

« *Kanesada* 兼定 habitant le *Hizen* ».

« *Jusan* 重三 habitant le *Hizen*. »

« *Oni Taketoshi Kichirô Yushô* 鬼武利吉郎祐勝 habitant *Nagasaki* ».

« *Yamada Ichirôbei* 山田市郎兵衛 habitant *Nagasaki*. »

« *Nobukuni Mitsumasa* 信國光昌 ».

« *Umetada Narimasa* 埋忠就昌 ».

D'après M. Akiyama Kyusaku, les gardes *Namban* (1) les plus anciennes ne remonteraient pas au-delà de 200 ans. Le genre *Namban* dut avoir une grande vogue au xviii<sup>e</sup> siècle et beaucoup de celles actuellement conservées datent du xix<sup>e</sup> seulement. Le style des premières *Namban* est large, puissant.

Dans ces gardes massives, on distingue parfois jusqu'à quatre ou cinq épaisseurs de rinceaux superposés (Collections R. Koechlin et de l'auteur). Postérieurement la finesse des ajourages tourne à la dentelle. Il y a encore de très jolis travaux de ce type (2). Finalement la technique est en pleine décadence, avec des décors mesquins et des rehauts d'or trop clinquants. Auprès de certains experts japonais, les *Namban* ne trouvent qu'un accueil assez dédaigneux. M. Akiyama Kyusaku déclare, en particulier, que ce sont là « des objets curieux mais sans grande valeur, du genre de ceux que recherchaient les *Tchajin* et autres originaux du temps passé. » Je ne peux néanmoins que répéter ici ce que j'ai déjà dit ailleurs : « Les bons travaux *Namban* sont de fort belles choses comparables aux meilleures « ferronneries » de notre Renaissance », mais il y a *Namban* et *Namban*, le tout est de bien choisir.

L'ouvrage de M. Wada passe ensuite successivement en revue les ateliers de *tsubako* :

11° du *Higo* (3).

12° du *Nagato* (*Choshû*).

13° de *Kaga*.

14° des provinces du nord de *Mutsu* et *Dewa*.

15° de *Yedo*.

16° de *Suruga* et *Mikawa*.

17° de *Sado* et d'*Etchû*.

(1) Ce nom étant pris dans son acception la plus générale désignant également les *Kanto* et les *Kannan tsubas*. Originellement seulement donné aux objets importés au Japon.

(2) Que l'on a attribués parfois au xv<sup>e</sup> siècle !

(3) Par suite d'une certaine condensation, ces numéros ne sont pas exactement ceux de l'ouvrage.

En Sado se signala 三左衛門 *Sanzaemon* dont le nom paraît dans le *Tobanfu*. Il exécuta des copies de travaux anciens et des gardes sur commande qui sont de belles choses (gardes en fer de forme ronde, dont le bord offre une arête vive, décorées en *sukashi-bori*). — Il y eut en outre plusieurs maîtres qui portèrent le nom de *Toshisada* 利貞 et vécurent avant 1781. — Quant à *Toshi Uji* 利姓, on sait par l'inscription d'une garde qu'il naquit en 1761 et qu'il vivait encore en 1833. Ses gardes sont bien ciselées.

18° Owari.

Dans cette province avaient travaillé *Hôan I* et *Yamakichi*.

Postérieurement *Sadahiro* 貞廣 se rendit célèbre. Il aurait été tout à la fois influencé par *Yamakichi* et par (Umetada) *Myôju*. Ses travaux sont 長圓形 « *naga maru gata* » (en forme de grand cercle). Le bord en est à arête vive. Les *tsubas* sont le plus souvent pleines ou avec quelques ajourages seulement avec adjonction d'une habile incrustation d'or et de cuivre. Il y aurait eu un deuxième *Sadahiro* dont la signature était écrite en caractères plus petits.

M. Wada signale en passant que l'appellation de *Yagyû tsuba* 柳生鐔 (gardes ainsi désignées d'après le nom du célèbre escrimeur maître du troisième Shogun Tokugawa, *Yagyû*) ne correspond pas à quelque chose de bien précis. D'après la tradition, ce sont des *tsubas* épaisses en fer, travaillées en *sukashi bori* et ressemblant aux *Kanayama* d'autrefois. Elles auraient été très soigneusement forgées.

Le nom de *Toda Hikosaemon* 戸田彦左衛門 est indiqué dans le *Tobanfu*. Il exécuta des travaux d'ancien style d'une ornementation sobre mais d'un excellent fer.

On dit encore que des assistants (*Shinsuke*) du temple *Kozenji* 光善寺 de *Nagoya* s'adonnèrent à la fabrication de gardes de sabre qui ressemblaient à celles des *Gôto* de *Mino*, mais possédaient un caractère plus artistique. Ils employèrent fréquemment le *shakudo* avec du *takabori iroe* d'or (Décors d'oiseaux, de fleurs, d'insectes, etc.).

La province d'*Owari* produisit enfin des travaux d'incrustation proprement dite qu'il est difficile de distinguer des œuvres analogues de *Kaga* et de *Kyôto*. Les anciens travaux ont souvent les ouvertures ménagées pour le passage du *kogai* et du *kozaka* bouchées avec du plomb. Les incrustations de cuivre sont fréquentes. — Par la suite furent effectués des travaux de *zogan* d'or, d'argent et de cuivre sur fond de *shakudo*. L'exécution est moins soignée que dans les gardes analogues de *Kaga* et même de *Kyôto*.

19° Ateliers d'*Echizen*, d'*Omi* et de *Tamba*.

20° Ateliers de *Kyôto* et d'*Osaka*.

21° Fabricants de gardes du *Kii*.

22° Ateliers de **Bizen**, de **Mimasaka**, d'**Aki**, d'**Inaba**, d'**Izumo**, d'**Iyô**, d'**Awa**.

23° Ateliers de **Chikuzen**, **Chikugo**, **Buzen** et **Bungo**.

24° Fabricants de gardes du **Hizen**.

A signaler d'utiles renseignements sur l'atelier des *Jakushi*. Il a une certaine importance comme ayant été l'un des premiers à subir l'influence de la nouvelle école de peinture de *Nagasaki* créée sous l'influence des maîtres *Ming* et *Tsing* chinois.

Le premier *Jakushi* 若芝 exécuta des gardes assez minces et au décor minutieux.

Les *tsubas* de *Jakushi II* sont au contraire épaisses, ornées de paysages, de motifs *shikunshi* 四君子 (les quatre plantes aimées des artistes, c'est-à-dire les orchidées, le bambou, le prunier et le chrysanthème), etc. en délicate ciselure. La qualité du *nunome zogan* d'or qui sert de rehaut est fort belle. *Jakushi II* surpassa en habileté le premier maître. Il vivait vers 1730.

On trouve, en outre, sur des gardes du même style les signatures :

風雲子 *Fuunshi*.

風秒若次 *Fubyô Jakuji*.

(à rapprocher ceci du fait signalé ailleurs que *Jakushi I*, après s'être fait bonze, aurait changé son nom en celui de *Fukôshi*).

#### 25° Ateliers du **Satsuma**.

Les travaux du *Satsuma* sont généralement assez mal connus. Il y eut pourtant dans cette province trois importantes familles : *Oda* 小田 ; *Chishiki* 知識 et *Kabayama* 樺山. Les signatures gravées sur les gardes sont surtout fréquentes chez les *Oda*. Comme elles manquent dans l'ouvrage de S. Hara, je les donne ici :

*Oda Naoka* 直香 (milieu du xviii<sup>e</sup> siècle). Cet artiste a signé parfois *Fujiwara Naoka*. Il exécuta des ajourages de *Nanten* (*nandina domestica*), de cosses de fève, etc.

*Oda Naokatsu* 直勝.

*Oda Naomasu* 直升. (Trois générations) (1) (ajourages de paysages, de singes, de crapauds).

(1) L'un des *Naomasu* travaillait vers 1820-1830.

*Oda Naonori* 直教 (vers 1760, exécuta des sujets aux mille-singes comme *Mitsuhiro* du *Hizen* et des scènes guerrières).

*Oda Naokata* 直堅 .

Chez les *Chishiki*, on relève le nom de *Kanetake* 兼武 . (Dans *S. Hara*, garde signalée datée de 1773) et ceux de *Kaneaki* et de *Kanenori*.

L'emploi du *shakudô* est exceptionnel dans les gardes du *Satsuma*. Le style de celles-ci est souvent influencé par les *Ito* de *Yedo*. La forme est ronde, le bord à arête vive, les trous de *hitsu* sont de forme elliptique (*daen* 橢圓).

C. — La troisième catégorie d'artisans qui ait exécuté des *tsubas* durant l'époque *Tokugawa* est celle des fabricants 刀匠 et fourbisseurs 切物師 de sabres. Leur nombre est moindre que durant les périodes précédentes en raison de la spécialisation plus marquée des professions. Les chefs-d'œuvre sont peu abondants. Les *tsubas* sont épaisses et décorées d'ajourages plus ou moins importants.

Chez les forgerons de sabre (1), on cite surtout *Kotetsu* 虎徹 (*Nagakatsu Beikyôri*) originaire de la province d'*Omi* qui changea ensuite de domicile pour aller demeurer à *Yedo* et vivait vers *Manji* (1658-1660) et *Empô* (1673-1680). La qualité du fer et l'habileté d'exécution sont dignes de tout éloge. Certaines gardes fort bien forgées ont pour tout décor deux trous ronds.

Un autre artiste : *Nobukuni* 信國 fonda une école qui dura « jusqu'aux temps modernes ».

Puis viennent :

定吉 *Sadayoshi* (*Hashiguchi* 橋口) vers *Kwambun* : 1661-1672.

治國 *Harukuni* (*Kitamade* 北窓) même époque.

家次 *Iyetsugu* (*Yamato no kumi*) qui habitait en *Yamashiro* vers *Kwan-ei* : 1624-1643.

忠廣 *Tadahiro* habitant en *Hizen* puis en *Omi* (*Hashimoto* 橋本). Vers *Kwambun* (1662-1672) et *Genroku* (1688-1703).

忠長 *Tadanaga* de *Saga* en *Hizen*. Même époque.

信高 *Nobutaka* (*Hôki no kami*). Province natale : *Mino*. Il demeura ensuite en *Owari* et en *Seishû* (vers *Kwanei* : 1624-1643).

*Nobutaka II* travailla vers 1661-1672.

*Nobutaka III* vers 1672-1710.

(1) Cette liste est ici donnée parce que la plupart de ces noms ne figurent pas dans l'ouvrage de *S. Hara*.

**兼定** *Kanesada*. Sept artistes de ce nom à la suite du premier maître qui était originaire du *Mino* et habita *Aizu*. Il se rattachait à la famille *Furukawa* **古川** et vivait vers 1555-1557.

Parmi les forgerons de sabre et fourbisseurs plus modernes :

**直胤** *Naotane*, originaire de *Yamagata* en *Dewa* qui demeurait à *Yedo* vers *Bunkwa* (1804-1817). Elève de *Masahide* **正秀**. Il eut pour fils :

**直勝** *Naokatsu* (vers *Kokwa* : 1844-1847) et pour élève :

**義胤** *Yoshitane* (vers 1804-1843).

**安行** *Yasuyuki* (*Tanijama* **谷山**) fabricant du *Satsuma* (vers 1801-1803). Il forma école.

**正義** *Masayoshi* (*Hosokawa* **細川**) originaire du *Shimotsuke*. Il demeura à *Yedo* (vers 1801-1803) et fut l'élève de *Masahide* (*Suishinshi*).

---

**D.** — La quatrième catégorie de fabricants de gardes prend, durant l'époque *Tokugawa*, une importance toute spéciale et cela en raison même des tendances luxueuses de cette période. C'est celle des *Kinko* **金工** de ces ouvriers d'art du métal qui exécutaient non seulement des *tsubas*, mais encore tous les *kodogu* **小道具** ou « petits ustensiles » à joindre au sabre : les *mitokoro mono* (objets des trois places), c'est-à-dire *kozuka*, *kogai* et *menuki* ; puis le *fuchi*, le *kashira*, le *kurigata*, le *kojiri*, l'*umabari*, etc... Leur style qui fut souvent celui de bijoutiers, réagit sur celui des autres écoles sortant au XVIII<sup>e</sup> siècle et durant la première moitié du XIX<sup>e</sup>.

L'ouvrage de M. Wada classe ainsi les *Kinko* **金工** :

1<sup>o</sup> Ecole *Gôto* et ses dérivées.

Lignée principale *Gôto*. — Branche des *Gôto* de *Kaga*. — Maîtres en *zogan* de *Kaga*. — Fabricants d'accessoires de tachi de *Kyôto*. — Ecole *Yoshioka*. — Ecole *Nomura*. — Ecole *Tsuji*. — Ecole de *Gôto Ichijo*. — Divers ateliers *Gôto*.

2<sup>o</sup> Ecole *Nara* — *Hamano*.

3<sup>o</sup> Ecole *Yokoya* et ses dérivées :

*Yanagawa*. — *Katsura*. — *Omori*. — *Iwamoto*. — *Inegawa*. — *Kikuoka*. — *Furukawa*. — *Ishiguro*.

4<sup>o</sup> Ecole (des émailleurs) *Hirata*.

5<sup>o</sup> Ateliers de *Mito*.

Ecole mère. — *Ichinomiya*. — *Egawa*. — *Sekijoken*.

6° Ateliers de *Kinko* de Yedo.

Osaki. — Sonobe. — Horiye. — Jochiku (Murakami). — Toryusai. — Someya. — Kano. — Divers autres ateliers.

7° Ateliers de *Kinko* de Kyôto.

Atelier de *Nagatsune*. — Atelier de *Tetsugendô* (Okamoto). — Ecole *Otsuki*.

8° *Kinko* de différents pays.

Cette classification sera peut-être utile aux collectionneurs.

Pour ne pas étendre outre mesure cette analyse déjà trop longue, je me contenterai de signaler les nouveaux renseignements obtenus concernant les deux très importantes écoles des *Nara* et des *Yokoya*.

### 1. Ecole des *Nara* 奈良.

L'école des *Nara* est issue de celle des *Gôto*. On ne sait pas d'une façon certaine si *Toshiteru* (1579-1629) 利輝 son fondateur faisait partie de cette dernière, mais il est certain que les rares œuvres qui ont été conservées de lui (manches de *kozukas* et *kôgai*) et ont été par la suite expertisées par *Tokimasa* 辰政 vers 1700, sont ciselés en *kebori* 家彫 dans le pur style *Gôto*. En *Kwanei* (1624-1643), les talents de *Toshiteru* furent utilisés par le *Bakufu*. *Toshimune* 利宗, le deuxième maître et *Toshiharu* 禾治 le troisième continuèrent les mêmes traditions. Le dernier de ces ciseleurs fit peut-être exceptionnellement usage de *shibuichi* avec décor en bas-relief (*shishiaibori*). Il exécuta un certain nombre de manches de *kozukas*.

Ces premiers maîtres *Nara* ont reçu au Japon le nom de *Ko-Nara* 古奈良. Leurs œuvres signées — beaucoup moins contrefaites que celles des artistes postérieurs — sont rares. Les meilleurs travaux ne porteraient même aucune inscription. Ce ne serait guère que de *Toshiharu* qu'on aurait quelques œuvres authentiques... D'après la tradition, ce troisième *Nara* eut la gloire d'être le maître de *Toshinaga* 利壽. M. Wada fait d'ailleurs remarquer à ce propos que son style, avec beaucoup moins de talent d'exécution, annonce déjà celui de ce dernier. Quelques gardes en fer avec ciselure en relief d'oiseaux, de fleurs, etc... sont attribuées aux *Ko-Nara*. Au sujet de *Toshinaga* 利永 le 4<sup>e</sup> *Nara*, nous avons dans l'ouvrage Wada un renseignement intéressant : on lit sur une des œuvres de ce ciseleur l'inscription : « Exécutée le 8<sup>e</sup> mois de la 5<sup>e</sup> année d'*Empô* » (1677). — Le 6<sup>e</sup> *Nara*, *Toshimitsu* 利光 (mort à 72 ans durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle) est donné comme un bon artiste.

Mais sa réputation est loin d'approcher, au Japon, celle des trois grands maîtres (奈良三作) des « nouveaux *Nara* » (新奈良) : *Toshi-*

*naga I*, *Jôï* et *Yasuchika I*. Ceci explique que peu de ciseleurs aient été aussi copiés. Les contrefaçons provenaient surtout d'*Aizu*, de *Mito* et de *Kyôto*. Dans les travaux d'*Aizu*, l'incrustation était bonne, mais la mauvaise qualité du fer dénonce la supercherie. A *Mito*, un des *Sekijoken* 亦城軒 aurait exécuté nombre de garnitures de sabre dans le style des trois grands *Nara*, de *Sômin*, d'*Hamano Masayuki* (*Shôzui*) sur lesquels des signatures auraient été ajoutées par la suite. Cet artisan était, en effet, capable de copier de façon parfaite mais non de donner des œuvres véritablement originales.

D'autre part, jusqu'à *Yasuchika I*, les ciseleurs doivent avoir eux-mêmes forgé leurs *tsubas*. Ce fut également assez l'habitude de ce maître. Néanmoins il lui arriva de décorer de ciselures des gardes anciennes et beaucoup de ses successeurs ou même de ses contemporains utilisèrent des préparateurs. Quoi d'étonnant à ce que, la demande augmentant, certains chefs d'ateliers aient fini par faire exécuter non seulement la plaque de métal destinée à devenir une *tsuba*, mais même une bonne partie de l'ornementation de celle-ci, se contentant de retoucher et de signer les œuvres de leurs nombreux élèves? C'est là certainement ce qui a dû se produire dans bien des cas et dans le domaine de la copie on peut distinguer toute la gamme depuis le travail du « bon élève » jusqu'à l'horrible contrefaçon commerciale.

*Toshinaga I* (1667-1737) occupe dans l'école une place intermédiaire entre les anciens et les nouveaux *Nara*. Ses œuvres les meilleures sont à rechercher dans les gardes et les *fuchi-kashiras*, elles sont moins fréquentes dans les *kozukas*. Pour ses *tsubas*, il a surtout employé le fer comme métal de fond. Par contre, le *shakudô* et le *sentoku* se trouvent parfois dans les autres garnitures de sabre. Partout le *takabori iroe* (ciselure en fort relief avec incrustation d'or) domine. Il s'enlève vigoureusement et est, en même temps, d'une grande souplesse. Certains détails du décor sont exécutés en *Kebori*

毛彫 (gravure au burin). La ciselure de *Toshinaga I* ne montre pas l'emploi de la gouge discernable chez le second maître de ce nom par l'existence de concavités caractéristiques (Remarque de *Natsuô*). En outre, la signature et le *kakihan* sont d'un type bien déterminé.

L'ouvrage de M. Wada reproduit la célèbre *tsuba* de la collection *Kiyota* 清田 connue de tous les artistes et de tous les amateurs japonais. Cette garde est épaisse, de forme carrée à contours légèrement arrondis décorée en fort relief incrusté d'or de la légende célèbre d'*Omori Hikoshichi*

大森彦七 faisant passer la rivière à une jolie femme qui se change soudain en horrible démon. Il faut avoir vu cette œuvre tout au moins reproduite en bonne photographie comme celle que M. *Akiyama Kyusaku* a bien voulu me communiquer (avec une très jolie esquisse peinte de sa main) pour apprécier comme il le mérite le grand talent de *Toshinaga I*, la puissance de ses conceptions et l'énergie de son coup de ciseau répondant à ce que l'on nomme au Japon la « loi du sabre » (刀法) (1).

(1) La signature *Toshinaga* accompagnée du *kakihan* est placée au revers de la garde, et à droite de l'ouverture ménagée pour le passage du *Nakago*.

*Natsuô* considérait *Toshinaga II* (mort en 1771) comme un habile artisan s'étant attaché à la perfection des détails, mais il constatait qu'il ne put jamais égaler son maître dans l'énergie du dessin ou l'exactitude de l'exécution. *Toshinaga I* témoignait, au contraire, d'une connaissance, approfondie de l'anatomie humaine.

M. Wada déclare d'autre part que les œuvres de *Toshinaga II* sont plutôt médiocres et que *Masayuki* (ou *Shôzui* 1696-1769) autre élève de *Toshinaga I* et célèbre fondateur de la famille *Hamano* 濱野 fut un bien meilleur ciseleur.

*Jôï* 乘意 (1700-1761) est le prince du bas relief 薄肉彫 comme *Toshinaga I* est celui du *takabori*. Les Japonais ont donné à sa technique le nom de *Shishiaibori*. Les contours de ses personnages sont le plus souvent entaillés au burin et leurs corps s'enlèvent en relief très léger tandis que leurs têtes et leurs coiffures font, en général, une saillie beaucoup plus forte. Ce procédé les fait paraître en quelque sorte, tantôt sortir du métal du fond, tantôt au contraire y rentrer d'où le nom de « relief plongeant » assez bizarrement formé mais décrivant parfaitement la manière de *Jôï*. M. Wada constate que les œuvres de ce maître existant encore de nos jours sont fort rares. Il a le plus souvent utilisé un *Shibuichi* de nuance sombre, parfois le fer. On connaît au Japon un certain nombre de *kozukas* authentiques, quelques *fuchi-kashiras* et très peu (ou même pas du tout) de *tsubas*... Il y aurait lieu, paraît-il de se méfier des gardes en bronze rouge. Certaines sont pourtant d'une grande beauté de conception et de technique tout à la fois.

Les travaux en *takabori* de *Jôï* sont beaucoup moins estimés. Il s'y montre franchement inférieur à *Toshinaga I* et à *Yasuchika*. Selon M. Wada, il est possible d'arriver à distinguer les objets véritables des faux. Les caractères de sa signature sont de petite dimension mais très bien gravés et de façon très nette. Le revers de ses *kozukas* porte des traits fins incisés qui forment une ornementation très particulière.

Un des meilleurs élèves de *Jôï* aurait été *Jowa* 乘和 sa nièce, et non son neveu comme on le croit généralement. Elle serait l'auteur de parfaites imitations du maître. Il existe en outre une certaine signature *Jori* 乘理 gravée sur des gardes ciselées en *shishiaibori* qui ont une grande ressemblance avec celles de *Jowa*, si bien que certains la considèrent comme un nom d'artiste de cette dernière. Les travaux de *Yoshitada* 義忠 (*Ishikawa* 石川, dépendant du clan *Matsumoto* 松本 du Shinano), autre disciple de *Jôï* témoignent d'une grande habileté mais sont d'un style quelque peu différent.

J'en viens maintenant au troisième maître de la trinité : *Yasuchika I* 安親 (1670-1744). Il fut d'abord l'élève des *Shôami* de *Shonai* 庄内 dans la province de *Dewa*, puis il alla à Yedo où il devint le disciple de *Tokimasa* 辰政. Sa ciselure prit une grande originalité (*Jizai* 自在)

et son style se distingue tout à la fois par la richesse, l'harmonie et l'élégance. (Wada). Son talent lui valut de recevoir des commandes spéciales du savant

célèbre *Matsudaira Daigaku* 松平大學 (d'autres documents disent : *Hayashi Daigaku*, le recteur héréditaire de l'université. Ils ajoutent que *Yasuchika I* entra ensuite au service du prince *Matsudaira*). — Le maître est connu au Japon pour l'élévation de son caractère. Ne disait-il pas lui-même que « l'artiste doit toujours rester pauvre, sans quoi son cœur devient impur et il ne peut plus rien enfanter d'admirable ? » Son imagination fut grande et la variété des motifs qu'il a traités est extrême : légendes, paysages, fleurs, etc... Mais il a été non moins copié que les deux autres grands *Nara*

et il y a lieu de toujours se méfier. Sa ciselure (下彫) n'a ni l'épaisseur ni la vigueur de celle de *Toshinaga I*, mais ses compositions sont souvent charmantes. Il a employé le fer mais aussi différents bronzes (*Fuchi-kashira* et *kozuka* en *shakudo* de la collection *Furukawa* décorés en *iroe* d'un *Hôtei* dormant) parmi lesquels le *sentoku* (1).

*Yasuchika II* son élève (1695-1747) est lui aussi jugé un bon ciseleur, continuateur du style de son maître, mais peut être plus minutieux.

L'attribution respective à ces deux ciseleurs des différentes sortes de signatures *Yasuchika* que l'on trouve sur les garnitures de sabre, a donné lieu à de grandes discussions que je résumerai ici succinctement.

1. Gardes portant une signature *Yasuchika* 安親 assez petite et peu profondément gravée placée à gauche et vers le bas par rapport à l'ouverture laissée pour le *nakago* : œuvres de *Yasuchika II* d'après MM. Wada et *Kuwabara Yojirô* ; de *Yasuchika I* d'après *Natsuô*.

2. Gardes gravées d'une signature *Yasuchika* assez profonde avec un caractère *Yasu* allongé, disposée à gauche et en haut par rapport au *nakago* : œuvres de *Yasuchika I* pour M. Wada, de *Yasuchika II* pour *Natsuô*.

3. Gardes signées de la même manière que les précédentes (2) mais à droite et vers le haut par rapport au *nakago* : dues à *Yasuchika I* d'après MM. Wada et *Kuwabara Yojirô*, à *Yasuchika II* d'après *Natsuô*.

4. Gardes de forme *Daigaku* (bilobées avec le lobe inférieur coupé en droite ligne au bas) ainsi nommées du nom de l'amateur pour lequel elles étaient exécutées, signées à droite et vers le milieu par rapport au passage du *nakago*, caractères profonds avec un signe *Yasu* allongé : œuvres de *Yasuchika I* pour M. Wada, de *Yasuchika II* pour *Natsuô*.

5. *Fuchis* signés à droite et vers le haut par rapport au passage du *nakago*, de la même façon que les gardes précédentes (4) : exécutés par *Yasuchika I* selon MM. Wada et *Kuwabara Yojirô*, par *Yasuchika II*, selon *Natsuô*.

6. *Fuchis* gravés d'une signature plus petite à droite et vers le milieu par

(1) M. *Kuwabara Yojirô* a attribué à *Yasuchika I* une garde en bronze jaune prove-

nant de la famille *Ôtera* 大寺 d'Osaka, décorée d'un motif de cycas du Japon avec le *Sennin Tekkai* ; un *kashira* de cuivre décoré d'un motif de natte de bateau signé

*Yasunobu* 安信, autre signature du ciseleur.

rapport au passage du *nakago* : œuvres de *Yasuchika II* d'après MM. Wada et Kuwabara Yojirô, de *Yasuchika II* d'après Natsuô

En pareille matière, nous autres Européens devons avouer notre incompetence. Il y a lieu de lire la longue discussion publiée par M. Kuwabara Yojirô dans le *Tokenkwaishi* n° 52 (1906). Il a pu attribuer exactement à *Nidai* (*Yasuchika II*) un *fuchi-kashira* en cuivre décoré en *zogan bori iroe* d'un vol d'hirondelles sur les flots portant une signature du type 6 et provenant de la famille *Ôtera* grâce à un certificat qui y était joint et portait la signature de *Takechika* 武親 représentant la 7<sup>e</sup> génération des *Yasuchika*.

(Daté de la 1<sup>re</sup> année de *Genji* : 1864). — MM. *Mitsumura* 光村

et *Hamada* 濱田, tous deux experts de renom confirmèrent d'ailleurs les estimations de M. *Kuwabara Yojirô*. Un des meilleurs élèves de *Shôdai*

*Yasuchika* (*Yasuchika I*) fut, semble-t-il, *Kikwan* 喜寛. Ses gardes en fer, en particulier, aussi bien comme habileté d'exécution que comme patine (*sabi iro* 錆色) ne donnent prise à aucune critique.

On sait que *Yasuchika III* (2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle) signa sous la forme cursive et qu'il employa seulement le *rôgin* (朧銀 littéralement argent terne, c'est-à-dire *Shibuichi*).

Il existe une catégorie de travaux spéciaux où a été employée l'incrustation *aogai* (青貝 littéralement coquillage bleu). On les attribue à la 4<sup>e</sup> génération. *Yasuchika IV* se servit d'une petite signature. Il n'appartenait pas comme les artistes précédents à la lignée directe des *Tsuchiya* 土屋 et il fut à un moment l'élève du célèbre *Konkwan*. Beaucoup de ses œuvres sont ornées en gravure au burin ; il a subi l'influence des *Yokoya* (Commencement du XIX<sup>e</sup> siècle). Il habita *Mito*.

*Yasuchika VI* fut au service du daimyô d'*Akita* 秋田 et prit à cette occasion le nom de *Sekiyenshi* 石燕子. Il se décerna à lui-même le titre de *Hôgen* 法眼. Ses œuvres, exécutées en *takabori iroe* sont à classer parmi les plus belles de l'école, durant les temps modernes. Il imita le premier maître (WADA). Sa période d'activité se place vers *Kaei* (1848-1853).

## 2. Ecole *Yokoya*. 横谷.

Comme les *Nara*, les *Yokoya* tirent leur origine de l'École *Gôto* dans l'atelier de laquelle ils remplissaient un emploi inférieur. Les deux premiers maîtres qui se soient affranchis de cette tutelle : *Sôyo I* (né en 1633, mort en 1691 d'après M. Wada) surnommé *Seijin Sofu* (1) *Soyo* 世人祖父

(1) Le grand père *Soyo*.



FIGURE 12.  
Signature de  
Yasuchika I sur fuchi  
d'après M. Wada.

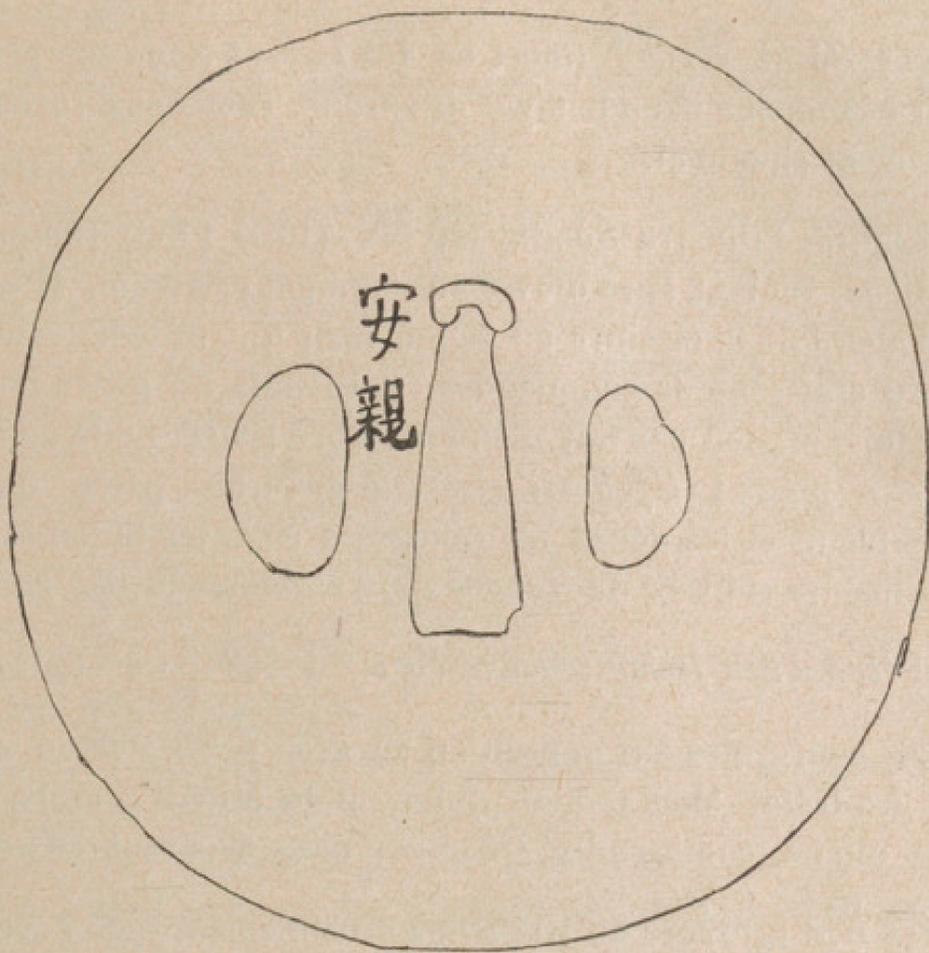


FIGURE 9.  
Premier type de signature de Yasuchika I d'après M. Wada.

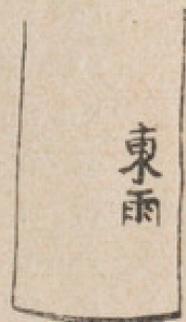


FIGURE 13.  
Signature  
« Tou »  
de Yasuchika I  
sur kozuka.

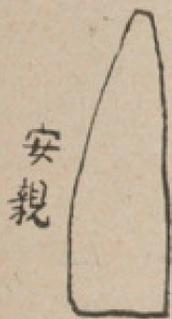


FIGURE 11.  
Type de signature  
de Yasuchika II  
d'après M. Wada  
et M. Kuwabara  
Yojirô, de Yasu-  
chika I d'après  
Natsuô.

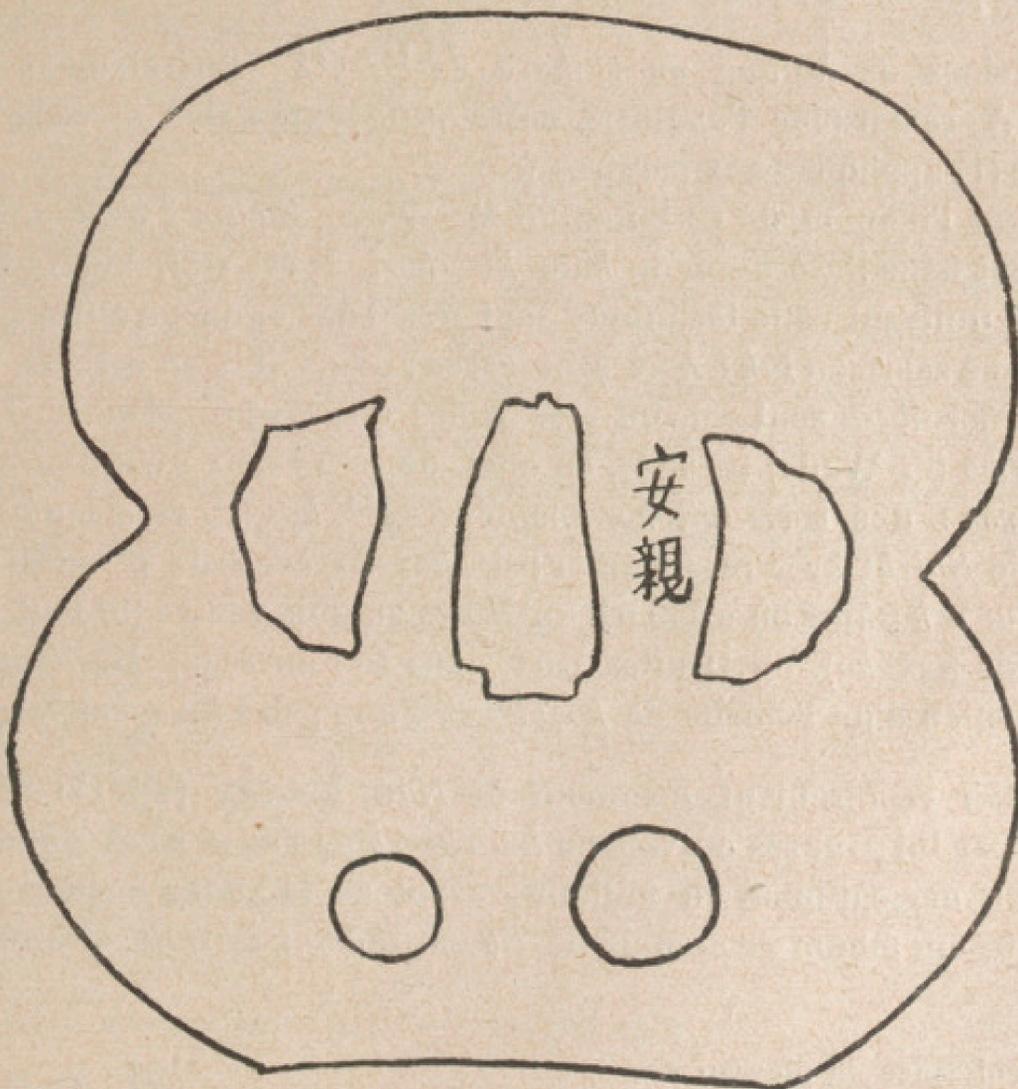


FIGURE 10.  
Schéma de la forme Daigoku de tsuba et 2<sup>e</sup> type de signature  
de Yasuchika I d'après M. Wada, de Yasuchika II d'après Natsuô.



FIGURE 14.  
Type de signature  
de Jôï (avec  
cachet  
Nagaharu)  
sur kozuka

宗與 et *Sôchi* 宗知 (mort en 1687 avant *Soyo* son père adoptif), travaillèrent néanmoins dans le style des *Gôto*. Tous deux furent au service du Gouvernement shogunal.

Le 3<sup>e</sup> maître, l'illustre *Sômin* 宗珉 (1670-1733) rompit tout net avec ces traditions, voulant faire œuvre entièrement originale. Il est raconté qu'il exécuta d'abord de la ciselure en relief, mais que s'étant trouvé débordé par un nombre croissant de commandes, il inventa un genre moins minutieux et où son imagination pouvait se donner libre cours. Cette nouvelle technique reçut divers noms : *Efubori*, ciselure picturale parce qu'elle arrivait à rendre les pleins et les déliés du pinceau avec le burin (on sait en outre que l'artiste s'inspira souvent de *Kano Tanyû* et demanda des croquis à son ami personnel *Hanabusa Itchô*) ; *machi-bori* 町彫 ou « ciselure de la ville », c'est-à-dire bourgeoise par opposition au *kebori* 家彫 ou « ciselure de la famille » des *Gôto*. Mais le nom qui rend le mieux compte de la technique et fait le mieux comprendre les différences séparant celle-ci de l'ancien *kebori* 毛彫 (gravure en traits fins sensiblement égaux comme épaisseur) est celui de *kata kiri bori* 片切彫 qui fait allusion aux vigoureuses entailles produites par les coups de sabre (刀痕雄健). — Ses œuvres sont pleines de *katana no chikara* 刀の力 (littéralement vigueur du sabre. A remarquer l'analogie entre cette expression et celle de *fude-no chikara* (1) appliquée aux peintres).

D'après l'opinion de certains, dit M. Wada, *Sômin* I s'est surtout montré supérieur dans l'exécution du *kata kiri bori*. Il est vrai, ajoute-t-il, que ses travaux utilisant cette technique sont très bons et que, d'autre part, les garnitures de sabre en *taka bori* sont rares ; mais il n'en est pas moins exact que ces dernières sont encore plus belles que les précédentes. La collection *Furukawa* (ex *Wada*) possède, en effet, de très beaux exemplaires ciselés en relief *iroe* : une série *mitokoromono* (*Kogai*, *kozuka* et *menuki*) décorée en relief de *Shishi* avec revers en or ; un *kozuka* orné de pivoines ; un *kozuka* et un *fuchi kashira* où s'endort un *Hôtei* au gros ventre (le tout en *Shakudô* à fond de *nanako*). — D'autre part, dans son ouvrage, M. Wada donne la reproduction d'un manche de *kozuka* et d'une paire de *menuki* également en fort relief représentant un motif de *Nyô* 仁王 (2). Quant aux sujets choisis par lui pour ses œuvres en *kata kiri bori* j'en ai assez longuement parlé dans ma monographie du bulletin, ayant eu la bonne fortune de mettre la main sur un album de croquis de *Sômin* (*Sômin zu shiki*) exécutés au *sumi*,

(1) « Puissance du pinceau ».

(2) Le comte *Arima* 有馬 possède ces œuvres ainsi qu'un *kozuka* décoré d'un tigre.

conservé dans la Bibliothèque du Musée Guimet si bien classée par M. E. Deshayes et datant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

*Sômin I* avait pour *tsushô* (nom personnel) *Chôjirô* 長二郎. Il prit ensuite celui de *Jibei* 治兵衛. Originaire de *Kyôto*, il vint à *Yedo* durant le nengô *Jokyô* (1684-1687). Pour certains il fut fils adoptif de *Sôchi* le 2<sup>e</sup> maître, selon d'autres de *Sôyo I*. Les deux opinions peuvent être soutenues, ce dernier ciseleur étant mort après *Sôchi*. Il est d'ailleurs possible que *Sômin I* d'abord adopté par *Sôchi*, l'ait été ensuite par *Sôyo I* à partir de 1687. On a l'exemple de faits analogues. Le grand *Sômin* porta encore le nom d'artiste (*go*) de *Tonan* 遯菴 et le *ki* (諱 ou *imina*, nom reçu à partir de 15 ans) (1) de *Tomotsune* 友常. Il fut enterré au temple *Honkoji* à *Asakusa* (*Yedo*) et reçut le nom posthume de *Zenjomon* 禪定門 (qui peut se prononcer aussi *Zenteimon*).

Il y a trois sortes de signatures *Sômin* accompagnées du paraphe de l'artiste.

Il existe toute une série d'œuvres dites « à la petite signature » généralement fort belles. Une opinion veut que *Sômin I* ait ainsi signé lorsqu'il demeurait à *Kyôto*. Mais ce n'est là qu'une hypothèse et on ne doit l'accepter qu'avec méfiance.

Les travaux portant une très grande signature sont d'une qualité généralement inférieure et ne doivent pas être du premier maître.

Reste une troisième catégorie pourvue de signatures moyennes (signe 宗 de 4 millimètres environ de hauteur), signe *Min* 珉 assez étroit). Ce sont celles qui figurent comme les véritables (*Seikaku* 正確) dans l'ouvrage de M. Wada. C'est celle aussi qui existe au verso du *kozuka* orné d'un *Shôki* à cheval figuré dans ma monographie, dont la reproduction défectueuse ne permet pas de se faire une exacte idée. Les *kozukas* de *Sômin I* portent au verso un réseau très ténu de traits gravés obliquement caractéristiques.

Les contrefaçons des œuvres de *Sômin I* sont loin d'être exécutées avec la même vigueur de burin. Les entailles ne sont pas aussi franches et on s'aperçoit fréquemment que l'artiste a dû s'y reprendre à plusieurs fois pour graver le même trait. Le sentiment de la vie (*kwatsuki* 活氣) n'est pas exprimé de même façon.

En *Sôyo II* 宗與 (1725-1779), cinquième enfant de *Soju* 宗壽 (1683-1734, lui-même disciple de *Sômin I*, d'autres disent de *Sôyo I*) et fils adoptif du grand maître, M. Wada voit le parfait « bon élève » sans plus. Sa consciencieuse application n'aurait donné qu'un nombre réduit de très bons travaux (2).

(1) Parfois aussi nom posthume, mais ce n'est pas ici le cas.

(2) *Terukiyo* 英精 frère aîné de *Sôyo II* (qui porta aussi le nom de *Sôyo* 宗祐 et vécut de 1722 à 1772), surpassa ce dernier dans ses travaux.

On sait que *Sôyo II* eut deux fils : l'un qui prit le nom de *Sômin II* (mort en 1788) et l'autre *Tomotake* 友武 qui vécut de 1729 à 1785.

*Sômin II* (1) reçoit de grands éloges des experts japonais. *Natsuô* fait remarquer que ses travaux très habilement exécutés peuvent parfois être pris pour ceux de *Sômin I*.

Il y a lieu de les examiner de très près pour y reconnaître une moins grande vigueur. La signature employée est la même. « Ce sont des choses dont l'apparence est harmonieusement tranquille et qui font éprouver peu à peu de l'émotion » (Wada). La plupart des bonnes contrefaçons de *Sômin I* sont dues à ce deuxième du nom. Celui-ci dut travailler assez peu de temps ; il mourut, en effet, en 1788, 9 ans seulement après son père.

Avec *Sômin II* prit fin la lignée directe qui ne comprit donc que cinq maîtres.

Un certain *Kiryûsai* 走龍齋 ne faisant aucunement partie de la famille *Yokoya* (il s'appelait *Uchida Gonzaemon* 内田權左衛門) et étant de sa profession *Kinko* 金工 à *Mito*, changea de domicile pour venir résider à *Yedo* où il travaillait vers *Kokwa* (1844-1847), se para du nom de *Sôyo III* et signa aussi *Sômin*. Ses travaux sont du style *Yokoya*, mais ils se ressentent des tendances spéciales (*tokuheki* 特癖, expression prise plutôt dans un mauvais sens) des *Kinko* de *Mito*. Il fait preuve de vigueur mais sans originalité réelle d'invention.

Cette étude donnera une idée de l'importance des travaux concernant l'histoire de la ciselure effectués au Japon depuis quelques années. L'ouvrage de M. Wada est le plus considérable paru sur la question depuis les *Meister der Japanischen Schwertzieraten* de M. S. Hara (préfacés par M. le Dr J. Brinckmann directeur du Musée de Hambourg). Il se termine par une analyse de la technique des *Gôto* intitulée : *Gôto Kebori kikan* 後藤家彫龜鑑 (bons exemples du *Kebori* des *Gôto*). Le splendide album qui l'accompagne est fait pour augmenter encore sa valeur.

En raison des excellents renseignements que j'y ai trouvés, j'avoue ne regretter aucunement la peine que m'a demandée sa traduction forcément entreprise sans l'aide d'aucun Japonais en la ville lointaine de Rennes.

Marquis DE TRESSAN.

Membre de la *Tokenkwai* 刀劍會 (Société des amis des sabres) de Tôkyô.

Décembre 1913.

(1) Il porta aussi le nom de *Tomotsugu* 友次.

## Inauguration d'un monument en souvenir du Général Lebon

Japon — 31 Mai 1913

---

### I

#### Résumé de la cérémonie et reproduction de l'inscription gravée sur la stèle.

---

Le 31 mai 1913, a eu lieu, au village de Miyagino, dans la vallée de Miyanoshita, proche du célèbre lac d'Hakone, l'inauguration d'un monument destiné à commémorer les deux visites faites en ce village, à quarante ans d'intervalle, par le Général Lebon.

Au cours de sa mission dans l'Armée japonaise, le Général Lebon avait passé quelque temps à l'auberge alors renommée de Kameya, située au hameau de Kiga, qui dépend du village de Miyagino.

Lors de son ambassade extraordinaire aux funérailles de l'Empereur Meiji, le Général Lebon, voulant revoir le pays où il avait séjourné autrefois, vint visiter la vallée de Miyanoshita. Il s'arrêta un moment à l'emplacement où s'élevait le Kameya; mais les lieux comme les hommes avaient changé et une auberge neuve avait remplacé l'antique hôtellerie.

L'idée de commémorer le séjour ancien et la visite récente du Général Lebon prit naissance et fut encouragée en haut lieu.

Le Maréchal Prince Yamagata, la plus haute personnalité de l'Armée impériale, a lui-même tracé les caractères du titre de l'inscription gravée dans la pierre du monument commémoratif.

L'érection de ce monument commémoratif élevé à la mémoire du Général Lebon a paru revêtir un double caractère : à la fois de gracieuse et vive sympathie pour la personne du Général Lebon et de reconnaissance pour les services rendus à l'Armée impériale par les diverses missions françaises.

L'Ambassadeur de France avait accepté en principe l'invitation qui lui avait été faite d'assister à la cérémonie. M. Gérard, ayant été retenu à Tôkyô, s'est fait représenter par M. Maugras, secrétaire d'Ambassade qui a accompagné à Miyagino l'Attaché Militaire français, M. le Lieutenant-Colonel Le Rond.

L'inauguration a eu lieu sous la présidence du gouverneur du Ken (préfecture) de Kanagawa, M. Oshima (Kumaji), assisté des autorités locales.

Le monument consiste en une stèle de pierre dure dressée devant le Kameya

et dominant la route qui remonte l'étroite vallée de Miyanoshita. Sur la stèle est gravée une inscription bilingue dont ci-dessous le texte :

« *Monument commémoratif des deux visites faites au Village de Miyagino par le Général de Division Lebon.* »

« Le Général Lebon vint une première fois au Japon il y a une quarantaine  
« d'années, appelé par le Gouvernement de ce pays, auquel il rendit des ser-  
« vices signalés, en travaillant à l'organisation de la nouvelle Armée impériale.  
« A cette occasion, il visita le village de Miyagino et s'arrêta une quinzaine de  
« jours au Kameya.

« En l'an I<sup>er</sup> de Taisho, le Général Lebon vint une seconde fois au Japon en  
« qualité de Représentant du Président de la République française aux funé-  
« railles de l'Empereur Meiji. Sa mission terminée, désireux de revoir une loca-  
« lité dans laquelle il avait séjourné autrefois, le Général se rendit à Miyagino,  
« en compagnie de M<sup>me</sup> Lebon, le 14<sup>e</sup> jour du 9<sup>e</sup> mois. Mais il ne retrouva au  
« Kameya aucune des personnes qu'il avait connues; la maison même, devenue  
« la proie des flammes, avait fait place à une construction nouvelle qui ne pou-  
« vait lui rappeler le passé.

« Les habitants de Miyagino, vivement touchés de cette attention et consi-  
« dérant les anciens rapports existant entre le Général Lebon et leur village,  
« ont résolu d'élever ce monument en mémoire de ces deux visites.

« 12<sup>e</sup> mois de l'an I<sup>er</sup> de Taisho.

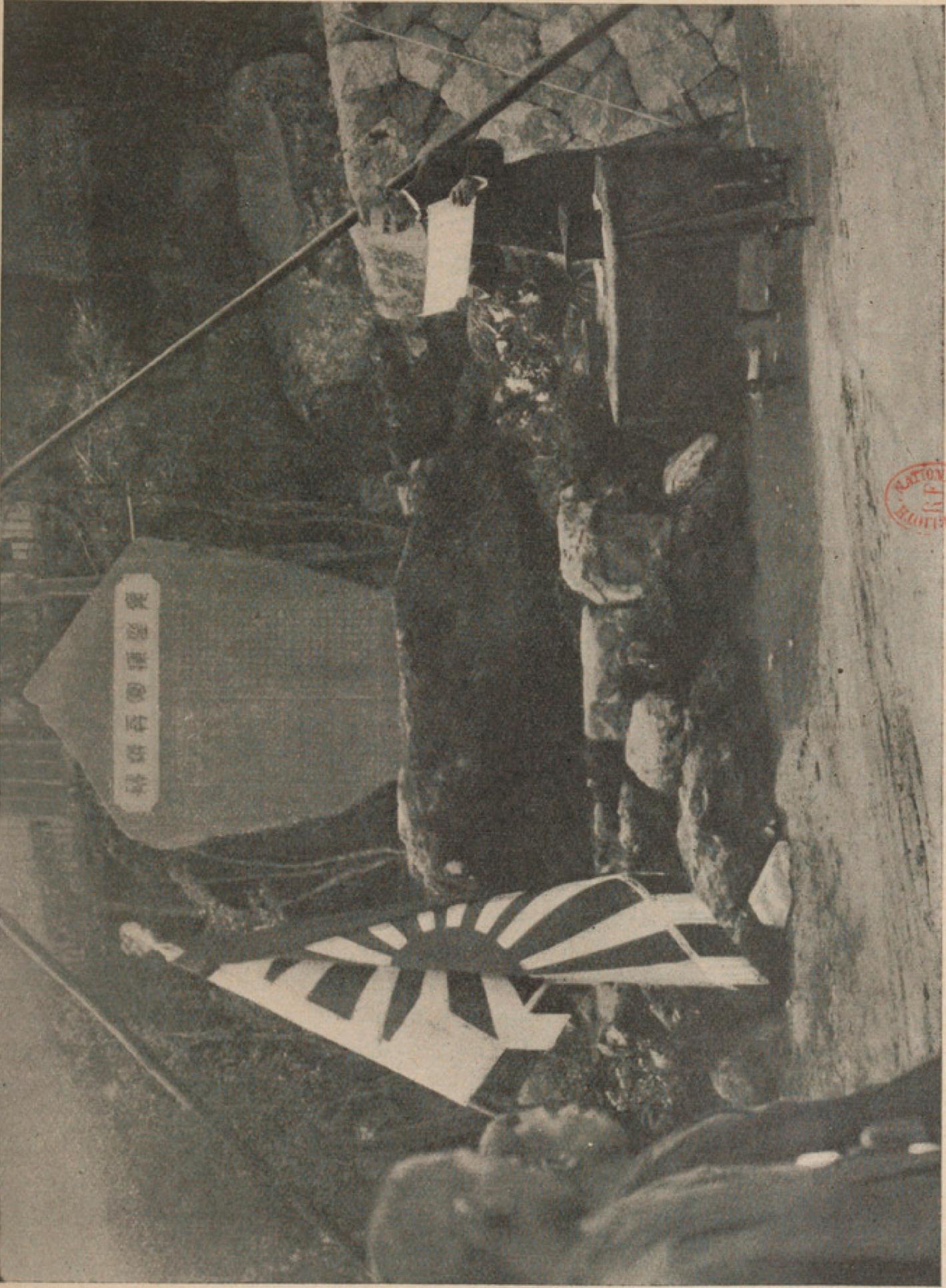
« Le Maréchal Prince Aritomo Yamagata 1<sup>er</sup> rang de la 2<sup>e</sup> classe, Chevalier  
« de l'Ordre suprême du Chrysanthème, Grand Croix de l'Ordre militaire du  
« Milan d'Or, a écrit le titre de cette inscription.

« Kumaji Oshima, 1<sup>er</sup> rang de la 4<sup>e</sup> classe, Grand Officier de l'Ordre du  
« Soleil Levant, Gouverneur du Ken de Kanagawa en a composé et écrit le  
« texte ».

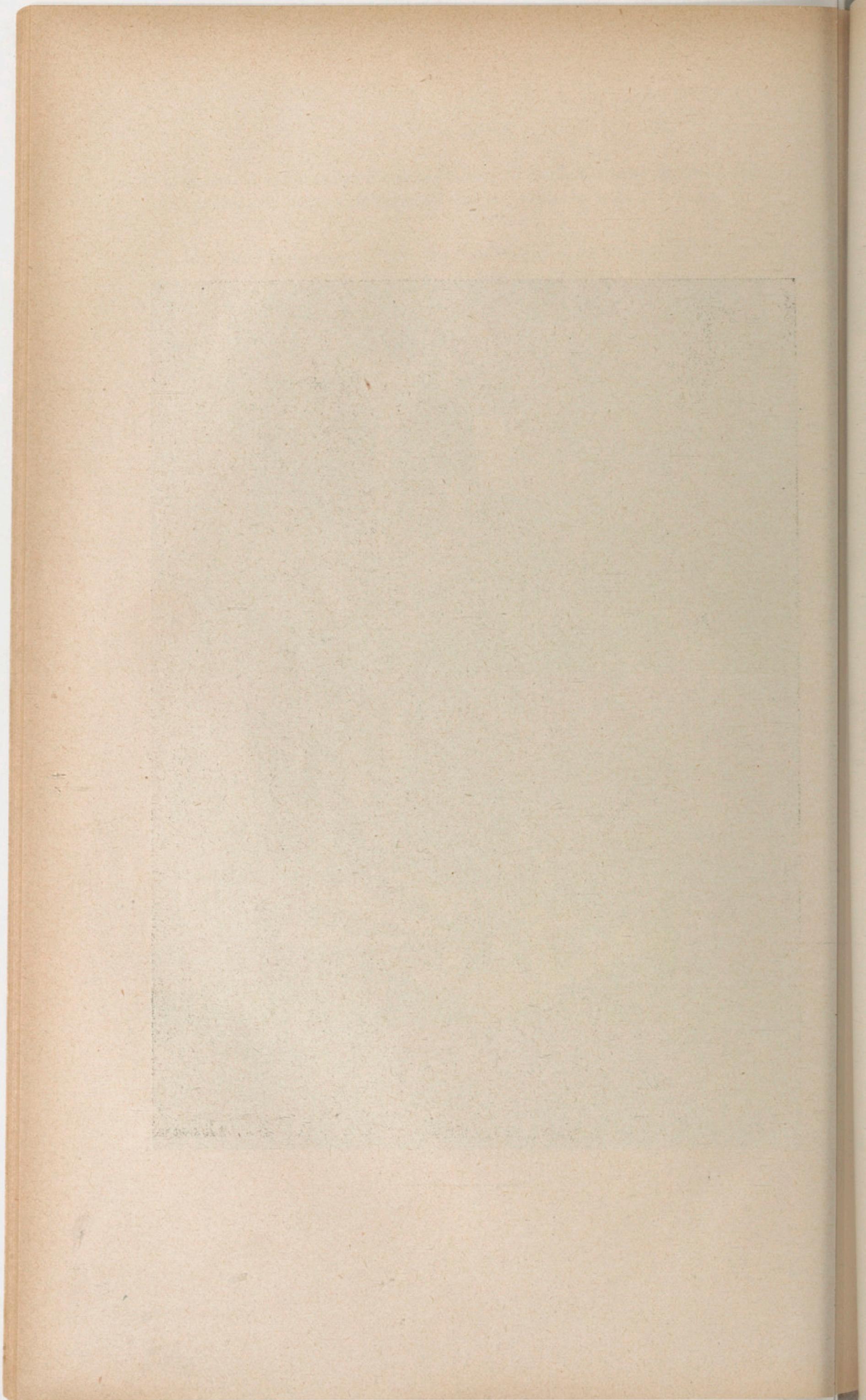
La cérémonie s'est terminée par un lunch offert au Kameya; au toast du Gouverneur de Kanagawa en l'honneur du Général Lebon, le Lieutenant-Colonel Le Rond a répondu en levant son verre à la santé du Gouverneur et des membres du Comité.

Cette cérémonie commémorative, si gracieuse dans sa simplicité, a été commentée favorablement par la presse. Elle ne peut que contribuer à maintenir et à perpétuer le souvenir des services que notre armée a rendus au Japon dans l'organisation de ses forces militaires, et de la constance dont le Gouvernement impérial a fait preuve, en continuant, après les événements malheureux de 1870, à faire appel à une mission militaire française.

---



NATIONALE  
D'ARTS  
ET  
D'ARCHÉOLOGIE



II

**Discours prononcé le 31 mai 1913**

*A l'inauguration du monument du Général Lebon par  
le Gouverneur de la Province de Kanagawa*

**S. E. M. Oshima KUMAJI.**

---

TRADUCTION

« Les beautés naturelles du col de Hakone sont connues au loin et attirent chaque saison un flot ininterrompu de touristes. Lorsque le Général Lebon vint pour la première fois au Japon il y a quarante ans, il visita cet endroit-ci et s'y arrêta afin de jouir de la beauté du paysage. En septembre de l'an 1<sup>er</sup> de Taisho, le Général ayant été Envoyé spécial de la République française, se rendit une seconde fois au Japon et vint de nouveau ici. Le paysage était le même qu'autrefois, mais les temps avaient changé et les étoiles suivi leur course, et le Général, portant alternativement ses regards en haut et en bas, dut reporter ses pensées du présent au passé.

« Ces circonstances ont amené les habitants de ce village à ériger un monument commémorant les deux visites du Général, et à transmettre ainsi à de nombreuses générations à venir, la marque de son passage ; cet acte est digne d'éloge. Le monument est maintenant terminé et la cérémonie inaugurale a lieu aujourd'hui.

« Le Général a travaillé autrefois à l'organisation de notre armée et par là nous a rendu des services signalés. Depuis lors, le Japon a progressé sans relâche et la gloire de ses armes est devenue de plus en plus éclatante. Ces choses ne sont pas le fait du hasard.

« Monument qui te dresse ici, ne tombe pas et témoigne à jamais du caractère élevé du Général. Puisse de même l'amitié qui unit les peuples de nos deux nations croître toujours plus. Ce sont là les paroles de mon discours.

« La 2<sup>e</sup> année de Taisho, le 31<sup>e</sup> jour du 5<sup>e</sup> mois.

« Le Gouverneur du Ken de Kanagawa.

« *Signé : OSHIMA KUMAJI.* »

---

III

**Discours prononcé le 31 mai 1913**

*A l'inauguration du monument du Général Lebon*

**par le Lieutenant-Colonel LE ROND**

*Attaché militaire à l'Ambassade de France au Japon.*

---

« Monsieur le Gouverneur,

« MM. les Membres du Comité,

« En l'absence de Son Excellence l'Ambassadeur de France, que ses devoirs ont privé du plaisir d'assister à l'inauguration du monument commémoratif du séjour et de la visite du Général Lebon en cette charmante vallée, j'ai l'agréable mission de vous remercier de votre si gracieuse pensée.

« Elle touchera profondément nos compatriotes, ceux de France comme ceux du Japon, et particulièrement l'Armée française, qui comptait hier encore le Général Lebon parmi ses chefs les plus élevés.

« Le monument, si élégant dans sa simplicité, que vous avez érigé, est destiné à commémorer des souvenirs qui sont très chers, je le sais, au Général Lebon.

« Mais ce monument qui porte à la fois, gravés dans la pierre, le nom du Général Lebon et l'écriture de Son Excellence le Maréchal Prince Yamagata, rappellera aussi les liens d'amitié et de sympathie qui depuis le commencement de l'ère glorieuse de Meiji, unissent les armées de nos deux pays et que les missions militaires françaises ont si heureusement contribué à nouer il y a plus de quarantè ans.

« Il m'est particulièrement agréable, à moi qui, après avoir joui il y a quelques années de l'hospitalité de l'Armée impériale, ai l'honneur de représenter aujourd'hui l'Armée française, de voir en ce monument un emblème des souvenirs communs et de la mutuelle estime qui unissent nos deux Armées.

« M. le Gouverneur, MM. les Membres du Comité, au nom du Général Lebon, dont je suis assuré de traduire les sentiments, au nom de Son Excellence l'Ambassadeur de France qui m'en a donné mission, je vous remercie très cordialement ».

---

## A l'École de l'Étoile du Matin

---

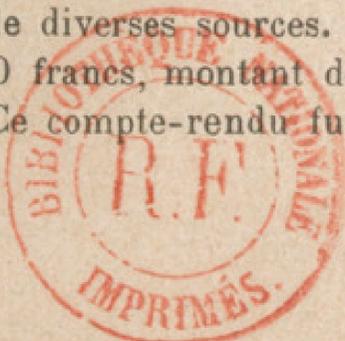
Le numéro de décembre 1913 de la toute jeune, mais déjà intéressante *Revue de l'École de l'Étoile du Matin*, cette belle institution des Marianistes français à laquelle les Japonais, si difficiles en tout, ne marchandent ni leur sympathie, ni même leur admiration, rendait compte de deux réunions qu'il nous semble juste que le *Bulletin de la Société Franco-Japonaise de Paris* ne passe pas sous silence.

« Le 1<sup>er</sup> juillet 1913, nous dit la Revue, le drapeau du Soleil-Levant, caressé par les chauds rayons du soleil, flottait sur la porte d'entrée du Petit-Collège. Les élèves entraient par groupes et se rendaient à la cour. Ils avaient tous le visage radieux et portaient leur plus bel uniforme. Tout de suite leur curiosité était attirée par le préau, orné de trophées de drapeaux et festonné de guirlandes vertes. Pourquoi cet air de fête ? L'École avait invité ses nombreux bienfaiteurs pour leur faire visiter ses nouveaux bâtiments et leur donner un témoignage solennel de sa reconnaissance. Ceux-ci répondirent à son appel. Dès huit heures, les kuruma, les coupés, les automobiles animèrent la rue solitaire qui passe entre les deux écoles de l'« Étoile du Matin ».

« Son Excellence, M. Gérard, accompagné de M<sup>me</sup> Gérard, sa mère, voulant donner à l'« Étoile du Matin » une marque spéciale de bienveillance et d'estime, vint honorer de sa présence cette petite fête toute japonaise ».

On remarquait à cette cérémonie intime la présence de l'un de nos membres les plus chers, M. le Baron Motono, Ambassadeur à St-Petersbourg, ancien Ministre à Paris, dont le fils est actuellement l'un des plus brillants élèves de l'« Étoile du Matin », comme le fit naguère l'un de ceux du Vicomte Kurino ; Premier Ambassadeur du Japon en France, L.L. Exc. MM. Hijikata, ancien Ministre de la Maison Impériale et Wakatsuki, Ministre des Finances, étaient au premier rang des nombreuses notabilités qui s'étaient rendues à l'invitation de l'« Étoile du Matin ».

M. Nagae, Directeur Officiel de l'École, rappela d'abord en quelques mots l'objet de cette réunion ; puis il laissa la parole à M. Sei-ichi Koike, député, Secrétaire du Comité organisé par S. Exc. M. le Marquis Saionji pour la souscription en faveur de l'« Étoile du Matin ». M. Koike rendit compte des travaux du Comité ; recettes, achat du terrain, construction des bâtiments du Petit-Collège. Il résulte de ce compte-rendu que le montant des souscriptions s'élève à 133.015 yen, c'est-à-dire à environ 340.000 francs. A cette somme, l'« Étoile du Matin » a ajouté 90.762 yen, soit en chiffres ronds 230.000 francs, qu'elle a obtenus de diverses sources. Ce qui fait un total de 223.777 yen, ou environ 570.000 francs, montant de revient du terrain, des bâtiments et des accessoires. Ce compte-rendu fut suivi de la lecture



d'une lettre de S. Exc. M. le Marquis Saionji retenu à Kyotô par l'état de sa santé. Le Maire de Kojimachi, quartier de Tôkyô où s'élèvent les établissements de l' « Étoile du Matin », d'une voix mâle et chaude, donna aux élèves, qui lui prêtèrent la plus grande attention, les conseils les plus sages.

Ce fut après M. Hashimoto, le Maire de Kojimachi, que se leva S. Exc. M. Gérard, pour prononcer l'allocution suivante, applaudie avec enthousiasme :

« Monsieur le Président,  
« Monsieur le Directeur,  
« Mesdames,  
« Messieurs,

« C'est de grand cœur que j'ai accepté aujourd'hui l'invitation qui m'était faite d'assister à la cérémonie destinée à consacrer la fondation et l'ouverture de cet édifice nouveau de l' « École de l'Étoile du Matin », réservé aux plus jeunes élèves.

« Si la présidence et la direction de cette école ont bien voulu désirer la présence à cette cérémonie de l'Ambassadeur de France, c'est qu'elles savent bien que, dès l'origine, le Gouvernement Français s'est intéressé à cette institution au succès de laquelle ont si heureusement concouru les affinités des méthodes française et japonaise et la collaboration de maîtres français et japonais.

« La nouvelle école, érigée grâce à la générosité du Comité des souscripteurs japonais, poursuivra la tâche qu'elle s'était dès le principe assignée de faire ici, dans l'enseignement primaire, secondaire et moyen, une part importante à l'étude d'une langue dont le Japon a depuis longtemps compris la haute utilité et l'excellence. Nul, plus que le Président du Comité, l'illustre homme d'Etat qui a, en maintes circonstances, témoigné sa sincère sympathie à notre pays, n'était à même d'apprécier combien la langue française, qu'il possède et manie à merveille, est une bonne et forte éducatrice de la jeunesse. Il y a en elle, comme l'écrivait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle un de ceux qui l'ont le mieux louée, une clarté, une probité qui en font l'une des plus précieuses expressions de la pensée humaine.

« Je ne puis, comme représentant de la France, que me réjouir du rôle joué ici, dans l'instruction et l'éducation de la jeunesse japonaise, par cette École qui, comme l'Empire du Soleil-Levant, est, elle aussi, placée sous la bienfaisante influence de l'aurore et du matin. Je ne puis, de même, que me féliciter de voir se resserrer de jour en jour, dans les matières d'éducation comme en tous autres sujets, les liens d'amitié, de confiance, de coopération entre nos deux pays. Nous prenons notre part de vos joies comme de vos deuils, et nous nous associons à vos efforts, à vos espérances, comme nous nous sommes associés à vos peines.

« Il y a bientôt un an, lorsque le Japon pleurait la mort du grand Empereur de l'ère de Meiji, et lorsque la France se faisait représenter aux obsèques impériales par un Ambassadeur Extraordinaire bien connu déjà en ce pays, vous vous rappelez que le Général Lebon, malgré le peu de temps dont il disposait a tenu à venir rendre visite à cette École et à prononcer devant les élèves des paroles dont l'écho retentit encore.

« Aujourd'hui, dans cette première année de l'ère nouvelle de Taisho, et en ce jour qui restera une date pour l'Ecole de l' « Étoile du Matin », laissez-moi vous exprimer, au nom de mon pays, avec mes félicitations pour l'œuvre déjà accomplie, mes vœux sincères pour l'avenir et la prospérité d'une institution qui continuera à former, en même temps que de bons et fidèles sujets japonais, des amis de la France, de sa langue, de tout ce qu'il y a dans le génie français d'élevé, de généreux, de profondément dévoué à la civilisation et à l'humanité ».

M. Heinrich, fondateur de l' « Étoile du Matin », tenant à remercier personnellement les généreux bienfaiteurs de son œuvre, prit en dernier la parole :

« Excellences,  
« Mesdames, Messieurs,

« Ouvrir une école, ce n'est autre chose que de créer un nouveau foyer de lumière et de vertu ; c'est faire œuvre utile pour la patrie et pour la nation. L'utilité d'une école est incontestablement supérieure à celle de l'érection d'une statue.

« Sans doute, on ne saurait nier les avantages des statues, dont la vue rappelle aux générations présentes les hauts faits du passé. Néanmoins, on peut dire que, plus efficacement qu'une statue, une école contribue à former le peuple à la vertu et à faire régner les bonnes mœurs. Une statue, est sans voix, et c'est en silence qu'elle agit sur les masses ; une école, au contraire, agit sur les élèves par la voix et l'enseignement, bien autrement efficaces de ses professeurs ; aussi son influence est-elle bien plus considérable que celle d'une statue. C'est pourquoi un politicien a pu dire non sans raison : « Le « sort de la patrie est en grande partie entre les mains des maîtres d'école. La « victoire sur les champs de bataille, le succès dans la concurrence mondiale « dépend de l'éducation donnée à l'école ; celle-ci, pour assurer l'une et « l'autre, est un facteur très important ».

« De fait, un maître intelligent et instruit d'une grande vertu et d'une conduite irréprochable, par son seul exemple comme aussi par l'enseignement qu'il donne, ne peut manquer d'inculquer à ses élèves l'amour du travail et de la vertu, et partant, préparer à son pays de sérieux éléments de succès. Ce sont de pareils maîtres qui contribuent puissamment à enrichir leur pays et à faire éclater sa gloire aux yeux de l'univers. Ces maîtres tenant compte des dispositions et des tendances de leurs élèves, savent leur donner l'éducation qui leur convient et ont à cœur d'utiliser leurs talents naturels pour en faire des hommes capables de se distinguer dans telle ou telle carrière.

« Voici par exemple un élève qui a des facilités pour la littérature ; le maître le lancera et le dirigera dans cette voie et en fera un brillant littérateur ; un autre montrera du talent pour les beaux-arts, le maître saura louer et encourager ses débuts pleins de promesses, tout imparfaits qu'ils soient, et peu à peu réussira à faire de lui un célèbre peintre, un sculpteur, un musicien, etc. A ceux qui ont des goûts simples et paisibles, il saura faire aimer

la vie tranquille de la campagne, qu'un célèbre écrivain français a appelée « la grande amie », et il les dirigera vers l'agriculture. Dans ceux, au contraire, qui se croient appelés à devenir des ingénieurs, il développera l'esprit d'observation, les mettra sur la voie des découvertes utiles. Y en a-t-il qui veulent devenir des artisans ? Il leur fera aimer leur métier, accomplir leurs travaux avec le plus grand soin, et leur apprendra à ne se reposer que lorsque leur œuvre sera bien faite. Aux futurs commerçants, il fera comprendre l'importance de l'honnêteté commerciale : livrer les marchandises au jour fixé, pousser la délicatesse jusqu'au scrupule pour la qualité des marchandises, le poids et le reste, car c'est là l'unique moyen de conquérir au profit des produits de son pays le marché du monde. Enfin à tous, il présentera comme un idéal indispensable la fidélité à l'Empereur et l'amour de la patrie ; il fera de ses élèves d'ardents patriotes et des sujets soumis et fidèles de leur Auguste Souverain.

« Tout cela, Mesdames, Messieurs, vous l'avez bien compris. Aussi, lorsque, il y a cinq ans, dans le but de créer cette école, nouveau centre de lumière et de vertu, je vous ai tendu la main, faisant appel à votre générosité, vous vous êtes empressés à me venir en aide. Malgré vos multiples occupations, vous m'avez prêté votre charitable concours, et vous avez généreusement ouvert vos bourses. Grâce à vous, cette belle école a surgi et c'est pour moi un vif plaisir de pouvoir vous la faire admirer en ce moment : elle a été construite avec vos deniers, elle est votre œuvre.

« Je vous promets qu'autant qu'il dépend de moi et de mes collègues, il ne se prononcera jamais, dans l'enceinte de cette école, une seule parole qui ne soit pour le bien des élèves et l'honneur de l'Empire du Japon.

« Enfin, pour terminer, en face de ces bâtiments nouvellement érigés grâce à votre générosité, je me fais un devoir de vous exprimer de nouveau à tous ma plus vive reconnaissance ».

« Ce fut, continue la *Revue de l'Étoile du Matin*, le tour des élèves qui firent entendre deux chants : l'un en japonais, l'autre en français. Les classes supérieures évoluèrent dans la cour et manœuvrèrent comme de vieux soldats. Pendant ce temps, deux tout petits élèves passèrent dans les rangs des assistants et distribuèrent à chacun un petit album contenant trois cartes postales illustrées. »

Avant la visite du nouvel établissement, trois élèves de Première Année vinrent lire un mot trouvé par toute l'assistance d'une naïveté charmante. L'un d'eux, bien que peu familiarisé encore avec le *kana*, puisqu'il n'était à l'école que depuis trois mois, lut son mot, le petit homme, avec une crânerie qui lui attira de longs applaudissements.

Quatre mois plus tard, le 30 octobre, par l'une de ces splendides matinées, nous dit le même numéro de la *Revue*, qui répandent sur la nature d'automne leur charme si pénétrant, à la porte d'Honneur de l'« Étoile du Matin », le drapeau japonais mêlait ses plis à ceux du drapeau de la France. La Grande Salle était ornée comme aux grands jours. En classe, on travaillait, certes, mais..... on était endimanché ; on était arrivé le matin sans apporter le « bentô » (déjeuner) et l'on n'avait de livres que pour trois heures

de cours. La veille, le Directeur avait annoncé aux maîtres et aux élèves que l'École allait être honorée de la visite d'adieu de S. Exc. M. Gérard, Ambassadeur de France à Tôkyô.

A 11 heures, S. Exc. M. Gérard, accompagné de M<sup>me</sup> Gérard, sa mère, de M. Heinrich, fondateur et ancien directeur de l'« Étoile du Matin », de M. Gallois, Premier Interprète, de M. Yamamoto, capitaine de Corvette, ancien élève de l'École, faisait son entrée dans la Salle des Fêtes. Après le salut d'usage, commandé par le professeur de gymnastique, cet imposant salut de 800 jeunes Japonais qui s'inclinent avec respect devant le représentant de la France au Japon, les petits, d'une voix claire et vibrante lancent aux échos de la salle le chant du « Drapeau de la France ». Quand les voix enfantines se sont tues, le directeur prononce l'allocution suivante :

« Excellence,

« C'est avec un sentiment bien marqué de regret que maîtres et élèves de l'« Étoile du Matin » ont appris récemment la nouvelle de votre prochain retour en France.

« Hier j'ai passé dans toutes les classes de l'École ; j'ai annoncé à nos jeunes gens la gracieuse visite d'adieu que vous avez accepté de nous faire aujourd'hui ; je leur ai parlé de vous, de M<sup>me</sup> Gérard, de la sympathie que vous nous avez toujours témoignée, et j'ai vu sur le visage et à l'émotion de ces enfants, que j'étais compris.

« En se réunissant tous aujourd'hui devant vous dans cette Salle des Fêtes ornée des couleurs des deux nations, ils tiennent à vous exprimer personnellement les sentiments qui les animent en cette circonstance.

« En mon nom personnel, au nom des maîtres français et japonais qui se dépensent sans compter dans cette œuvre d'éducation, au nom de l'école toute entière, je vous remercie, Excellence, pour les précieux encouragements que vous n'avez cessé de nous donner, pour l'intérêt que vous avez toujours montré pour le développement de cette école, pour les délicates attentions que vous avez eues si souvent à notre égard.

« Nos remerciements s'adressent aussi à M<sup>me</sup> Gérard qui aime tant nos enfants, et qui a bien voulu venir présider toutes nos fêtes scolaires.

« Notre souvenir reconnaissant vous suivra lorsque vous serez rentré dans notre douce France. Nous n'osons pas vous dire adieu ; nous préférons vous souhaiter bon voyage et vous dire au revoir. »

Après le Directeur, un élève de 5<sup>e</sup> année du Lycée, le fils même de S. Exc. M. le Baron Motono, M. Sei-ichi Motono, s'avance et lit au nom de tous l'adresse suivante :

« Excellence,

« Comment vous exprimer la profonde émotion que nous cause votre visite d'aujourd'hui, qui est, hélas, une visite d'adieu ?

« Cette émotion est difficile à décrire. Il s'y trouve intimement mêlés divers sentiments : sentiments de tristesse, tout d'abord, car les séparations sont tristes ; de bonheur ensuite pour cet honneur que vous daignez faire à notre école ; de gratitude enfin, pour toutes vos bontés à notre égard.

« Car, Excellence, ce n'est pas à un étranger que nous disons adieu aujourd'hui, c'est à un bienfaiteur ou plutôt, si vous nous permettez de vous donner ce titre, à un grand ami.

« L'Ecole a eu pour la première fois l'honneur de votre visite en 1906 et depuis pendant les huit années de votre séjour au Japon, vous vous êtes toujours trouvé au premier rang dans toutes nos fêtes scolaires.

« Vous avez suivi avec bienveillance le développement de l'Ecole et vous y avez apporté votre bonne part d'efforts et d'encouragements.

« Mais nous ne voulons pas insister sur ce point : ce ne serait que porter atteinte à l'amabilité et à la discrétion qui ont toujours accompagné vos bontés. Qu'il nous suffise de dire qu'elles vous assurent pour toujours la reconnaissance des professeurs et des élèves.

« Il nous est doux d'espérer que vous garderez un bon souvenir de l'Ecole de l' « Etoile du Matin » et que, rentré en France, vous penserez parfois à ceux que vous quittez aujourd'hui.

« Permettez-nous donc, Excellence, de vous adresser, ainsi qu'à M<sup>me</sup> Gérard, nos plus sincères remerciements et nos meilleurs souhaits de voyage ».

Se levant alors, S. Exc. M. Gérard prononce le discours suivant :

« Monsieur le Directeur,

« Messieurs,

« Chers amis,

« Ce n'est pas sans une profonde émotion que je viens prendre congé de cette Ecole, de vos maîtres, de vous-mêmes.

« Je remercie M. le Directeur de m'avoir rappelé, dans un langage qui m'a vraiment touché, tout ce qui me rattache à cette Ecole. Je remercie aussi l'interprète que vous m'avez choisi pour m'exprimer vos sentiments, M. Motono, de toutes les aimables choses qu'il m'a dites. Je vous avouerai que nul interprète ne pouvait m'être plus agréable, car j'ai en M. Motono un jeune ami, que j'ai partout rencontré en Europe et ici depuis qu'il est au monde. J'ai eu l'honneur d'être collègue de Monsieur son père en plusieurs endroits, à Bruxelles notamment. De sorte que, à mon arrivée au Japon, le retrouvant à Tôkyô, je me suis senti immédiatement en pays de connaissance. Et je puis dire que M. Motono père et moi, nous sommes et resterons de bons, de fidèles, de sincères amis.

« Vous avez rappelé, Monsieur le Directeur, et vous aussi Cher Ami, qu'en toute circonstance, pour tout événement important, je me suis fait un bonheur de me trouver au milieu de vous. Vraiment je dois vous dire que, durant mon séjour de 8 années au Japon, je n'ai nulle part retrouvé unis plus intimement la France et le Japon que dans cette Ecole où vos maîtres français et leurs collaborateurs japonais travaillent de concert à former en vous l'élite sur qui repose l'avenir de ce beau pays.

« Je suis heureux de voir qu'ici la France est aimée, cette France qui, toujours pleine de respect pour le droit des peuples et des individus, a répandu dans le monde tant d'idées généreuses, et qui depuis 40 ans, a été heureuse de donner au Japon toutes les aides que celui-ci a bien voulu lui demander.

« Nulle part plus qu'en France le renouveau japonais n'a été applaudi ; et dans notre pays règne un sentiment de profonde sympathie pour votre respect au Souverain, pour votre respect à l'égard des institutions anciennes du Japon que vous avez su adapter aux besoins des temps nouveaux.

« Je suis persuadé que vous vous rendrez dignes de la tâche accomplie, et que vous correspondrez au dévouement de vos maîtres, en contribuant pour votre part à la prospérité de votre pays, et au maintien de son union avec la France.

« Ici, à la veille de mon départ, je me sens en un lieu où tous mes souvenirs, toutes mes impressions se renouvellent. Soyez bien persuadés que le premier Ambassadeur de la France au Japon gardera un souvenir inoubliable de sa mission ; j'espère que vous aussi vous garderez un bon souvenir de celle qui à côté de moi, ma mère, vous a aimés comme moi.

« M. le Directeur m'a parlé, non d'un adieu définitif, mais d'un au revoir, j'accepte ce dernier souhait ; si l'occasion s'en présente, je serai heureux de revenir visiter ce beau pays du Japon et d'y retrouver l'École de l' « Étoile du Matin », plus florissante encore. »

Et la Revue ajoute :

« De longs applaudissements accueillirent ces paroles d'une bienveillance si marquée ; ils redoublèrent, quand M. Yamamoto en eut fait pour les plus jeunes la traduction en japonais. Le chant de la *Marseillaise* termina cette feuille de famille dont l'École de l' « Étoile du Matin » gardera bien longtemps le souvenir ».

Dans son intéressant livre sur le Japon, M. Brioux se plaît à reproduire une série de devoirs français de jeunes Japonais. Le numéro de décembre 1913 de la *Revue de l'Étoile du Matin* donne nombre de petites rédactions sorties de la plume de ses élèves. Nous lui en emprunterons deux, et nous choisissons celles-ci parce qu'elles ont pour sujet quelque chose de japonais, ce qui pour nous représente un intérêt de plus.

## I

### « Gamburo » ou Bain du Canard sauvage.

Autrefois, dans une certaine province d'Oshû, les gens avaient coutume de prendre un bain appelé *Gamburo*. Ils choisissaient pour cela l'un des délicieux jours du printemps. Je vais vous raconter l'origine de cette coutume.

Comme vous le savez, les canards sauvages vivent dans les pays du nord en été et viennent au Japon en automne, quand il fait assez froid. Cependant, comme le Japon est entouré de mers, les canards doivent passer l'eau. Or, dit-on, lorsque ces oiseaux vont quitter ces pays du nord, ils prennent une pièce de bois dans leur bec pour se reposer sur l'océan ; et quand ils arrivent au Japon, ils la jettent sur le rivage.

Bientôt, l'automne passe, l'hiver aussi, et la température devient de jour en jour plus douce. Pour les canards, c'est enfin le temps de retourner au pays natal. Ils partent donc en rang, remportant une de ces pièces de bois dans le bec.

Mais quelques-uns d'entre eux sont morts de maladie ou de vieillesse ; d'autres ont été tués par des chasseurs. Ainsi bon nombre de pièces de bois qu'ils avaient apportées restent sur le rivage. Des gens du pays les ramassent alors et dans un sentiment de compassion pour les canards disparus, s'en servent pour chauffer leur bain. On dit que c'est là l'origine du *Gamburo* ou bain du Canard sauvage.

T. TOTSUKA, Élève de 5<sup>e</sup> année.

## II

### La Fête de Gion à Kyotô.

La plus belle scène d'été à Kyotô est la fête de Gion. Son pittoresque apparaît surtout dans la belle veillée de la fête qui s'appelle *Yoiyama*. Les gens parlent gaiement et boivent le bon thé d'Uji en jouant aux échecs dans leurs élégants salons où sont exposés leurs riches paravents d'or. Cette scène est tout à fait charmante, surtout quand le vent frais souffle dans les rues bien éclairées.

Le jour de la fête, c'est-à-dire le 17 juillet, dans la matinée, il y a une première procession composée de chariots, ornés de beaux brocarts, où se tiennent des musiciens. La construction de ces chariots, très soignée et très élégante, est conforme au style de Kyotô.

Dans l'après-midi, une autre procession traverse la ville. En tête, marche un homme de belle taille qui porte une veste rouge appelée *Jimbaori*. Il est suivi de personnages qui portent d'anciennes armures et qui marchent à pas trainants, les épaules levées. Leur belle prestance donne une forte impulsion de bravoure aux cœurs des spectateurs.

A la suite de la procession des trésors, vient un jeune et joli desservant de Gion, monté sur un cheval blanc. Puis suivent les deux « mikoshi », portés aux sons des tambours. Ces deux petits temples, bien ornés, disparaissent dans les faibles rayons du soleil couchant. Alors la grand'route de Shijô, qui mène à Gion, est illuminée, et il y fait aussi clair qu'en plein jour. Les milliers de feux de cette illumination scintillent à la surface de l'eau de la rivière Kamo et s'y mêlent au vert reflété du Mont Higashi.

S. SUZUKI, Élève de 5<sup>e</sup> année.

\*  
\*

Par deux fois déjà, le « Bulletin de la Société Franco-Japonaise » de Paris a eu l'occasion de signaler l'intéressante institution de l'« Étoile du Matin ».

Le N° XI (juin 1908) reproduisait la belle conférence qu'avait faite à la Société le 6 avril précédent sur l'Œuvre Pédagogique des Marianistes au Japon, M. l'Abbé Lebon. Le N° XVII (décembre 1909), à propos du passage d'un Rapport de M. Deschanel sur le Budget des Affaires Etrangères touchant l'enseignement du français au Japon, disait :

« Rappelons à cet égard que l'Ecole de l' « Etoile du Matin », fondée en 1888 à Tôkyô par les Marianistes, forme actuellement le principal centre de l'enseignement du français au Japon. Cet établissement compte plus de 800 élèves japonais parmi lesquels figurent des fils d'officiers généraux de l'Armée et de la Marine, de hauts fonctionnaires, d'hommes occupant d'importantes situations dans les Affaires de l'Etat. Dans la liste indiquant la composition d'un Comité d'Honneur constitué en 1907 en vue de recueillir des fonds pour développer l'institution, nous relevons les noms les plus autorisés : Marquis Saionji, Prince Katsura, Général Comte Terauchi, Comte Hayashi, Prince Ichijo, Baron Shibusawa. En ajoutant aux effectifs des trois lycées et des quatre écoles que les Marianistes dirigent actuellement au Japon, les auditeurs des cours de français faits par plusieurs d'entre eux, soit dans d'autres écoles publiques et privées, soit aux Universités, soit dans des classes du soir, on arrive à un total de 6 à 7000 élèves. »

E. A.



Inro en sparterie, décoré en relief de laque d'or et d'argent de Toba (personnage chinois du XI<sup>e</sup> siècle) sur sa mule devant les bambous couverts de neige.

Signé : Ritsu-o.  
Cachet : Kwau.



Daruma, les mains dissimulées sous un ample manteau rouge.

## Bibliographie

---

**Au Japon, par Java, la Chine et la Corée**, par M. BRIEUX,  
*Membre de l'Académie Française.* 1 volume in-18 Jésus, 350 pages.  
Prix 3 fr. 50. — Paris. Ch. Delagrave. 1914.

Par la jolie page que détachait pour nous de son manuscrit notre éminent collègue, les lecteurs de notre Bulletin ont, nous en avons reçu de nombreuses preuves, apprécié l'œuvre qui allait paraître. Après avoir lu cette charmante note aussi fraîche que juste, l'impression qui s'en dégage est le désir de refaire avec l'auteur ce tour agréable où, grâce à lui, jamais ne se sent la fatigue. Java nous ménage, après une courte escale en terre indienne, certains aperçus originaux. Mais la Chine, mais la Corée, mais le Japon surtout, voilà où M. Brieux entend se faire notre guide et, disons-le lui, dût sa modestie bien connue en souffrir, un guide que l'on a regret de voir vous quitter. En passant en Chine, que de choses intéressantes vues avec lui ! Comme il nous promène à travers une œuvre éducative française ! Comme il sait, en connaisseur, en routier fini, nous initier à une toute moderne pièce à thèse chinoise sur l'Opium ! Avec quelle indépendance il nous conduit par la Corée sans acrimonie, donnant ainsi une saine leçon à plus d'un globe-trotter ! Le Japon qui l'a attiré le conquiert et conquerra avec lui tous ceux de ses lecteurs qui ne sont pas encore pris. On voudra lire le livre de M. Brieux et une fois lu, on voudra encore le relire. Tous les chapitres laissent un tel plaisir. Ce n'est pas un ouvrage visant à l'histoire ; ce n'est pas un ouvrage non plus ne visant qu'à une notation d'impressions de touriste, c'est quelque chose de mieux, à notre sens : c'est la pensée intime d'un homme qui a vu, en sachant voir et qui après avoir vu, a voulu se rendre compte, en sachant lire et questionner. L'auteur de tant de belles pièces parfois discutées, mais toujours admirées, a apporté, on le sent, dans cette étude du Japon, tout son sérieux d'esprit, toute sa finesse pénétrante ; il ne prétend pas avoir atteint la vérité ; il a tenté, comme il nous le disait et nous permettait de le remarquer dans notre numéro XXXI-XXXII, « de mieux faire connaître le Japon par la France et la France par le Japon ».

En lisant pour la seconde fois l'œuvre de M. Brieux, nous nous plaisons à en extraire quelques pensées et passages qui, avec la page donnée dans notre numéro dernier feront mieux juger de la valeur du nouveau livre sur le Japon que ne saurait faire notre plume propre :

Un coup de crayon sur Enoshima :

« On ne voudrait jamais s'en aller et l'on sent la folie de ceux qui s'agitent. »

Et sur Matsushima, cette autre merveille :

« Ce Japon est désespérant. Lorsque non sans mélancolie on quitte un de

ses paysages, on se dit : « Je ne verrai rien d'aussi beau. » Et l'on va plus loin et l'on est tout surpris de trouver, sinon mieux, tout au moins aussi bien et différent. »

Ajoutons cette note sur Miyajima, à propos de son temple :

« On y voit des armures qui ne sont pas sans intérêt, et des dessins également ; et parmi ces dessins, il en est un que j'ai trouvé admirable. Rien ne le désigne à l'attention des visiteurs, et cependant il l'attire et la retient. Il représente un homme qui pense et qui souffre de penser. Il est impossible d'exprimer par des mots la douleur que l'artiste a su peindre sur ce visage ; la puissance de concentration de la pensée, l'horreur du doute, la peur de la certitude, tout est là, tout est dans ces yeux, qui regardent si loin.... Et pour qu'on ne s'y puisse tromper, l'artiste génial a placé sur les épaules de son héros une bête imprécise, un animal blanc, féroce, dont on devine seulement qu'il ronge le cerveau de celui qui cherche à pénétrer le mystère des choses. »

Un mot sur Meiji Tennô :

« On vit alors l'Empereur Mutsu Hito se dresser de toute sa taille légendaire devant l'étranger menaçant et, comme un héros endormi depuis des siècles, se réveiller dans la gloire, s'imposer à l'admiration du monde entier, comprendre avec une rapidité dont l'Europe fut stupéfaite la nécessité d'emprunter aux Barbares d'Occident leurs machines industrielles et guerrières et de prendre de leurs sciences tout ce qui était nécessaire pour les repousser. »

Reproduisons enfin ces fragments du dernier chapitre intitulé : *Paroles d'un Ami* :

« Même de sensibilité moyenne, la plupart de ceux qui ont visité le Japon sont captivés par le charme de ses paysages, séduits par la politesse et l'éducation de ses habitants. Je ne crois pas qu'on ait pu jeter un regard sur son passé sans être émerveillé par sa vitalité, sa noblesse, par le talent de ses artistes et le courage de ses soldats. D'autre part, on est déconcerté et un peu gêné par son orgueil. Et sans douter de son avenir, on est cependant troublé en pensant aux aventures tragiques qui lui sont promises, aventures non dépourvues de grandeur, ni de dangers, et dont il faut qu'il sorte triomphant.

« ..... J'écris ce dernier chapitre quatre mois après mon retour, quatre mois pendant lesquels j'ai étudié l'histoire de l'admirable pays qui m'a conquis. Jamais, jusqu'ici, hors de France, je n'avais subi une telle emprise ; jamais je ne m'étais senti à ce point captivé, attaché, assimilé. Deux ou trois fois, la pensée m'est venue de bouleverser mes projets, d'oublier la date fixée du retour, et de rester là longtemps, indéfiniment. Je l'eusse fait. Je ne me serais pas résigné à quitter le ciel et la terre du Japon si ce n'avait été pour retrouver la terre et le ciel de chez nous. Depuis que la Grèce a perdu ses arbres et ses habitants, il n'est douceur de vivre qu'ici ou là-bas.

« Le vieux mot : « Tout homme a deux patries : la sienne et la France », est encore vrai pour le Japon. Je m'y suis attaché comme à un parent qu'on aurait retrouvé et qu'on aurait choisi.

« Mon cas n'est pas exceptionnel. Au contraire, il est la règle. A peu près tous ceux qui ont vu le Japon déclarent qu'ils l'ont quitté avec chagrin et qu'ils n'ont pas vu fuir ses rives sans un serrement de cœur, comme s'ils s'éloignaient d'une patrie. Ceux qui ont résisté à son charme, le dénigrent, au contraire, avec une violence qui ne peut s'expliquer que par le dépit. C'est de l'amour qui refuse de s'avouer, je ne sais pourquoi. Cette révolte contre des charmes trop puissants est une autre forme de l'aveu. Il faut douter de la tranquillité du cœur d'un homme qui dit trop de mal d'une jolie femme.

« ... Si la foi s'en va, si le respect de l'empereur s'en va, si la douceur des mœurs disparaît, si les traditions sont méprisées, si l'art s'industrialise, si les âmes perdent leur noblesse, qu'advient-il du Japon ? Après des révolutions, après des déchainements d'instincts, après des tueries, il ressemblera, par les plus vilains côtés, au pire des états de la terre, et ce sera une profonde tristesse pour tous ceux qui l'auront aimé.

« Il faut lui dire tout cela. On l'a assez louangé. On l'a trop louangé. Ses véritables amis sont ceux qui, au lieu de le flatter, auront le courage d'encourir ses colères en ne lui cachant pas la désagréable mais féconde vérité. »

E. A.

---

**L'Art chinois et japonais**, par Ernest FENELLOSA, traduit et adapté par Gaston MIGEON, conservateur au Musée du Louvre. — Un volume in-8°, illustré de 154 planches tirées hors texte et de 16 planches en couleurs. Cartonné, toile pleine, 35 fr. — Hachette et C<sup>ie</sup>, Paris.

« M. E. Fenellosa a certainement été l'Occidental, qui, le premier, a passionnément interrogé les arts anciens de la Chine et du Japon et en a compris le haut idéalisme, le sens intime, les prodiges d'exécution.

« Chargé par le gouvernement japonais de coopérer au classement de tous les trésors d'art du Japon, M. Fenellosa, par son influence personnelle, prit une part considérable dans ces travaux.

« Son ouvrage, qui paraît après sa mort, peut être considéré comme un testament intellectuel. On y trouvera exposées les longues réflexions de l'auteur sur l'art chinois et japonais, réflexions qui montrent une sûreté de goût, une vivacité et une acuité d'impressions qui, jointes à ses nombreuses études archéologiques en Extrême-Orient, ont classé E. Fenellosa parmi les plus avertis des critiques des arts de la Chine et du Japon.

« Les sujets d'illustrations qui accompagnent le texte sont pour ainsi dire le commentaire vivant de l'enseignement de Fenellosa et de ses idées, en même temps que leur variété constitue une des plus belles et une des plus riches collections d'art chinois et japonais qui aient été publiées jusqu'ici. »

On peut dire que notre collègue M. G. Migeon a été vraiment bien inspiré en faisant connaître aux lecteurs français l'œuvre que présente si sobrement la note ci-dessus de l'éditeur. Toutefois, il y aurait peut-être une critique à adresser au savant et laborieux conservateur du Musée du Louvre. Ce serait

celle de s'être contenté d'une adaptation. Pourquoi ne nous avoir pas donné en son entier le travail de Fenellosa ? L'auteur du beau livre *Promenades aux Sanctuaires de l'Art* n'ignore pas en quelle haute estime les Japonais tiennent Fenellosa et ses travaux. Il eût donc été bon, nous semble-t-il du moins, que nous puissions nous rendre complètement compte de l'ouvrage sans avoir recours au texte anglais.

A la fin de sa préface, M. Migeon nous expliquant sa manière de faire, nous dit :

« Ayant jadis entendu causer et discuter Ernest Fenellosa, l'ayant lu avec attention, j'ai cherché à conserver de son texte original, toute la substance essentielle, j'ai retenu des monuments qu'il citait les plus caractéristiques et les plus beaux, tout en respectant ses idées et en suivant pas à pas les démarches de sa pensée. J'ai préféré m'abstenir de toute intervention personnelle et de tout commentaire, m'étant toutefois attaché à une identification plus précise des monuments figurés sur les planches. »

Il nous paraît inutile de présenter davantage le travail de M. Migeon qui trouvera auprès du public français l'accueil qu'il mérite : notre collègue a pensé que Fenellosa est une autorité que nous devons connaître ; il nous donne le moyen de pénétrer sa pensée. Sous la forme qu'il a choisie, il y réussit, certes. Chacun ne peut que profiter à lire l'adaptation française de l'œuvre américaine et à la consulter en toute occasion.

Nous nous sommes permis d'en détacher les premières pages du IV<sup>e</sup> chapitre : *L'Art Bouddhique Primitif de la Corée et du Japon sous l'influence chinoise*. Elles montreront la conscience du travail et en même temps nous nous initierons un peu à cet Art coréen encore si peu connu.

Voici ce début :

« La Chine est en fait l'« Empire du Milieu », ainsi qu'elle se dénomme. Elle est semblable à une énorme tour centrale, entourée de puissants arcs-boutants de races diverses, les unes consanguines, les autres tributaires, mais toutes soumises aux influences de ses puissants idéals.

De ses voisins de l'Ouest et du Sud — Thibétains, Birmans, Malais du Siam et Annamites — nous ne parlerons pas, le meilleur de leurs arts étant en plus étroite affinité avec l'Inde qu'avec la Mongolie.

Mais au Nord et au Nord-Est, la Chine est limitrophe d'Etats et de peuples, tantôt hostiles, tantôt soumis, mais de son sang et de sa parenté. Eux aussi avaient été submergés par la vague du Bouddhisme septentrional, et ils avaient reçu du foyer commun les principes du Taoïsme et du Confucianisme dans de variables proportions.

Les hordes des Huns, des Scythes et des Mongols, avaient trop peu bénéficié des avantages de la civilisation, pour produire un art, si ce n'est en de courtes périodes où ils avaient pu se rendre maîtres de l'Empire. Ils n'avaient que fort peu éprouvé ce que nous avons appelé « l'initiation du Pacifique » des primitifs chinois.

Mais pour les tribus campées sur les rives de l'Amour, ... à un moindre degré pour les Mandchous, pour les Coréens, et surtout pour les Japonais, ce

qu'il y eut de nouveau, et de beau, et de bon dans l'art chinois eut une signification *vitale*, si bien que l'on doit regarder ces civilisations, souvent fortes, comme les parties intégrantes du grand mouvement central.

Le plus original et le plus indépendant de ces Etats environnants fut nécessairement le Japon. La civilisation de cette extraordinaire race insulaire a fait ses preuves quant à la souplesse de son génie ; mais bien moins comme un sujet, que comme un conducteur indépendant au milieu du groupe.

Plus près de la Chine que le Japon, reliée à la Chine par l'esprit et par de naturelles communications, est la péninsule de Corée, à l'origine très riche et prospère. La Corée, seulement en partie et pendant une très courte période, fut annexée à l'Empire Chinois. A d'autres époques elle subit la domination du Japon, de l'Empire duquel elle fait aujourd'hui partie intégrante.

Mais aux premiers âges de la civilisation, du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, elle manifesta une vigueur et un génie si indépendants, dont l'éclat fut, il est vrai, de courte durée, qu'on peut la considérer comme un centre artistique créateur vraiment important. Et cela à l'heure où le Japon, encore dans les ténèbres d'une demi-barbarie se préparait à déchirer ses voiles et à apparaître dans la lumière.

De ce que la Corée ait pu être pendant une courte période le tuteur du Japon voisin, ressortent d'heureuses constatations pour se faire quelque idée de son art primitif, tout à fait à part de l'étude des Arts Chinois et Japonais.

La Corée, en un sens vrai, fut un trait d'union entre la Chine et le Japon. Et à un moment, vers l'année 600, son art revêtit une splendeur que n'ont jamais surpassée les plus grandes réussites des deux autres pays.

Une vue encore plus juste de ces relations peut être prise si l'on considère la position avancée dans la mer de Chine de ces trois importantes terres : la péninsule de Corée s'avance au Sud-Est, la province chinoise de Gô au Nord-Est, les îles méridionales du Japon au Sud-Ouest. Entre ces trois terres les communications par mer étaient des plus aisées, et il est très naturel que la Corée et le Japon aient été influencés par l'art de la province chinoise de Gô quand elles étaient encore dans le bégaiement de leurs arts.

Quelques écrivains européens ont prétendu que l'Art Coréen du VI<sup>e</sup> siècle devait avoir subi spécialement l'influence de la Perse ; sans doute par la supposition que l'Art Persan du VI<sup>e</sup> siècle se comporta comme au XIII<sup>e</sup> siècle et plus tard dans son contact avec les races mongoles. Au VI<sup>e</sup> siècle, l'Art Persan était sassanide, c'est-à-dire un mélange d'Art Assyrien et d'Art Romain. Nous avons vu déjà que la primitive dynastie des Tang de la Chine eut quelques communications avec les Sassanides. Quoi qu'il en soit, une légère influence persane pénétra la Corée et le Japon à l'époque des Sassanides, et d'un côté comme de l'autre (par un choc en retour) ; sans doute les rapports avec la province chinoise de Gô, dont les relations commerciales avec les ports de l'Océan Indien étaient déjà assurées, n'y étaient pas étrangers.

Les analogies des Arts Coréen, Chinois et Japonais du VII<sup>e</sup> siècle avec l'Art Persan d'une époque plus tardive sont dues beaucoup plus à un reflux d'influence qui avait transporté les motifs orientaux dans l'Asie Occidentale. Mais ce mouvement comme tous ceux en sens contraire qui se produisirent entre la Chine, l'Inde et la Perse, échappent à notre enquête.

Le premier Art Bouddhique de la Corée, dont nous pouvons malaisément nous rendre compte avant le <sup>vi</sup>e siècle est dérivé d'une convergence de ces deux mêmes courants que nous avons vus enrichir l'Art centralisé de la dynastie chinoise des Dzin, c'est-à-dire des motifs aussi bien du Nord que du Sud. Par les routes terrestres, la Corée restait en étroits contacts avec les Tartares du Nord et commercialement avec les Mongols, les Mandchous et les peuples de l'Amour, et conçut ainsi un type bouddhique primitif mince et élancé qui donne à sa décoration quelque chose de féminin. D'un autre côté, par les routes de la mer, la Corée subissait l'influence des provinces méridionales du Yangtsé, avec leur style de sculpture plus sévère et leur habileté dans les fontes du bronze.

En un sens, la Corée avait alors presque dépassé la dynastie des Dzin dans son adresse à unifier les deux courants du Nord et du Sud, et s'élevait à un degré de puissance artistique que la Chine n'atteignait pas encore alors.

Toutefois l'Art Coréen n'est pas l'Art des Dzin, en partie à cause de son génie national, ethnique, et en partie parce que les éléments qui étaient entrés dans l'un comme dans l'autre Art, s'y étaient combinés en proportions différentes. Dans les plus parfaites œuvres de la Corée, l'élément Gô joua probablement un rôle plus décisif parce que cet élément Gô, pour l'Art Chinois, n'était qu'un des éléments du Sud, tandis qu'il était, pour la Corée, le Sud tout entier. C'est ce qui fait que dans l'Art Coréen du <sup>vi</sup>e siècle, nous trouvons une série plus étendue de formes, entre les deux extrêmes, et la particularité de ces figures courtes avec de larges têtes.

La race coréenne eut vraisemblablement aux temps préhistoriques, comme plus tard, des coutumes fortement liées à celles des races du Pacifique septentrional : mais les souvenirs de ces anciens jours sont peu précis. Comme au Japon, les restes retrouvés dans les anciens tombeaux fouillés révèlent des formes semblables à celles des Han de la Chine, sous lesquelles les motifs du Pacifique sont presque recouverts. Mais à l'époque même des Han, la Corée et le Japon, tout à fait indépendants de l'Empire Chinois, étaient entrés en relations, après l'invasion du Japon. Si nous pouvions étudier en même temps l'Art des deux peuples à ce moment, nous le trouverions « Pacifique ».

La Corée paya tribut au Japon pendant de longues années. Ni l'un ni l'autre peuple ne jouissaient alors d'une complète civilisation. Les commencements de culture coréenne, qui précéda la culture japonaise, résultèrent de la dispersion des races chinoises après les troubles des guerres civiles du <sup>iii</sup>e siècle. La féodalité s'y maintint jusqu'en 263. L'Etat chinois Gô, un des trois plus importants alors en guerre, se soumit aux Shin occidentaux, terminant ainsi la guerre en 280. Sans aucun doute, des groupes compacts de colons des Han et de Gô vinrent se réfugier dans la péninsule neutre et apportèrent avec eux les industries. L'étude des caractères chinois et de deux ou trois classiques de Confucius pénétra au Japon par la Corée en 285. Durant tout le <sup>iv</sup>e siècle, les troubles continuèrent et la nouvelle culture n'y put faire que de faibles progrès.

Mais avec la division du Nord et du Sud au <sup>iii</sup>e siècle le nouvel Art bouddhique qui avait passé sur la Chine en deux vagues séparées, vint réunir ses courants créateurs en Corée. C'est depuis lors qu'on peut constater une haute

culture bouddhique coréenne naissante destinée à substituer ses créations artistiques à celles des Han. Mais peut-être n'avons-nous rien à admirer de l'art coréen qui soit antérieur au vi<sup>e</sup> siècle. Et ce que l'on trouve, ce sont les objets primitivement importés au Japon.

Nous ne cherchons pas à distinguer entre les Arts des trois États qui constituèrent à ces primitives époques la Corée, mais nous présumons que le Hiakuzai, le plus voisin à la fois du Japon et de l'Etat chinois Gô, dut produire la plupart des choses qui ont été conservées par le Japon.

Un de ces types primitifs est la Kwannon de contemplation assise, petite statuette de bronze, d'extrême minceur, d'un style mi-han et mi-hindou, et dont le drapé rappelle l'Art Chinois Gô ; — une semblable figure, plus grande, est exécutée en bois, et en peau pour le drapé. -- Et de plus grande taille encore est la belle Kwannon tenant un vase, de l'autel du Kondo d'Horiuji, à tête petite et à corps démesurément allongé, aux plis s'ouvrant en s'incurvant, et dont les ouvertures de manches bâillent en calices de fleurs.

La peinture primitive et l'écriture dans le style Gô apparaissent dans les rouleaux enluminés de Bouddhas entourés de disciples, avec de timides indications de paysages, qui semblent bien nativement coréens sur le tabernacle Tamamuschi d'Horiuji. — Le chef-d'œuvre de la peinture coréenne est sans doute le portrait du prince japonais Shotoku, peint au commencement du vii<sup>e</sup> siècle par son hôte le prince coréen Asa.

Il subsiste deux grands monuments de l'Art Coréen du vi<sup>e</sup> siècle : le Tabernacle Tamamuschi de bois, sorte de reliquaire, offert à l'Empereur du Japon en 590, encore aujourd'hui sur le grand autel d'Horiuji près de Nara : le toit est en métal et de forme tuilée. Un étage inférieur forme une grande caisse décorée de peinture sur ses quatre côtés, et l'étage supérieur ouvre par des portes de temples peintes extérieurement. Les parties lisibles de paysages montagneux rappellent les sculptures en relief des Han du Kounlung ; des anges bouddhiques volent au milieu des bambous. Les admirables divinités peintes sur les portes sont du style mince et distingué des Wei du Nord. Et l'un des caractères les plus frappants de ce bel objet est la force et l'élégance des éléments architectoniques : piliers, poutrelles transversales, coins incurvés garnis de bronze doré, qui dénotent chez les Coréens un surprenant génie décoratif.

Quelle fut l'origine de leur extraordinaire poterie à glaçure, dont on ne retrouve dans les trésors japonais aucune pièce du viii<sup>e</sup> siècle ? Leur architecture nous est connue par les plus anciennes constructions du temple d'Horiuji au Japon ; leur génie plastique et décoratif se révèle dans les sculptures du Kondo d'Horiuji. Leurs vêtements de prêtres, importés du Hiakuzai, montrent les rosettes sassanides, et les groupes persans de rois chassant le lion, au trésor du Sho-Soïn de Nara.

Le plus émouvant monument de l'Art Coréen est le grand Bouddha debout (peut-être un Bodhisattwa) du pavillon Yumedono d'Horiuji, figure si belle, de profil, aux longs plis droits tombant si simples jusqu'aux pieds, et qui allongent et dignifient la figure, la poitrine légèrement rentrée, le ventre en avant, avec son indéfinissable sourire, et cette couronne ajourée si extraordinaire unissant la beauté grecque antique à la beauté des primitives statues

gothiques de nos cathédrales. C'est là le monument capital de l'Art Coréen, qui agit le plus puissamment sur les artistes de l'époque de Suiko, et particulièrement sur Shotoku.

Si, après une longue période de demi-civilisation, dont l'art préhistorique nous est connu par les objets de tombeaux, l'influence Gô de la Chine avait pu pénétrer directement au Japon avec la famille des Torii et d'autres prêtres, c'est avec de pareils monuments qu'entre en scène la Corée. Elle avait envoyé au Japon les premiers ouvriers constructeurs dès 493, et des sculptures de bronze et des rouleaux d'écritures bouddhiques étaient remis en 552 à l'Empereur Kimmei de la part du prince de Corée.

Chez ce peuple insulaire, organisé patriarcalement avec ses industries domestiques, son culte Shinto, la splendide civilisation continentale fut lente à s'infiltrer. Le règne de l'Impératrice Suiko succédant à son époux l'Empereur Sujun en 593, fut un tournant décisif de l'histoire du Japon. Ce fut l'introduction de la nouvelle religion du Bouddha, comme religion d'Etat, déjà embrassée par Sujun imposée par Suiko, appuyée par le prince impérial Shotoku, esprit remarquable, promoteur de toutes les réformes, bien que n'ayant pas le pouvoir, puisqu'il mourut quelques années avant sa mère. Son amitié pour le roi coréen du Hiakuzai, dont le fils, prince Asa, vint en 597 à la cour du Japon peindre sans doute le portrait de Shotoku et apporter peut-être le tabernacle Tamamuschi offert à l'Impératrice Suiko, ne l'empêcha pas d'envoyer en 606, un ambassadeur à la cour chinoise des Dzin pour étudier la constitution de la loi. »

E. A.

---

**Mémoires concernant l'Asie Orientale** (*Inde, Asie Centrale, Extrême-Orient*). Publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Paris, Ernest Leroux. 1913.

Le premier volume de cette importante publication des Mémoires concernant l'Asie Orientale faite sous la direction de MM. Sénart, Barth, Chavannes et Cordier vient de paraître chez notre collègue M. Ernest Leroux qui a apporté à l'exécution de l'œuvre toute son expérience éprouvée d'éditeur et toute son attention d'Orientaliste, qualités certainement appréciées des hautes notabilités qui ont assumé l'entreprise d'une telle œuvre. Ce premier volume, que nous nous félicitons de voir entrer en notre Bibliothèque, grâce à l'amabilité de notre collègue M. Leroux, contient quatre études :

I. *Les Conquêtes de l'Empereur de la Chine*, par M. Cordier, avec 4 planches.

II. *L'Instruction d'un futur Empereur de Chine en l'an 1193*, par notre collègue, M. Ed. Chavannes, avec 5 planches.

III. *A propos du Keng tche t'ou*, par M. Paul Pelliot, avec 52 planches.

IV. *Les Images Indiennes de la Fortune*, par M. Foucher, avec 2 planches.

Cet ouvrage in-4 de 140 pages est avec ses 63 planches soignées une véritable jouissance d'art oriental pour toute personne s'intéressant à ces questions encore si peu pénétrées de l'Extrême Orientalisme. Les noms de MM. Cordier, Chavannes, Pelliot et Foucher sont une preuve de la haute valeur des pages

données quant à la solidité de l'érudition aussi bien qu'à l'intérêt général du sujet.

Au début de son étude d'un futur Empereur de Chine en l'an 1193, M. Edouard Chavannes nous dit :

« Dans le collège préfectoral incorporé au Temple de Confucius ou Wen Miao, qui est dans la partie méridionale de la ville de Sou-tcheou, plusieurs stèles anciennes sont conservées. Quatre d'entre elles qui ont été gravées simultanément en 1247, présentent un intérêt tout particulier; elles sont la reproduction sur pierre de quatre documents qui furent composés vers 1193 pour l'instruction du Roi de Kia, alors âgé de 24 ans environ; le précepteur de ce jeune prince lui présenta une carte du ciel, une carte de la Chine, un tableau synoptique de l'Histoire de Chine et un plan de la ville de Sou-tcheou qui, après Hang-tcheou, était la ville la plus importante de l'empire des Song; c'est sous forme abrégée tout un cours d'instruction; nous pouvons même ajouter que c'est un cours d'instruction *ad usum delphini*. Dès 1194, en effet, le roi de Kia devint empereur; sans aucun doute, lorsque le précepteur du roi de Kia lui soumit les savants tableaux qu'il avait dressés, il pressentait la prochaine élévation de son élève à la dignité de Fils du Ciel, car il s'adresse à lui, comme à un futur Empereur; il tire parti de la géographie et de l'histoire pour lui montrer quelle tâche difficile et glorieuse il aura à accomplir; depuis 1127 les Song avaient dû abandonner à des envahisseurs venus de Mandchourie tout le nord de la Chine; ils avaient transféré leur capitale de K'ai-fong-fou à Hang-tcheou; le bassin du Houang-ho avait entièrement échappé à leur autorité. L'humiliation était-elle définitive? L'espoir de refaire l'unité de la Chine devait-il être abandonné? Telles étaient les questions que ne pouvait manquer de se poser avec anxiété un jeune homme au moment où il allait assumer les responsabilités du pouvoir suprême; telles sont celles auxquelles répond le précepteur du roi de Kia.

Plus loin, à la fin de cette sorte de préambule, M. Chavannes nous dit, nous donnant ainsi un témoignage de la science, du travail et de l'amabilité, nullement égoïste, comme on le répète souvent, des Japonais :

« En 1911 également, M. le Dr Ogawa, professeur à l'Université de Kyôto, publiait dans la *Revue de Géographie* (22<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 258) un article sur la cartographie chinoise, antérieurement aux relations modernes de l'Extrême-Orient avec l'Europe; entre autres documents, il y insérait à une échelle un peu trop réduite, la carte géographique conservée dans le collège préfectoral de Sou-tcheou. J'écrivis aussitôt à mon ami, M. le professeur Sakaki pour lui demander si je pouvais avoir communication de l'estampage original. M. Sakaki me répondit en m'envoyant, non pas l'unique estampage que je désirais, mais les estampages des quatre stèles de 1247. C'était, m'écrivait-il, M. Tomioka qui les avait rapportés au Japon d'une récente mission en Chine et ce savant se faisait un plaisir de me les donner. Si je puis publier maintenant ces documents, c'est donc à M. Tomioka que je le dois. Je lui en suis très reconnaissant ».

E. A.

---

**Les Peintres Populaires du Japon**, par M. Pierre BARBOUTAU, avec Introduction et Préface par MM. YORODZOU O-DA et Henri VEVER. 2 vol. grand in-4 Jésus, tirés sur papier de Hollande de Van Gelder et enrichis : 1° de 100 planches hors texte, dont 60 en couleurs, tirées sur Japon et montées sur papier de luxe ; 2° de 1000 fac-simile de signatures d'artistes japonais dans le texte. Prix : 300 francs. — Chez l'auteur, 1, rue Beautreillis. Paris.

Annoncer aux bibliophiles la venue d'une belle édition, c'est leur procurer le délicieux avant-goût d'un régal délicat. Et c'est pour nous un réel plaisir que d'avoir à leur peut-être révéler l'apparition des *Peintres Populaires du Japon* qui ne peuvent manquer de trouver auprès d'eux l'accueil que, dans notre propre amour des beaux livres et dans notre culte des choses du Japon, nous leur souhaitons sincèrement.

Loin de nous la ridicule pensée de présenter au monde des japonisants l'auteur de cet ouvrage qu'il suffit d'avoir feuilleté pour en rester ravi. Choix judicieux des œuvres reproduites, impeccable beauté des planches, honneur du travail japonais moderne, netteté des fac-simile des signatures, grâce à laquelle s'évoquent ces sensations exquisées que filtre en l'amateur averti la parlante calligraphie des Extrême-Orientaux, parfaite exécution matérielle d'un texte aussi juste que clair, aussi intéressant que sobre, enfin, papier qui, comme ces bonnes vieilles matières des siècles passés, verra plus de lustres que n'en connaîtront malheureusement la plupart des produits de la papeterie d'aujourd'hui, tout recommande à l'attention et des japonisants et des bibliophiles le travail longuement mûri de M. Barboutau qui n'a pas reculé devant quatre voyages au Japon et pour l'entreprendre et pour le contrôler et pour le mettre sur pied intellectuellement et matériellement.

Du texte du Premier Fascicule qui vient de paraître, l'Auteur nous permettra d'extraire deux tout petits passages qui nous ont surtout frappés et qui montrent et le sérieux du labeur et l'indépendance si nécessaire en pareille entreprise de M. Barboutau :

« On l'appelait Ouki-yo Mata-bè-é (Matabè-é le vulgaire), parce qu'il représentait très bien les coutumes populaires de son époque. D'aucuns veulent qu'il ait été aussi l'inventeur du genre fantaisiste nommé *O-tsou-yé* ; mais, c'est à tort, croyons-nous, qu'on attribue à Mata-bè-é ce genre de dessin. Il est à peu près certain qu'on en doit accorder la paternité à Mata-heï, qui aurait donné à cette sorte de peinture le nom de son pays (*O-tsou-yé*, dessin d'*O-tsou*). L'opinion rapportée ici est un exemple de plus de la confusion trop fréquente que les Japonais ont faite de ces deux artistes. En tout cas, nous pensons que Mata-bè-é doit être considéré comme le père de la *peinture vulgaire*, de l'*Ouki-yo-e*. »

A propos de la mort de Moro-nobou, M. Barboutau s'inscrit pareillement en faux contre l'idée courante :

« Les auteurs font mourir Moro-nobou durant les années de Sho-tokou (1711-1715). C'est une erreur. La préface et l'appendice des *Portraits des Cent Poètes célèbres*, avec une poésie illustrée de chacun d'eux fixent indiscutablement à 1695 la date de la mort du maître, qui était alors dans sa soixante-dixième année ».

Sans avoir la fatuité de nous prononcer sur le pour ou le contre de ces faits, nous tenons à répéter que les points de vue de M. Barboutau donnent à la partie toute personnelle de son ouvrage une singulière valeur. On a pu remarquer aussi la physionomie particulière de la transcription que nous avons ici des mots japonais. C'est celle adoptée par l'Auteur. « Écrivant pour des Français, nous disait-il, je tiens à faciliter aux Français la véritable prononciation japonaise. » De plus, au lieu de donner le mot d'une seule venue, il le fractionne par caractères originaux. D'ailleurs il explique sa manière de faire dans son Avant-Propos.

Notre collègue, M. Henri Vever, a bien voulu préfacer avec son goût et sa compétence reconnus de tous le travail de M. Barboutau. Un de nos bons vieux amis personnels, juriste distingué, professeur éminent et dilettante délicat, M. Yorodzou O-da, a écrit une Introduction fort intéressante également. Il nous semble bon de placer sous les yeux de nos lecteurs quelques parties de cette Introduction où ils seront heureux de trouver une opinion japonaise et toute la préface de notre aimable et autorisé collègue, M. H. Vever, après quoi, nous nous ferons un devoir et un plaisir de reproduire les grandes lignes du prospectus de l'œuvre de M. Barboutau en qui nous saluons, avant de finir, non seulement un laborieux japonisant, non seulement un bon ami du Japon, mais aussi un nouveau membre de notre cher groupement.

Après avoir constaté la difficulté de la langue japonaise, l'étude qu'en a faite M. Barboutau, ses quatre voyages au Japon, sa somme de labeur, ses dépenses, le professeur O-da, dans l'Introduction qu'il a bien voulu écrire pour les Peintres populaires du Japon dit :

« Ignorant en matière d'art, je reconnais mon incompetence dans la critique des peintures japonaises; mais je ne suis pas cependant sans m'être fait une opinion. Oserais-je la donner, moi qui ne suis pas du métier? Certaines peintures populaires, flattant des goûts trop vulgaires, me semblent détestables au point de vue de l'art; et je tiens que l'estimation des étrangers, fondée pour moitié sur leur curiosité, dépasse souvent la valeur réelle des choses. Les Japonais, de leur côté, ont commis une erreur, en méprisant ces œuvres et en n'appréciant que les peintures classiques. Celles-ci ne sont que l'imitation des peintures chinoises. Leurs personnages principaux sont des dieux et des fées; leurs paysages représentent toujours la nature chinoise; leurs fleurs, leurs plantes, leurs animaux, leurs oiseaux ne sont que chinois; le tout, sans rapport réel avec les choses du Japon. Le goût des peintures classiques a d'ailleurs été limité aux familles aristocratiques. Il en a été autrement des peintures populaires qui s'accordaient aux goûts des bourgeois. Tout ce qu'elles représentaient était pris dans la nature et dans la vie des hommes de notre pays: les sujets comme les modèles. Le maniement du pinceau et le coloris manifestaient aussi leur originalité. Si les premières n'étaient qu'une importation de la civilisation chinoise, les secondes étaient véritablement nées de la civilisation japonaise. En effet, les mœurs et les institutions nationales, celles qui nous sont propres, se développèrent toutes à l'époque paisible du gouvernement de Tokou-gava. Les peintures populaires ne furent elles-mêmes qu'un produit de ce temps-là; aussi serait-il injuste, non-seulement de

négliger la valeur d'art de ces peintures, mais encore de ne pas les considérer et les apprécier comme des œuvres représentant cette phase de notre histoire... »

M. O-da, dont nous avons pu nous-même connaître le profond libéralisme et la très haute culture que cache une extrême modestie, ajoute plus loin :

« Si nous désirons faire concorder les civilisations d'Orient et d'Occident et contribuer ainsi à la propagation du progrès dans le monde entier, il faut que nous nous efforcions, nous Japonais, de faire connaître les choses de notre pays et de les soumettre à la critique des Européens, pour que nous puissions, les uns et les autres, bien connaître les deux faces de toutes les questions. Les peuples des deux extrémités du monde pourront ainsi se comprendre et s'entr'aider, ce qui rendra finalement l'entente facile sur les principes fondamentaux de la fraternité et de la justice. C'est là ce que nous devrions faire, et c'est ce que nous ne faisons point. N'y a-t-il pas en cela négligence de notre part? Et voilà pourquoi celui qui, comme moi, s'occupe de recherches scientifiques éprouve quelque honte en voyant l'ardente et énergique volonté de M. Barboutau. »

Sentant que l'on nous approuvera de profiter de la publication de cette nouvelle contribution à l'histoire de l'Art japonais pour reproduire une page de notre collègue M. H. Vever, nous donnons *in-extenso* la délicate préface qui suit la belle Introduction de M. O-da :

« Il y a vingt-huit ans, lorsque, jeune et plein d'ardeur, l'auteur du présent ouvrage débarquait pour la première fois au Japon, il était loin de se douter que ce pays enchanteur exercerait sur lui son charme, au point de l'amener à modifier complètement ses occupations habituelles, ses projets et son genre de vie même, et de faire de lui, non seulement un japonisant, mais presque un Japonais.

« C'est qu'en 1886, à cette époque déjà lointaine où cette contrée merveilleuse se révélait à M. Pierre Barboutau, le Japon était encore le vieux *Yamato*. A part quelques grandes villes et certains ports qui s'étaient déjà légèrement modifiés au contact des Européens, le pays, dans son ensemble, avait conservé presque intacts, comme aux temps des grands ancêtres, l'aspect de ses paysages et ses mœurs traditionnelles.

« M. Barboutau fut d'abord séduit, comme tant d'autres, par les visions multiples et imprévues, aimables ou grandioses qui frappaient ses regards; mais il ne tarda pas à être complètement captivé par l'art exquis et si particulier de ce peuple raffiné. Pour mieux le connaître, il voulut en apprendre la langue, la parler, l'écrire. Adoptant entièrement la manière de vivre des habitants, pratiquant leurs usages, il se mit, pour ainsi dire, à l'unisson de l'âme japonaise; et les artistes qu'il fréquentait, pris de sympathie pour ce Français passionné pour leurs œuvres et celles de leurs devanciers, l'accueillirent chaleureusement et lui facilitèrent, autant qu'ils le purent, les études et les recherches qu'il avait entreprises sur l'histoire de l'Art de leur pays.

« Sans méconnaître la beauté des grandes écoles classiques et traditionalistes, d'influence chinoise, bouddhique ou académique qui depuis des siècles constituaient la peinture officielle, M. Barboutau se sentit tout particulière-

ment attiré par ces peintres admirables qui, avec une intensité de vie inconnue jusqu'alors, avaient reproduit, tantôt au naturel, tantôt en des caricatures pleines de gaieté les scènes populaires qu'il voyait journallement se dérouler sous ses yeux : défilé dans la rue de la foule grouillante, simple et joviale ; petites gens, artisans, portefaix, marchands ambulants, acteurs, femmes du peuple, courtisanes et mousmés, vaquant avec tant de bonne humeur aux soins du ménage ou à leurs modestes occupations.

« C'étaient ces œuvres caractéristiques que M. Barboutau appréciait par dessus tout ; car leurs auteurs y déployaient une si magistrale liberté de pinceau, une vérité d'observation, un esprit tels, qu'on pourrait, croyons-nous, les appeler sans invraisemblance les Daumiers et les Forains du Japon.

« Or, ces peintres délicieux de la nature et de la vie familière, s'ils étaient aimés du peuple et de la classe moyenne qui se reconnaissaient dans leurs œuvres, n'étaient appréciés ni par la caste aristocratique ni par les artistes de l'école académique qui, considérant comme une déchéance de représenter des sujets peu relevés, les appelaient dédaigneusement peintres de l'Ouki-yo-é, c'est-à-dire de l'École « vulgaire ».

« Leur défaveur auprès du monde officiel et le peu d'importance qu'on leur accordait, furent cause que leurs compatriotes négligèrent le plus souvent de recueillir, sur eux et sur leurs œuvres, les éléments d'information suffisants pour constituer leur biographie, et pour permettre de suivre l'évolution, cependant si intéressante, de leur talent.

« Ce que nous venons de dire montre assez combien était difficile la tâche que M. Barboutau avait entreprise. Ayant conçu depuis longtemps le projet d'écrire la vie et l'histoire de ses peintres préférés, il n'avait jamais cessé de rechercher patiemment les documents graphiques et les éléments d'étude nécessaires, pendant les différents séjours qu'il fit au Japon, séjours équivalant à sept années de vie japonaise. A chaque nouveau voyage, il s'appliquait à combler les lacunes que ses notes pouvaient présenter encore. Aidé par les artistes qui étaient devenus ses amis, entre autres par un descendant des Kano, M. Kano Tomo-nobou, peintre fort habile et très au courant de la tradition des maîtres, M. Barboutau visita les temples qui, là-bas, sont de véritables Musées ; suivit avec beaucoup d'assiduité les Expositions de peintures anciennes qu'on avait coutume, au Japon, d'organiser périodiquement dans les salles des restaurants réputés ; analysant, comparant, vérifiant, il poussa même le scrupule jusqu'à s'initier, par un long apprentissage personnel, aux procédés qu'emploient les Japonais pour peindre, graver, imprimer une estampe, et réussit à s'assimiler les secrets de leur technique, au point de pouvoir faire paraître lui-même au Japon des éditions des Fables de La Fontaine et des Fables de Florian illustrées par des artistes japonais.

« Pour compléter encore et contrôler les très nombreux documents qu'il avait rassemblés ; désireux aussi de rapporter fidèlement l'opinion des Japonais sur leurs propres artistes, M. Barboutau entreprit la traduction des quelques livres japonais consacrés aux peintres populaires. Malheureusement ces ouvrages présentaient des éléments de classification, non-seulement très incomplets, mais aussi parfois contradictoires. Avec une fantaisie déconcertante, on y faisait naître certains élèves avant leur maître et même des fils

cinquante ans plus tôt que leur père. L'ignorance, et même l'indifférence des auteurs étaient manifestes et de nature à rendre plus ardu encore le travail de M. Barboutau.

« Ce qui en augmentait aussi grandement la difficulté, c'était la fâcheuse habitude qu'ont eue beaucoup d'artistes de changer de nom, de prendre à tout propos, et même sans propos, des surnoms qui entravent toute tentative faite pour les identifier et empêchent de suivre leur trace au cours de leur carrière souvent mouvementée. Grâce à la persévérance et à l'esprit de méthode que M. Barboutau apporte dans le classement des notes et des documents qu'il avait recueillis, il parvint cependant à vérifier et à fondre ensemble les traditions relatives aux maîtres de l'Ouki-yo-é, et put enfin mettre sur pied cette histoire des peintres populaires, œuvre à laquelle la compétence et le scrupuleux souci d'exactitude de son auteur donnent une valeur très haute.

« M. Barboutau, non content d'écrire un pareil ouvrage, voulut encore le compléter par une illustration importante et permettre ainsi aux lecteurs de voir eux-mêmes les œuvres des artistes dont il parle en son livre. Les planches dont le texte est accompagné et agrémenté sont au nombre de cent, parmi lesquelles soixante en couleurs, gravées et imprimées avec les mêmes couleurs, dans les mêmes tonalités, par le même procédé et le même tour de mains que les planches anciennes ; ce sont, par conséquent, de véritables estampes japonaises, reproduisant les œuvres originales avec la plus grande fidélité.

« Tous ceux qui aiment l'Art Japonais liront cet ouvrage avec plaisir et profit ; car ils y trouveront plus de deux mille noms ou surnoms de peintres populaires et près de mille fac-simile de signatures, qui ajoutent un intérêt documentaire spécial et inédit à un texte déjà très abondant en renseignements nouveaux puisés aux sources originales.

« Pour ma part, je suis très flatté d'avoir été appelé à présenter, en ces quelques lignes, un travail aussi considérable et aussi complet ; je suis heureux de rendre hommage à la conscience et à la sagacité de son auteur et d'exprimer aussi mon admiration pour le labeur énorme et fécond auquel M. Barboutau a consacré tant d'années de sa vie. Je ne saurais trop le louer d'avoir réussi, par son énergique et intelligente obstination, à le mener à bonne fin, et je ne doute pas du succès, en tout point mérité qu'il remportera auprès des fervents de jour en jour plus nombreux de l'Art Japonais. »

Le prospectus débute ainsi, et c'est un heureux résumé :

« Ce livre nous raconte la vie des peintres de l'Ouki-yo-é, de ces historiens charmants de la nature et des petites gens, qui ont semé, arrosé et fait fleurir les diverses écoles vulgaires. Le temps affinant le goût, ces délicieux artistes ont enfin conquis la juste admiration qui leur fut si longtemps refusée. Mais si les noms de Moro-nobou, Harou-nobou, Kiyonaga Toyokuni, Hokou-sai, Hiro-shighe, de tant d'autres encore, non moindres, quoique inférieurs, en gloire, sont dans le souvenir de tous ceux qui ont vu quelque-une de leurs œuvres, le plus souvent on ignore absolument tous les détails de leur existence, l'enseignement reçu ou donné par eux, leurs goûts héréditaires ou

acquis ; en un mot, tout ce qui les a faits ce qu'ils ont été. Les existences intimes des artistes de l'Ouki-yo-é, racontées dans cet ouvrage traduit scrupuleusement des meilleurs historiens japonais, renferment de nombreux détails inédits jusqu'à ce jour. C'est d'ailleurs la première fois, croyons-nous, qu'est publiée en Europe une biographie aussi complète des peintres japonais par des auteurs japonais ; et c'est certainement la première fois qu'est offerte au public une suite de mille signatures de ces artistes.

« Nous est-il permis de dire qu'une haute valeur d'art est acquise à l'ouvrage par les belles planches hors texte dont il est illustré ? Ces planches, gravées par les plus habiles xylographes japonais de nos jours, d'après des épreuves originales, ont été tirées, avec les mêmes couleurs et dans les mêmes tonalités que celles-ci, par les meilleurs imprimeurs que le Japon possède à l'heure actuelle. De plus, parmi ces planches de bois qui ont servi à l'impression, il en est deux qui méritent une mention particulière, car elles sont anciennes et l'une des deux n'avait même jamais servi. A la fin du travail, on trouvera des *Tableaux synoptiques des Ecoles et la liste alphabétique des noms et surnoms des artistes.* »

Le prospectus nous donne les renseignements suivants :

Le tirage est strictement limité à 325 exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Les *Peintres populaires du Japon* paraîtront en 3 fascicules contenant environ 40 pages de texte, non compris les tables des noms d'artistes, tableaux synoptiques, introduction, préface, etc. et 33 planches hors texte. Le premier fascicule en contient 34.

Ce premier fascicule, dont le texte traite de l'Ouki-yo-é et ses précurseurs et de l'Ecole de Hishi-gava, a paru le 28 avril 1914. Le deuxième paraîtra en octobre 1914 et la publication sera terminée en 1915.

Le prix de l'ouvrage en souscription est de 300 francs, payables par tiers au reçu de chaque fascicule. On ne souscrit qu'à l'ouvrage complet. A l'apparition du deuxième fascicule, le prix sera augmenté.

Adresser les souscriptions à M. Pierre Barboutau, 1, rue Bautreillis, Paris.

E. A.

---

T. PHILIP TERRY. — **Japanese Empire**, London Constable and Co L<sup>td</sup>.  
CCLXXXIII et 799 pages. Prix : 21 shillings net.

Cet ouvrage, le dernier né des Guides au Japon, se divise en une introduction de 283 pages, une section consacrée au Japon Central, une autre au Nord y compris Yezo et Saghalien, deux chapitres importants sur Kyôto, Nara et l'île de Kyûshû y compris les archipels voisins ; enfin, nouveauté très acceptable la Corée, Formose et le Transsibérien forment 160 pages. — L'auteur nous assure dans sa préface de l'authenticité des renseignements fournis, obtenus pendant douze ans de résidence, au Japon qu'il a parcouru en tous sens ; son livre en donne plus d'une preuve par l'allure très personnelle de certaines appréciations exprimées avec une indépendance très marquée, des clichés usuels et des admirations stéréotypées. Le livre s'adresse tout spécialement aux Amé-

ricains : leurs habitudes y sont prises en considération au plus haut degré par l'auteur ; non seulement par la prédominance donnée aux voies de communications Trans-pacifiques mais plus directement encore par les conseils prodigués en divers endroits aux maniaques amateurs de reliques de mettre un frein à leurs habitudes kleptomaniques. Ni le Transsibérien ni les Messageries Maritimes « dont la clientèle consiste en Français patriotes » n'ont l'heur de recevoir les bonnes grâces de M. Terry, ils partagent en cela de dédain dont il couvre en maint endroit certaines œuvres d'art, la pauvreté de tel palais ou l'insuffisance de la cuisine japonaise. En cela l'auteur se différencie de ceux qui admirent tout, mais on peut se demander si l'énumération pure et simple des « curiosités » ou des œuvres d'art accompagnées de notes historiques ou archéologiques n'eût pas été plus satisfaisante que les additions dubitatives, péjoratives ou autres, telle antiquité est qualifiée de « vraie curiosité : *a Genuine curio* », telle autre est mal peinte, et en somme nous pensons que ces appréciations pourraient être laissées aux voyageurs eux-mêmes. Elles n'ont pour résultat que de nous éclairer quelque peu sur les connaissances artistiques ou archéologiques de l'auteur qui ne semble pas souvent enthousiaste sur le sujet des arts japonais. Le chapitre qui les concerne dans l'introduction résume en une trentaine de pages le strict nécessaire agrémenté de détails utiles aux touristes en quête de bibelots ; nous y relevons des coquilles dans les noms d'Honami Koyetsu et d'Ogata Kôrin (ccliv) et une autre dans celui de Canaoka (cxviii) ; l'article sur les curiosités est intéressant, mais c'est une erreur profonde que de laisser penser aux touristes qu'une œuvre d'Unkei ou de Tankei peut s'acheter en l'an de grâce 1914 ! Cette introduction vaut la peine d'être lue en entier, elle contient des choses neuves, des remarques utiles, un bon glossaire, une carte un peu surchargée eu égard à son échelle, un essai sur l'architecture, un autre sur les religions et un long historique des relations de Perry avec le Japon en 1853. La bibliographie laisse à désirer sous beaucoup d'aspects et contient un mélange hétéroclite d'ouvrages utiles et de bouquins surannés. La lecture à peu près complète des 800 pages du guide proprement dit démontre un souci constant de fournir au touriste des renseignements utiles et éprouvés, tarifs d'hôtels, recommandations de ne point abuser du pourboire, mise en garde contre les habitudes peu scrupuleuses des guides et de certains marchands de curiosités s'y rencontrent à chaque page ; l'auteur ne ménage point ses critiques et l'esprit pratique de ses avis fait oublier le ton point trop sympathique qui souvent les accompagne, témoin son opinion des complets mode de Yokohama fabriqués par les tailleurs chinois. Certaines pages ont une allure toute poétique, d'autres présentent toutes les *technicalités* d'un ouvrage de fonds, scientifique ou commercial ; çà et là une traduction fautive nous étonne : Kôjimachi (p. 122) veut dire rue (ou plutôt quartier) à

la levure 麴町區, non pas vieille rue ; *Mon* est bien 1 millième de *Kwan*, mais le *Kwan* représente de 5 à 10 *koku* de riz ; l'auteur n'a pas copié en entier la définition donnée dans le dictionnaire de Brinkley, d'où un non sens assez curieux (page xix) ; de même la persistance du mot makémono au lieu de makimono réclame correction. On regrettera des phrases pseudo-humoristiques comme celle-ci : The peony room (at Nijô)..... decorated with full

blown peonies badly done de M<sup>r</sup>. *Kano Naonobu*; (461) ou M<sup>r</sup> *Daishi* employé sans trop de respect pour *Kobodaishi*. Mais ce ne sont là que vétilles qu'il sera toujours possible à l'auteur de corriger dans une seconde édition, et que nous lui signalons à titre amical.

Les plans et cartes, au nombre d'une trentaine, sont d'une clarté et d'une utilité indéniables, bien qu'en certains cas les noms de maisons de commerce eussent pu être remplacés avec avantage par des renvois numériques.

Pour ceux de nos compatriotes qui possèdent l'anglais, et leur nombre augmente sans cesse, cet ouvrage ne saurait être trop recommandé, les citations nombreuses et averties, les notes économiques lui assurent une utilité et une valeur comme livre de bibliothèque en dehors de ses fonctions naturelles de « Guide Book ». Nous ne doutons pas que ceux de nos collègues qui auront l'occasion d'en faire usage (à la Bibliothèque grâce à la générosité de M<sup>rs</sup> Constable) n'y trouvent les renseignements les plus variés et même une lecture rendue attrayante par le style tout personnel de l'auteur, qui nous renseigne en quelque sorte en camarade, sur un ton de franche conversation sans la moindre trace du dogmatisme sec et irritant si commun à tant d'autres.

H. L. JOLY.

Londres, avril 1914.

---

**Le Japon Illustré**, par M. Félicien CHALLAYE, 1 vol. in-4. — Paris, Larousse 1914. Prix de faveur jusqu'au 30 juin 1914 : Broché 18 fr. Relié 24 fr. A partir du 1<sup>er</sup> juillet 1914. Broché 20 fr. Relié 26 fr.

Est-il besoin de présenter aux membres de notre Société et aux lecteurs de notre Bulletin notre collègue, M. Félicien Challaye, dont beaucoup d'entre nous se rappellent encore, en dehors de ses différentes contributions à notre organe, la très belle conférence si objective qu'il nous fit, voici quelques années, sur la morale japonaise ? Est-il également besoin de leur présenter cette intéressante et jolie collection in-4 que la Maison Larousse consacre aux grands pays ? Nullement. C'est dire que le nouveau volume de cette série ne peut, grâce à l'auteur et à l'éditeur, que rencontrer le meilleur accueil auprès de tous nos collègues et de tous ceux qui lisent notre Bulletin. L'ouvrage de M. Challaye, comme l'indique le prospectus encarté dans ce présent numéro, paraît en fascicules qui seront au nombre de 24. Nos numéros suivants auront donc à revenir sur ce travail et à le suivre, ce que nous ferons avec plaisir. Contentons-nous ici de reproduire une ligne du spécimen de la publication et l'énumération de ses chapitres :

« L'écrivain autorisé, dit ce spécimen, qui a écrit ce livre ne s'est pas contenté de nous montrer, en une description saisissante et colorée, le Japon tel qu'il l'a vu, sous ses aspects les plus divers, avec ses paysages étranges, ses volcans, ses lacs, ses villes, ses temples. Il nous fait encore connaître et comprendre une civilisation développée sur un tout autre plan que la nôtre, passionnante matière à réflexions et à comparaisons ; il nous initie à la vie japonaise aux points de vue moral et matériel ; il nous documente de la façon la plus précise et la plus attachante sur la constitution de la famille

et l'organisation sociale, la religion, la littérature, les arts, le commerce, l'industrie. »

Et voici maintenant ce que dans ces vingt-quatre fascicules abondamment illustrés et éclairés d'une cartographie sérieuse, M. Challaye fera passer sous nos yeux :

« Le Japon à vol d'oiseau ; les habitants ; la vie matérielle ; la vie morale ; la femme et l'amour ; mœurs et coutumes ; les travaux ; les distractions ; la civilisation ; les religions ; la langue ; la littérature ; les arts ; la science ; la vie économique ; la société et la vie politique ; l'administration ; la politique extérieure ; l'armée et la marine ; l'enseignement ; le voyage au Japon ; Yokohama et ses environs ; Tôkyô et ses environs ; le nord du Hondo ; le centre du Hondo ; Kyotô et ses environs ; Nara et ses environs ; Osaka et Kobé, la Mer Intérieure ; le Hokkaïdo ; le Japon hors du Japon ; l'expansion japonaise. »

Souhaitons à notre collègue et à la Maison Larousse tout le succès que mérite leur publication.

E. A.

---

**Le Mont O-Mei** (*Guides Madrolle*). Prix 2 fr. — Paris. Hachette. 1914.

Dans notre dernier numéro, nous disions un mot de la plaquette publiée sur Angkor par les *Guides Madrolle*. Notre collègue nous adresse une nouvelle petite brochure non moins intéressante et non moins recommandable : *Le Mon Omei* sous-intitulé *Lieu de pèlerinage bouddhique*.

« Parmi les lieux saints du bouddhisme, on mentionne, en Chine, trois sites célèbres, particulièrement vénérés par la foule des pèlerins accourus pour invoquer la puissance immense des Bodhisattva toujours prêts à venir en aide aux hommes, moralement ou matériellement :

« Au N., sur les terrasses du *Wou-t'ai-chan*, le culte s'adresse à Mañjuçri ;

« A l'E., dans l'île *P'ou-t'o-chan*, on vénère Avalokiteçvara sous les aspects de la Kouan-yin miséricordieuse ;

« Ici, à l'O. de l'empire, à proximité du pays lo-lo, sur les pentes du mont O-mei-chan, les religieux et les fidèles ont élevé des sanctuaires, dressé des statues, aménagé des grottes à *Samantabhadra* (P'ou-hien), bodhisattva le plus parfait des croyances du bouddhisme Mahâyâna. Le temple principal date des Song et rappelle que celui qui, dans les anciennes sectes, joue le rôle d'un Bouddha primordial, apparut naguère en ce lieu monté sur l'éléphant sacré.

« Les étrangers, tentés d'admirer le site pittoresque, remontent le courant du *fleuve Bleu* par les rapides impressionnants des gorges d'Yi-tch'ang, ou arrivent du *Yun-nan* par caravane.

« Tous contemplant les multiples sanctuaires étagés, édifiés à la grandeur et aux diverses manifestations de ce dieu, protecteur de l'humanité bouddhiste, dont les mérites seront acquis par l'ascension de la cime. Là, à 3.000 mètres d'altitude, un curieux phénomène lumineux apparaît aux pèlerins recueillis, c'est, assurent-ils, le « Spectre du Bodhisattva ! »

On lira cette monographie qui nous révèle plus d'un coin de la haute Vallée du célèbre Fleuve Bleu avec le même intérêt qu'on aura lu *Vers Angkor*.

E. A.

---

**A travers la Révolution Chinoise**, par Fernand FARJENEL. Un volume in-16. Prix : 4 francs. — Librairie Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 8, rue Garancière, Paris (6<sup>e</sup>).

« Le public français sait peu de chose sur la révolution qui a tiré la Chine de sa léthargie millénaire et abouti, avec le coup d'Etat de Yuen Chekai, au triomphe d'une dictature barbare et cruelle, appuyée sur l'alliance suspecte de la finance et de la diplomatie. Un témoin de cette révolution et qui en a suivi les phases à travers toute la Chine, M. Fernand Farjenel, le savant sinologue, connu dans la grande presse parisienne par ses lumineuses enquêtes documentaires sur notre action en Extrême-Orient, vient de combler cette lacune. Sa connaissance de la langue chinoise, ses relations dans tous les partis, lui ont permis de décrire d'une façon vivante les péripéties de la fondation de la République, les menées dictatoriales, les orages des assemblées, les luttes et les combats des partis, ainsi que la si curieuse évolution des mœurs. Son livre s'impose à l'attention et restera comme un témoignage décisif des luttes soutenues par les républicains chinois. Il met vivement en lumière l'inquiétante personnalité de l'usurpateur et de son entourage de prétoriens, spéculateurs cosmopolites habiles à pêcher en eau trouble. A la lueur de ces révélations impitoyables, l'imprévoyance de la diplomatie française apparaît, grosse de conséquences, sans relation avec l'avenir qui se prépare visiblement contre nous. »

Il n'y a guère grand'chose à ajouter à cette note des éditeurs, sinon que l'ouvrage de M. Farjenel dont il est permis de ne pas toujours partager le point de vue, est absolument intéressant et mérite de retenir l'attention du public qui, s'il veut essayer de soulever un coin de l'épais voile chinois, doit lire ces pages instructives au plus haut chef, malgré, parfois, semble-t-il, leur soupçon de partialité, due sans doute aux opinions politiques générales de l'auteur.

Dans son chapitre VI : *Les Etrangers à Changhaï*, M. Fernand Farjenel nous donne une fort belle page d'une justesse absolue et toute objective que nous lui demandons la permission de reproduire, ajoutant que la vérité s'en applique à propos de bien d'autres endroits que la Chine, les idées que l'on nourrit encore vis-à-vis du Japon en font foi :

« Le Chinois et l'étranger qui se coudoient dans les rues et se rencontrent en maintes circonstances de la vie sociale sont séparés moralement par un abîme. Un nombre infime d'Européens comprennent suffisamment la langue du pays pour s'entretenir vaille que vaille avec les indigènes.

« Je n'ose croire ce que me disent les résidents français à cet égard, et qui prétendent que, sur les treize mille étrangers, on n'en trouverait peut-être pas dix qui puissent parler suffisamment le chinois ; quant à lire cette écriture difficile, aux milliers de caractères idéographiques, j'aurais peur de n'être pas cru, si je disais le nombre plus faible encore qui m'a été indiqué.

« Il va de soi que les Japonais et les missionnaires catholiques et protestants, les religieux qui tiennent les diverses écoles chinoises, tels que les frères maristes, sont exceptés.

« Cette impossibilité de communiquer par la parole, par l'écriture et la lecture avec les indigènes, ne permet pas aux Européens d'être renseignés sur la pensée de ceux-là ; tout le mouvement intellectuel leur échappe. Ils ne peuvent comprendre les changements politiques que lorsque leurs manifestations matérielles apparaissent au dehors dans la rue.

« D'autre part, les préjugés contribuent beaucoup à fausser les jugements.

« Dans tout l'Extrême-Orient, les hommes de race blanche sont convaincus qu'ils possèdent une supériorité de nature sur les indigènes, parce qu'ils les voient obligés de s'incliner devant la force, devant les soldats et les canons.

« La théorie du sang bleu, différent de celui du peuple, qui coulait dans les veines des nobles de notre ancien régime, est admise ici à peu près unanimement, et ma plume se refuse à transcrire les appréciations peu flatteuses, et quelquefois cruelles pour les Chinois et les Annamites, que j'ai maintes fois entendues de la bouche de gens de toutes conditions.

« Barissimes sont ceux, car il y en a tout de même quelques-uns, qui croient que les inégalités de puissance sont le fait de causes accidentelles historiques, et que cette situation peut changer.

« Ce dédain pour l'intelligence, les capacités, la moralité de l'homme de la race jaune, s'étend au métis. Il faut entendre de quel ton on vous dit en parlant d'un demi-sang :

« C'est un *half cast* ! » Encore que ce préjugé ne soit pas tout à fait aussi fort en Chine qu'il l'est aux Etats-Unis à l'égard des nègres et des mulâtres, il est très puissant, et les indigènes annamites et chinois le sentent parfaitement. Leur amour-propre de civilisés s'en offense et un mur de froideur et d'hostilité se dresse entre eux et les étrangers méprisants qui n'ont ainsi aucun moyen de les pénétrer ni de les comprendre.

« Aussi, de tous côtés, rit-on de l'outrecuidance des Chinois d'oser vouloir instaurer la liberté politique dans leur pays. Ces hommes inférieurs ne sont pas faits pour cela ; ils ne pourront évidemment que plonger la Chine dans l'anarchie dont les Européens et les Américains seront obligés de la tirer.

« Quand la question se pose de savoir si la République que l'on voit déjà poindre pourra s'établir et durer, nul ne veut admettre que la solution doive se chercher en se servant des règles ordinaires du bon sens et du raisonnement applicables à tous les faits historiques, dans le reste du monde.

« Quand j'émettais quelques objections aux affirmations tranchantes sur l'impossibilité pour la Chine d'établir un régime républicain viable, on me disait toujours : « Mais il s'agit de Chinois, ce n'est pas la même chose. » Nous apprîmes même qu'un publiciste français qui était passé, défendait qu'on comparât devant lui la révolution chinoise à la révolution française, parce qu'il trouvait cette sottise comparaison injurieuse pour nous.

« Aussi, on comprendra sans peine que, lorsqu'en avril 1912, me basant sur les règles élémentaires de l'analogie pour porter un jugement sur les événe-

ments, je publiai dans l'*Echo de Chine*, journal de Changhaï, un article des plus modérés et des plus prudents, pour dire que la République Chinoise serait non-seulement viable, mais qu'elle demeurerait le régime définitif du pays, je parus singulier et fus rangé parmi ces quelques originaux qui croient dans leur naïveté que les Chinois sont des hommes comme les autres.

« En ce qui concerne particulièrement les Français, ce qui m'a paru vicier le plus leur jugement, c'est le préjugé politique.

« République, Démocratie, ce sont là des mots qui sonnent mal aux oreilles de beaucoup de nos compatriotes. Ce régime qui, à les en croire, doit nécessairement appeler des politiciens d'aventure à commander aux gens comme il faut, et qui favorise les gens d'en bas, ne saurait convenir à aucun pays.

« Toute république nouvelle ne peut que leur déplaire, comme une vivante contradiction avec leurs propres idées.

« De même qu'en France, où tant de gens espèrent encore un retour d'une monarchie quelconque, qui fera le bonheur de la nation par l'exercice d'un solide pouvoir personnel, en Extrême-Orient, on trouve également et proportionnellement plus encore de personnes qui ne regardant point les événements s'accomplissant devant eux de l'œil froid du sociologue et qui, regrettant le passé, n'admettent pas que l'évolution des sociétés humaines s'accomplisse de plus en plus dans le sens démocratique.

« D'autre part, pour la commodité des affaires, il est toujours plus facile de traiter avec des autorités sans contrôle, surtout, lorsque celles-ci, vénales et corrompues, sont toujours prêtes à sacrifier les intérêts publics dont elles ont la charge. Maints étrangers tiraient du vieux système de beaux bénéfices.

« Pour ces diverses raisons, la République Chinoise n'avait pas, comme on dit, une bonne presse chez les Européens, lors de sa naissance, et tout le monde pronostiquait sa mort dès le berceau.

« Depuis longtemps, les idées de tous les résidents, à ce sujet, arrivaient en Europe, dans les correspondances et dans les entretiens des voyageurs, lorsque ceux-ci séjournaient en France ou ailleurs, et voilà pourquoi l'avènement de la République Chinoise, que quelques-uns pourtant prévoyaient comme très probable, causa une surprise si grande. »

E. A.

---

Jules PATENÔTRE, ancien Ambassadeur. — **Souvenirs d'un diplomate.**  
— *Voyages d'autrefois.* — Tome second, pet. in-8° de 332 pages. —  
L' « Edition Moderne », Librairie Ambert. Paris 1913.

Dans son numéro de juillet dernier, par la plume du dévoué et sympathique bibliothécaire de la Société, le *Bulletin* a déjà signalé à nos collègues le premier volume de cet ouvrage où l'un de nos diplomates contemporains les plus fidèles au culte des lettres, retrace trente ans de souvenirs recueillis au cours d'une carrière aussi brillante que fertile en pérégrinations.

A trente-cinq ans ministre de France à Stockholm (1880), M. Patenôtre avait déjà, en dehors de l'Algérie où il avait été envoyé à sa sortie de l'École Normale en 1867 — et où il fit campagne en 1871 — parcouru, en service diploma-

tique la Grèce, le Levant, la Perse, l'Amérique du Sud, les Indes et le Siam. Telles sont les diverses étapes du voyage que sans effort aucun de notre part la première partie de ces *Souvenirs* nous permet d'accomplir, ou du moins de vivre en pensée.

Dans la seconde, M. Patenôtre nous conduit tout d'abord en Extrême-Orient, c'est-à-dire à Hong Kong, Macao, Canton et à Pékin où il fut Chargé d'Affaires en 1879-1880. Avant de quitter alors la capitale chinoise, où il ne devait pas tarder à revenir comme titulaire de la Légation, il pousse une pointe jusqu'en Mongolie. Puis, il nous entraîne à sa suite en Suède, au Maroc, aux États-Unis, où deux ans après son arrivée comme Ministre, il fut élevé au rang d'Ambassadeur (1893). De Washington, M. Patenôtre devait passer à Madrid, où pendant cinq ans il a représenté la France. Mais, pour le moment, les souvenirs du distingué diplomate s'arrêtent à sa mission outre Atlantique. Espérons qu'une publication nouvelle nous dédommagera bientôt. Elle ne saurait manquer de retenir particulièrement l'attention par son mérite propre et en même temps par l'intérêt que présente pour nous, aujourd'hui plus que jamais, tout ce qui touche à l'Espagne, en raison de l'action commune ou parallèle à poursuivre en Afrique.

En attendant, le lecteur goûtera, dans ce deuxième volume, les qualités que le précédent lui avait appris à connaître : élégante simplicité de la langue, netteté et justesse de l'observation. Le style, dégagé d'incidentes, rappelle, par son allure vive et légère, celui de Voltaire. Sans doute — ce n'est là, de notre part, que simple hypothèse mais hypothèse permise — celui qui, pour notre instruction en même temps que pour notre agrément, a écrit ces pages d'un intérêt si varié, aime à fréquenter l'auteur de *Candide* et des *Lettres philosophiques*, on le sent.

Qu'il s'agisse d'évoquer, de façon discrète et précise, les paysages qui lui sont apparus sous les climats les plus divers, en Perse ou au Maroc, au Siam ou au Paraguay, ou de dépeindre les mœurs et coutumes politiques et sociales des peuples au milieu desquels il a vécu, M. Patenôtre a l'art de n'user jamais que d'un nombre restreint de traits choisis. En un mot, d'un bout à l'autre, son ouvrage est marqué au coin du plus pur atticisme, mérite rare de tout temps, en particulier aujourd'hui, mais qui d'ailleurs n'est pas fait pour surprendre de la part d'un ancien normalien auquel il fut donné de débiter dans la diplomatie comme attaché à la Légation d'Athènes.

Au travers de ses multiples voyages, et bien qu'ayant beaucoup résidé en Extrême-Orient, l'auteur n'a fait que toucher au Japon. Aussi ne nous donne-t-il, du pays des Chrysanthèmes, qu'une simple esquisse dont le trait rapide n'est d'ailleurs exempt ni de grâce ni de poésie. Nous ne saurions mieux faire que de la reproduire ici :

« Au Japon, après avoir traversé la Mer Intérieure, semée d'îles innombrables ou découpée en golfes capricieux qui font penser à des miniatures de fjords norvégiens, je fis le classique voyage de Kobé à Yokohama, à travers un pays presque vierge encore de tout railway. A défaut du chemin de fer qui permet aujourd'hui de franchir la même distance en une vingtaine d'heures, je connus pendant huit jours les délices de la jinriksha traînée par

deux hommes revêtus d'un tatouage qui les habillait de la tête aux pieds, deux de ces infatigables coureurs comme il n'en existe qu'au Nippon.

« Cette région a été si souvent décrite que j'ose à peine redire ici le charme de cette route unique au monde, véritable avenue bordée d'arbres aux verdure éternelles, avec ses grandioses échappées sur la cime neigeuse du Fujiyama. »

Le Japon mis à part, l'Extrême-Orient occupe naturellement une grande place dans les *Souvenirs* de M. Patenôtre. Citons notamment cette page détachée d'un chapitre du premier volume, consacré à la Birmanie ; l'auteur y décrit un des principaux sanctuaires du Bouddhisme, la Grande pagode de Rangoon, qui, certainement, attire chaque année de nombreux pèlerins des Iles du Soleil Levant :

« Le principal intérêt de Rangoon réside dans sa Grande pagode, l'un des sanctuaires les plus réputés du Bouddhisme et le plus révérend peut-être, à cause des reliques qui y sont offertes à la vénération des fidèles. Bâtie dans un admirable site, sur la dernière croupe de la chaîne du Pégou Yoma, elle se détache sur un plateau isolé, haut de près de deux cents mètres, d'où sa masse architecturale semble rayonner, dans un scintillement d'or sur tout le delta environnant. L'escalier monumental qui y conduit et qui compte plusieurs centaines de degrés est d'une escalade laborieuse. L'ascension est toujours facilitée par une série de plate-formes qui en interrompent la déclivité, servant en même temps de point d'appui à des constructions accrochées aux flancs de la colline, où les bonzes ont leurs demeures et où les pèlerins trouvent au besoin un abri. Les jours des grandes fêtes religieuses, cette sorte d'avenue montante disparaît tout entière sous la fourmilière des fidèles qui en gravit les pentes. En temps ordinaire, elle est presque déserte. Nous n'y vîmes que des bonzes contemplatifs qui parurent ignorer notre présence et des mendiants accroupis qui nous tendirent au passage leur écuelle, où il est d'usage de jeter comme aumône quelques poignées de riz.

« Nous débouchons enfin sur une vaste terrasse où s'entassent, dans une confusion apparente des constructions de tous les âges et de tous les styles, formant comme un cortège à la pagode principale. Une floraison de clochetons aux flèches élancées s'épanouit à l'entour, dans le flamboiement du Soleil, en même temps que s'agitent, sous le souffle de la brise, des centaines de clochettes qui jettent leur notes argentines dans le silence de ces temples déserts.

« Intérieurement, la plupart de ces pagodes, où règne une demi-obscurité propice au recueillement, ont une grande similitude avec nos églises. Comme pour compléter cette ressemblance, de temps en temps un bonze apparaît, porteur de cierges microscopiques, qu'il allume devant l'autel de Bouddha, orné de modestes offrandes de fleurs en papier découpé. Sur le parvis de la Grande pagode, d'autres bonzes sont agenouillés dans une attitude d'extase. Plus loin, prosterné sur les dalles, un groupe de religieuses bouddhiques, que nous prenons tout d'abord pour des moines, à cause de leurs têtes rasées, complète ce tableau édifiant. » (T. I, pp. 275-278).

Dans son avant-propos, M. Patenôtre prend soin de nous prévenir que dans son livre, la politique n'a qu'une place très restreinte. L'avertissement reste,

en général, parfaitement exact. Cependant, par une exception heureuse à la règle qu'il s'est ainsi posée, le diplomate écrivain est amené à nous donner, à propos de sa mission en Chine (1884-1886), comme en un savant raccourci, un exposé concis de tout ce qu'il est essentiel de savoir touchant cette période, troublée des relations entre la France et la Chine. Signalons, entre autres, une pièce dont le texte de l'ouvrage fait comprendre toute la signification, toute la portée : la dépêche que M. Patenôtre reçut à Shanghai le 8 août 1884, de M. de Semallé, alors Chargé d'Affaires à Pékin. C'est, peut-on dire, la clé de toutes les négociations et même de tous les événements d'alors. Nous laisserons aux curieux d'histoire diplomatique la satisfaction de la trouver eux-mêmes au cours du livre. Le document ne manquera d'ailleurs pas d'avoir son prix aux yeux de quiconque aime à étudier l'âme humaine dans ses diverses manifestations et s'intéresse en particulier à l'âme chinoise d'il y a trente ans.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage ont également pour objet la politique, mais non la politique internationale. Avec clarté et précision — sans exclure à l'occasion la note pittoresque — l'ancien Ambassadeur de France à Washington y décrit le mécanisme d'une élection présidentielle aux Etats-Unis et nous montre comment se traduisent en acte et en fait la lettre et l'esprit de la constitution votée il y a 125 ans, amendée depuis à deux ou trois reprises. Sans aucun appareil dogmatique, il y a là, prise sur le vif, une étude de droit public comparé dont la lecture attachante comporte plus d'un enseignement. L'analyse des conditions dans lesquelles s'exerce les rapports de l'Exécutif avec le Parlement fédéral conduit M. Patenôtre à cette conclusion ou plutôt à cette constatation, que l'initiative du Président des Etats-Unis s'exerce beaucoup plus librement que celle de la plupart des Chefs d'Etats européens.

Sans doute l'aperçu qui précède ne saurait-il donner qu'une imparfaite idée de ces instructifs et élégants *Souvenirs*. Puisse-t-il du moins suffire à montrer que les raisons ne manquent pas de remercier et de féliciter l'auteur qui, sous les cieux les plus divers, sut demeurer humaniste fervent et auquel semble s'appliquer de lui-même le précepte d'Horace :

*Omne tulit punctum  
Qui miscuit utile dulci.*

Non seulement ceux qui, de près ou de loin sont engagés dans la même voie, appartiennent à quelque degré à la représentation de leur pays au dehors, doivent lui savoir gré d'avoir publié ces pages, mais encore quiconque est curieux d'accroître la connaissance qu'il a de ce monde, d'enrichir l'image qu'il s'en forme.

Ed. CLAVERY.

---

**Ostasiatische Zeitschrift** (*L'Extrême-Orient*).  
Fascicule de Janvier-Mars 1914 (II, 4).

ANANDA K. COOMARASVAMY : « Some ancient elements in Indian decorative art. With », 21 fig.

M. W. DE VISSER : « The Bodhisattva Fi-tsang (Jizô) in China and Japan » ;  
III, 1. With, 1 fig.

H. SMIDT : « Der Famamushischrein. Ein Deutungsversuch » (le reliquaire de Famamushi. Un essai pour expliquer les peintures des panneaux). Avec 8 fig.

Marquis DE TRESSAN : « Quelques problèmes relatifs à l'histoire de la garde de sabre japonaise » (suite). Avec 13 fig.

C'est la suite de l'article publié sous le même titre par notre érudit collègue dans le fascicule I ; 3 d'octobre 1912. Il y traitait la question des gardes primitives en fer ; les premières écoles d'incrustations (Fushimi-Yoshiro, Kaga) ; les Nobuiye (dont on compte actuellement au moins 8 artistes) ; les Tembô et les Kanayama.

Dans le fascicule Janvier-Mars 1914 (II ; 4), M. de Tressan aborde la question de la valeur des signatures sur les gardes.

« Plus le nom gravé sur la garde est illustre, plus il y a de raisons de s'en méfier », dit-il ; c'est l'examen attentif de l'œuvre qui doit guider le collectionneur et la signature ne doit être considérée qu'après et simplement comme « confirmation ».

La famille des artisans portant le nom Kaneiyé est traitée plus largement. Aussi est-ce une lignée d'artistes dont les œuvres, avec celles des Nobuiyé prêtent le plus souvent à des controverses, en ce qui concerne leur attribution aux époques et aux maîtres différents, tâche qui est rendue encore plus ardue par une foule de contrefacteurs.

Puis viennent les gardes connues sous le nom « Mukade ». Ici il convient de remarquer que la désignation de ce genre de gardes comme « Shingen-tsuba » n'est nullement fondée, car ce Shingen, célèbre guerrier du XVI<sup>e</sup> siècle, préconisait des gardes minces et légères « comme augmentant la valeur offensive de l'arme », et il est connu que les gardes, « Mukade » sont le plus souvent lourdes et épaisses. C'est encore un « Hayashisme » aurait dit M. Joly et nous considérons qu'il a assez duré et devrait disparaître !

L'étude se poursuit par les « Namban », genre de gardes qui est fort en faveur chez les collectionneurs européens. Nous ne pouvons cependant pas réprimer un sentiment d'effroi en lisant toutes ces subdivisions en « Kannan », « Kantô et Kagonami » ! Ces mots « barbares » ne feraient qu'embrouiller nos collectionneurs d'autant plus que certains d'entre eux sont employés dans un sens différent au Japon et en Europe.

Ne pourrait-on pas aboutir à une entente, s. v. p. ?

Les ateliers Kunitomo à Kameyama ferment cet intéressant article et nous en attendons avec grand plaisir la suite.

H. H. YUINBOLL : « Schnitzarbeit in Sandelholz aus Britisch-Indien » (Une sculpture en bois de santal provenant des Indes Anglaises) avec 2 fig.

Hans von WINIWARTER : « Das Museum für Ostasiatische Kunst der Stadt Cöln. I » (Le Musée des Arts de l'Extrême-Orient de la ville de Cologne) : La gravure en couleurs japonaise. Avec 5 fig.

Ce musée fut solennellement inauguré le 25 octobre 1913. Il est sous la direction du professeur Adolf Fischer et est le premier Musée au monde qui est réservé exclusivement à l'art extrême-oriental.

O. KUMMEL : « Die Ausstellung der Sammlung » Friedrich Perzynski im Berliner Kunstgewerbe Museum ». (Exposition de la collection F. Perzynski au Musée des Arts et Métiers de Berlin). Avec 3 fig.

F. Perzynski exposait dans les mois de Novembre-Décembre 1913 au Musée indiqué sa petite collection de sculptures chinoises. « Cette collection », dit Kummel dans son petit compte-rendu, « était petite en ce qui concerne le nombre d'objets, mais elle fut une révélation, pour l'Allemagne, d'un art inconnu du grand art sculptural chinois ».

Les clous de l'exposition étaient, dit-il, sûrement les deux statues des Lohan provenant du célèbre groupe de I-chou (Paotingfu), — l'une un torse, l'autre figure entière assise d'une conservation admirable. Il paraît que deux statues du groupe nommé se trouvent chez quelque commerçant à Paris, une troisième est à Pékin et la quatrième forme une récente acquisition du British-Museum.

Les deux statues de Perzynski sont reproduites en photographies dans le fascicule et nous devons avouer que jamais la sculpture chinoise n'avait montré une telle énergie, une telle beauté, une telle magnificence.....

Ces statues sont en argile de couleur grise et recouvertes d'une glaçure en trois tons, blanc-jaunâtre, jaune et vert.

Le Dr Kummel les attribue à la dynastie des Song.

Toutes les autres sculptures exposées par Perzynski s'élevaient également de beaucoup au-dessus du niveau ordinaire de cet art de la Chine.

V. F. WEBER.

## Vie de la Société

---

### Déjeuner du Mardi 24 Mars 1914.

---

Le mardi 24 mars 1914, la Société Franco-Japonaise de Paris offrait dans les Salons du Cercle National des Armées de Terre et de Mer un déjeuner en l'honneur de M. Brioux, Membre de l'Académie Française et de M. Gérard, Ambassadeur de France. Avaient également été invités MM. le Lieutenant de Vaisseau Hori, notre nouveau membre à vie et le Capitaine Takéda, Attaché Militaire adjoint, MM. d'Ardenne de Tizac et Bernot, professeur au Lycée de Sens. L'aimable Conservateur du Musée Cernuschi, qui inaugurerait le jour même son Exposition Annuelle des Arts de l'Asie avait dû s'excuser de ne pouvoir encore être cette fois des nôtres. Comme toujours, notre collègue, M. Isaac, avait envoyé sa carte de regrets sous forme d'un charmant dessin de menu apprécié de tous les assistants qui se retrouvent à peu près toujours les mêmes à ces cordiales agapes.

En l'absence de notre Président que son deuil éloigne forcément de nos réunions, le déjeuner qu'honorait de sa présence S. Exc. M. le Baron Ishii, Ambassadeur du Japon, était présidé par M. le Général Lebon, notre actif Vice-Président qui, au moment du champagne, se leva au milieu de la sympathique attention générale et fit longuement applaudir les paroles suivantes :

« Excellence, Messieurs,

« Au moment où je me lève pour prendre la parole à la place de notre cher Président Bertin, vous avez tous présente à l'esprit la perte cruelle de cette compagne qui partagea toute sa vie et tous ses travaux.

« Je lui ai adressé à notre dernière Assemblée Générale les condoléances émues de notre Société ; et je tiens à vous dire qu'il a été extrêmement touché de la sympathie de cette Société à laquelle, vous le savez, il s'est donné tout entier.

« De nombreux témoignages lui sont venus aussi du Japon, et parmi ceux-là, je veux vous en citer un que je trouve particulièrement touchant : Un ami Japonais lui écrit qu'il a placé l'image de M<sup>me</sup> Bertin parmi celles des parents disparus, sur l'autel familial (le Butsudan, si je ne me trompe) (1) où, au milieu des offrandes et des fleurs, elle reçoit chaque matin les prières et les saluts de la famille.

« Notre cher Président me disait avec émotion cette délicate attention qui

(1) Butsudan correspond au culte Bouddhique ; dans le culte Shintoïste cet autel porte le nom de Kami-dana.

n'étonnera pas, du reste, ceux qui ont connu dans l'intimité toute la délicatesse japonaise.

« Avant de souhaiter la bienvenue à nos hôtes d'aujourd'hui, je tiens à remercier S. E. le Baron Ishii d'avoir bien voulu honorer de sa présence cette réunion. — Il sait quel prix nous attachons à le voir au milieu de nous ; il sait la vive et profonde sympathie que nous avons pour lui ; cette sympathie est ressentie d'ailleurs par tous ceux qui l'approchent.

« Monsieur et illustre maître, c'est un grand honneur pour moi de recevoir à notre chère Société Franco-Japonaise, l'Eminent Académicien que vous êtes depuis longtemps, et le sympathique ami du Japon que vous êtes devenu après votre visite à ce merveilleux pays.

« Avec le don d'observation et de pénétration qui caractérise votre œuvre immense, avec la vigueur qui fait de cette œuvre un modèle d'enseignement fort et puissant, vous avez regardé, étudié et compris le Japon.

« Il faudrait citer textuellement les articles par lesquels la presse nous a donné un avant-goût des jouissances que nous procurera votre prochain livre, pour montrer à tous comme vous avez su rendre admirablement chacune de vos impressions.

« Au temple d'Isé, vous avez compris le sublime « Culte des Ancêtres », le « culte des morts ». Lafcadio Hearn avait écrit « Le Shintoïsme est la « dévotion à la mort », vous avez ajouté avec juste raison « il en est la « négation ».

« A Nikko, vous nous avez fait revivre dans cette majestueuse avenue de 40 kilomètres aux arbres séculaires que je n'ai pu revoir à mon dernier voyage, qui mène le pèlerin aux sanctuaires que sont les tombeaux merveilleux des deux grands Shoguns Yeyasu et Yemitsu.

« A Nara, ses forêts, ses temples, sa Pagode, ont vivement saisi votre imagination. Mais c'est à Miyajima surtout, « l'Ile de la Douceur », comme vous l'avez si bien dénommée, que s'exalte votre plume. Et quelles jolies et exactes descriptions vous nous donnez !

« Tout y est heureux, dites-vous, dans la paix lumineuse. Regardez le long de cette colonnade de pierre, voici tout au bord de la mer calme et bleue, sous un cerisier en fleurs, une petite « Japonaise qui tend une friandise à « une biche en liberté ». Voilà bien le symbole de toute cette Ile, où en effet « il y a à peine 50 ans, ajoutez-vous, il était interdit de naître et de « mourir ».

« Et vous terminez par le même souhait que le nôtre : « Faites qu'on ne « touche jamais aux beautés séculaires de l'Ile de Miyajima ».

« En quittant le Japon, vous avez pu dire : « Je ne me serais pas résigné à « quitter le ciel et la terre du Japon, si ce n'avait été pour retrouver le ciel et « la terre de chez nous ».

« Permettez-moi d'évoquer un souvenir personnel : Il y a 18 mois sur le pont du bateau qui me ramenait du Japon en Corée, la nuit était noire, la mer était douce. Je ne pouvais m'arracher au monde de souvenirs qu'évoquaient en moi le Japon d'il y a 40 ans et le Japon que je venais de revoir : nous étions par le travers de Tsushima, l'Ile glorieuse, qu'a illustrée la grande

victoire de l'Amiral Togo. Le Commandant du bord me demanda d'écrire quelques mots sur son album ; je ne pus trouver que ceux-ci :

« En m'éloignant pour la troisième fois des rivages du Japon, je dis adieu « à ma seconde patrie ». Vous le voyez, cher maître, c'est en termes moins heureux, la même pensée que la vôtre.

« Au nom de notre Société Franco-Japonaise recevez, Monsieur et Cher Collègue, l'expression de toute notre reconnaissance ; nous sommes fiers et heureux de vous recevoir parmi nous.

« Mon Cher Ambassadeur, permettez-moi d'ajouter : et Ami, si nous étions égoïstes, nous serions tout à la joie de vous voir revenir définitivement au milieu de nous ; mais nous ne pouvons oublier l'œuvre fructueuse que vous avez accomplie au Japon, fructueuse pour la France, et je crois que Son Excellence le Baron Ishii ne me démentira pas, si j'ajoute : fructueuse aussi pour le Japon.

« Nous pourrions donc regretter de vous voir redevenu Parisien de Paris ; mais nous ne doutons pas que les traditions laissées par vous seront heureusement continuées par votre distingué successeur.

« Ah ! elle serait terriblement longue à détailler votre œuvre au Japon pendant les sept années que vous y avez passées.

« C'est d'abord votre collaboration active et éclairée aux négociations entre Paris et Tôkyô, qui aboutissent à l'accord Franco-Japonais de 1907, dont vous avez si bien dit qu'il « consacrait l'établissement entre la France et le Japon « de relations confiantes et étroites, conformes aux sentiments comme aux « intérêts des deux Gouvernements et des deux pays ».

« C'est, le même jour, la déclaration concernant les relations entre l'Indo-Chine française et le Japon ;

« C'est en 1910-1911 la convention de commerce et de navigation entre la France et le Japon ;

« Et, entre temps : la convention relative aux tombes militaires françaises de Formose et des Pescadores ;

« La convention relative aux marques de fabrique Françaises et Japonaises en Chine ;

« La conclusion de l'Emprunt Chinois de 1913 ;

« La création de la Banque Franco-Japonaise ;

« La refonte de la Société Franco-Japonaise de Tôkyô ;

« Le développement de l'enseignement du Français au Japon ;

« La mission au Japon des Officiers Français de terre et de mer ;

« Enfin la préparation d'un hôtel de l'Ambassade digne de la France.

« Si par vos talents et vos travaux vous avez conquis l'estime des Japonais, vous avez conquis leur cœur, en montrant au Japon, dans ce pays où sont vénérées les mères plus que partout ailleurs, comment peut être honorée, par le culte familial et la bonne tradition Française, une mère respectée et aimée. »

Le Général Lebon souhaite, en terminant, la bienvenue à M. le Lieutenant de Vaisseau Hori, en mission temporaire en France ; à M. le Capitaine Takéda, Attaché Militaire Adjoint ; et enfin à M. Bernot qu'il remercie de

nouveau de sa récente belle conférence à la Société Franco-Japonaise sur son séjour au Japon.

Au nom de la Société Franco-Japonaise tout entière, le Général lève son verre à nos invités.

M. Brieux, dans une improvisation, toute simple, mais toute pétillante d'esprit, un vrai régal, remercie et le Général et la Société de l'accueil qu'il rencontre et il nous redit toute l'estime qu'il ressent pour le Japon. Quels regrets de n'avoir pu sténographier ces mots charmants et chaleureux, chaleureusement acclamés ! Ce sont de ceux qui ne s'effacent pas de la mémoire, mais que pourtant la mémoire est impuissante à redonner. « J'ai remercié », nous disait au café, l'auteur de *Blanchette*, comme nous lui demandions s'il ne pourrait fixer sur le papier ce que nous venions d'entendre, « j'ai dit ma confusion, j'ai encore remercié (et je n'avais rien de mieux à faire) et j'ai dit que j'aimais le Japon. Cela n'est guère intéressant. » Nous nous sommes inclinés tous devant le désir et la modestie de l'illustre maître tout en lui demandant toutefois la permission de ne pas être de son avis sur ce prétendu manque d'intérêt.

Prenant à son tour la parole, M. l'Ambassadeur Gérard s'exprime en ces termes :

« Mon cher Président,  
« Excellence,  
« Messieurs,

« Je suis profondément ému et reconnaissant de l'honneur qui m'est fait aujourd'hui et des termes dans lesquels le Général G. Lebon a bien voulu résumer, à mon retour de Tôkyô, les services qu'il m'a été donné de rendre, l'œuvre que j'ai pu accomplir au Japon.

« Appelé, au mois d'octobre 1906, à inaugurer l'Ambassade que le Gouvernement de la République venait de créer à Tôkyô, j'ai eu l'heureuse fortune, en établissant nos relations nouvelles avec le Japon, de restituer à ces relations, en même temps que le caractère qu'elles avaient eu dès l'origine, celui qui était le plus conforme à la politique générale de la France, ainsi qu'au système de nos alliances, relations et amitiés dans le monde.

« J'ai conscience d'avoir, dans cette ambassade de sept années, servi l'intérêt commun des deux pays : France et Japon, et ce m'a été un précieux réconfort de trouver parmi les hommes d'Etat japonais, avec plusieurs desquels me liait une amitié ancienne, le concours le plus loyal, le plus généreux.

« Les rapports de la France et du Japon sont aussi intimes et confiants qu'ils devaient être, et je ne doute pas qu'ils ne continuent à croître et à se développer dans le même sens.

« Si je n'ai pu me défendre d'un sincère regret en quittant le grand et beau pays qui m'a fait un si affectueux accueil, — j'ai la consolation de le retrouver ici dans cette Société Franco-Japonaise où je revois, avec les éminents Français dont le nom demeure attaché aux traditions et aux souvenirs de l'amitié entre les deux pays, le représentant même du Gouvernement Impérial

S. E. le Baron Ishii qui avait été à Tôkyô l'un de nos plus actifs et sympathiques collaborateurs.

« Le Général Lebon qui a lui-même éprouvé dans ses deux séjours au Japon, à quarante années d'intervalles, tout le charme de l'amitié, de la courtoisie et des hautes vertus japonaises, a bien voulu rappeler les attentions, les égards, l'infinie délicatesse et affection dont ma mère, venue avec moi au Japon en 1907, et revenue une seconde fois en 1912, avait été l'objet. Qu'il me soit permis, en remerciant le Général d'avoir évoqué ce souvenir, d'exprimer ici ma profonde gratitude, d'abord à la Cour et au Gouvernement de Tôkyô, puis à toute la section japonaise, de la façon dont nous avons éprouvé, ma mère et moi, combien sincère, touchant et exquis est le culte voué par le Japon à la vieillesse et à la piété filiale. Nous n'oublierons jamais la douce et émouvante expérience que nous en avons faite.

« Laissez-moi, Messieurs, lever mon verre au Japon, à la prospérité de la Famille Impériale et de l'Empire, au développement indéfini de l'amitié entre la France et le Japon. »

S. Exc. M. le Baron Ishii, en un français fort clair, s'excuse de ne pouvoir remercier comme il le voudrait et M. le Général Lebon et M. Brieux et M. Gérard des sentiments qu'ils viennent d'exprimer à l'égard du Japon et des Japonais ; il rappelle lui aussi l'œuvre accomplie par M. Gérard au Japon, le passage de M. Brieux et il assure une fois de plus la Société Franco-Japonaise de Paris de toute son estime et de tout son attachement à notre œuvre.

Inutile de dire que nos invités se sont vus tous fort entourés au café et que la conversation entre eux et nous s'est prolongée au milieu de cet esprit de franche cordialité qui n'a jamais cessé de marquer, depuis notre fondation, nos réunions toujours si appréciées de ceux qui les connaissent et qui n'ont qu'un regret : celui de n'y pas rencontrer de temps à autre tous nos collègues présents à Paris.

E. A.

---

**Démission de M. le Colonel Sainte-Claire-Deville.  
Nomination au Secrétariat-Général  
de M. Souhart, Ancien Ministre Plénipotentiaire.**

M. le Colonel Sainte-Claire-Deville, qui avait bien voulu accepter la succession de M. Ed. Clavery, comme Secrétaire-Général, sur le point d'être appelé à son tour à une situation qui va l'astreindre à de fréquents déplacements et ne lui laissera que fort peu de temps disponible, se voit, à son très grand regret et à celui non moins vif de ses collaborateurs et de tous ses collègues, obligé de résilier ses fonctions de Secrétaire-Général.

Le Conseil d'Administration de la Société Franco-Japonaise de Paris a, dans sa séance spéciale du samedi 2 mai 1914, accepté la démission de M. le Colonel Sainte-Claire-Deville, qu'il a tenu à tout particulièrement remercier, au nom de toute la Société, de son actif et dévoué concours et à qui il a

exprimé tous ses regrets de l'avoir eu si peu de temps en cette place si difficile et si absorbante de Secrétaire-Général. Il a confié ensuite le Secrétariat-Général à l'un de nos collègues, entré parmi nous en 1907, M. Souhart, Ministre Plénipotentiaire, qui, au cours de sa carrière diplomatique, a fréquenté l'Extrême-Orient. Nous adressons au nouveau Secrétaire-Général les remerciements les plus sincères de la Société d'accepter de lui consacrer les longues heures que réclame la lourde tâche qu'ont remplie avant lui avec tant de dévouement nos collègues Félix Régamey, de Lucy-Fossarieu, Edouard Clavery et le Colonel Sainte-Claire-Deville.

*Prière de vouloir bien adresser dorénavant la correspondance destinée au Secrétariat Général à M. Souhart, Secrétaire-Général, 3, Villa Mozart 3, Paris (XVI<sup>e</sup>).*

---

**Départ de M. Hotta.**

**Entrée de M. Kikuchi au Conseil d'Administration.**

Après avoir vu partir tout récemment M. Miura, nommé Conseiller d'Ambassade à Washington, voici que l'Ambassade du Japon à Paris perd un autre de ses membres, notre collègue, M. Hotta, rappelé au Japon après trois ans de présence ici. Nous avons présenté au jeune actif diplomate, qui est un Japonais de culture française, tous les regrets de le voir nous quitter et tous les souhaits de bon voyage et de long et bel avenir au nom de la Société Franco-Japonaise de Paris du Conseil de laquelle il faisait partie depuis deux ans passés. Nous lui avons également exprimé notre sincère désir de le retrouver plus d'une fois à Paris au cours de sa carrière. Il nous a dit combien il était touché de cette marque de sympathie que nous lui donnions et il nous a prié de transmettre à la Société, avec ses profonds remerciements, l'expression de la vive estime qu'il a pour notre œuvre. Le Conseil a nommé, en son remplacement, M. Kikuchi, Deuxième Secrétaire, arrivé en France il y a un an et chargé en ce moment de l'intérim du poste de M. Miura. M. Kikuchi ne nous a pas caché tout le plaisir qu'il ressent de son entrée au Conseil de notre Société.

---

**Groupement des Importateurs  
d'Objets d'Art d'Orient et d'Extrême-Orient.**

La Chambre Syndicale des Négociants en Objets d'Art, Tableaux et Curiosités, 3, rue Bourdaloue, a tout récemment décidé, en Assemblée Générale Extraordinaire, la création d'un nouveau groupe dont la formation peut intéresser nos collègues. C'est celui des Importateurs d'Objets d'Art d'Orient et d'Extrême-Orient. Ce groupement qui doit défendre les intérêts de tous les importateurs, surtout envers la Douane, s'est aussitôt constitué et a nommé son Bureau. Notre collègue, M. A. S. Gompertz en est le Président, M. A. Portier, notre autre collègue à l'amabilité de qui nous sommes si redevables, en assume les fonctions de Secrétaire Général. Dès sa première

réunion le nouveau groupe a émis le vœu que des démarches soient entreprises pour l'adjonction de M. Portier aux Experts de la Douane. La réalisation de ce vœu tout naturel sera saluée avec plaisir par tous ceux qui s'intéressent aux Arts Extrême-Orientaux, et, cela va de soi, par la Société Franco-Japonaise de Paris.

---

**Errata.**

A tout péché miséricorde, dit-on. Nous ne prétendons pas aller jusqu'à demander pour nous l'application de ce vieil adage. Nous nous estimerons heureux si, se rendant compte des difficultés de la mise sur pied d'un bulletin comme le nôtre, auquel on ne peut consacrer que les seuls loisirs que laissent les occupations journalières, nos collègues veulent bien nous dire seulement : Erreurs avouées sont à-demi-pardonnées.

Notre dernier numéro (XXXI-XXXII) semble avoir joué de malheur. Nous ne parlons pas de ces coquilles qui se rencontrent même dans les ouvrages de grand luxe et qui font parfois sourire, alors qu'elles font le désespoir des auteurs. Parmi ces coquilles, nous comptons, il est vrai, dans ce numéro d'Octobre 1913. — Janvier 1914, une perle. Dans le toast de notre Président, M. Bertin, on qualifie M. l'Amiral Comte Togo de M. l'Amiral Colonel Togo, sous cette forme C<sup>el</sup> Togo, tandis que le manuscrit portait C<sup>te</sup> Togo. C'est là une de ces fautes qui se corrigent d'elles-mêmes, car chacun sait que le Japon n'est pas de ces pays où à de certains moments on a improvisé des Colonels Amiraux.

Il nous faut redresser des erreurs plus graves qui ont, dans le feu de l'action, dans le coup de feu de la cuisinière, échappé à notre attention.

Nos culs de lampe ont reproduit des légendes que nous aurions dû contrôler, ce que le temps ne nous a pas permis de faire. Notre négligence sur un point qui ne nous semblait pas devoir être matière à suspicion nous a menés à induire nos lecteurs en erreur. Un de nos bons amis et collaborateurs, ce dont nous le remercions vivement, a relevé ces mésaventures et nous nous faisons un devoir de les noter, en présentant toutes nos excuses à nos collègues et à nos lecteurs et en les priant de vouloir bien opérer sur leurs exemplaires les redressements nécessaires.

Page 23. Ce n'est pas un fumeur d'opium qui nous est présenté. Cela va de soi. On n'a jamais fumé l'opium au Japon et la pipe que l'on voit n'est pas à cet usage. Le sujet représenté, nous ajoute notre très documenté collaborateur, est tiré du *Wasobioyé*, le Gulliver Japonais.

Page 24. Nous ne sommes pas en présence d'une sorte de Gô. Le jeu dont il s'agit est celui de Sugoroku.

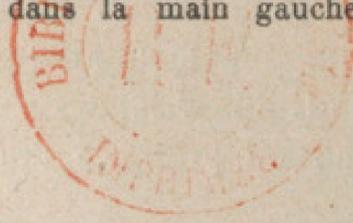
Page 56. Notre collègue nous rappelle que nous aurions pu signaler que le cul de lampe met en scène le Bouvier Divin et la Fille du Soleil, la Tisserande Céleste.

Page 85. Le personnage n'est qu'un simple diabolin sans aucun des attributs du Sambassô.

Nous ferons un profit des « gaffes » commises sans le vouloir en passant dorénavant à un crible moins complaisant les légendes de nos différents culs de lampe qui, somme toute, conserveront aux yeux de nos lecteurs, par eux-mêmes, l'intérêt qui s'attache à leur expression artistique.



Netsuke en ivoire.  
Le sebnin (génie) Gama,  
debout, son crapaud  
dans la main gauche.



*Le Gérant : E. ARCAMBEAU.*